



HAL
open science

L'hagiographie en Provence. Provinces d'Arles, Aix et Embrun (Ve-XIIe siècle)

Eliana Magnani, Veronique Olivier

► **To cite this version:**

Eliana Magnani, Veronique Olivier. L'hagiographie en Provence. Provinces d'Arles, Aix et Embrun (Ve-XIIe siècle). Fernand Peloux. Hagiographies, Brepols, inPress. halshs-04220628

HAL Id: halshs-04220628

<https://shs.hal.science/halshs-04220628>

Submitted on 28 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Chapitre à paraître dans la collection *Hagiographies*, dir. F. Peloux, Turnhout, Brepols.

L'hagiographie en Provence. Provinces d'Arles, Aix et Embrun (V^e-XII^e siècle)

Eliana MAGNANI (CNRS - LaMOP)

Véronique OLIVIER (Université de Nice-Université de Montréal)

I. ARLES	2
A. Le siège métropolitain (EM)	2
B. Avignon (EM, VO).....	15
C. Carpentras-Venasque (EM)	19
D. Cavaillon (VO)	20
E. Marseille (EM).....	22
F. Orange (EM)	27
G. Saint-Paul-Trois-Châteaux (EM)	29
H. Vaison (EM)	31
II. AIX-EN-PROVENCE	32
A. Siège métropolitain (EM)	32
B. Apt (VO).....	33
C. Gap (EM).....	37
D. Riez (VO)	38
E. Sisteron (VO).....	41
III. EMBRUN	44
A. Siège métropolitain (EM)	44
B. Antibes (EM)	46
C. Nice-Cimiez (EM)	51
D. Vence (VO)	53
IV. SANS DIOCESE PRECIS (VO)	54
V. QUELQUES ELEMENTS DE SYNTHÈSE (EM)	56
VI. MANUSCRITS ET COTES D'ARCHIVES CITES	63
VII. BIBLIOGRAPHIE	67

L'hagiographie latine en Provence dans la période considérée dans ce chapitre se caractérise par deux moments principaux de production, l'Antiquité tardive et les XI^e et XII^e siècles. Entre les deux, la datation de certains textes demeure floue et leur attribution incertaine. Avec peu de martyrs et surtout des confesseurs, les *Vies* des saints évêques prédominent largement devant celles des saints abbés, moines et ermites, tandis que les récits sur des saintes sont rares. La diffusion de ces textes est inégale, certains ont connu un rayonnement significatif, mais la

plupart sont transmis par peu voire un seul manuscrit. Cette absence de diffusion n'est pas sans rapport avec des programmes identitaires et politiques forts, peu aptes à être revendiqués au-delà de leurs contextes de production locaux.

Le propos de ce chapitre est de dresser un panorama général des écrits hagiographiques, par diocèse et par dossier, à partir de l'historiographie et en intégrant les derniers acquis de la recherche¹. Il vise aussi à faire la part de la tradition, parfois incorporée par l'historiographie alors qu'elle n'est pas fondée, et à pointer ainsi les lacunes encore nombreuses que de nouvelles enquêtes devraient venir combler.

I. ARLES

A. LE SIEGE METROPOLITAIN (EM)

En raison de son rôle capital dans l'espace politique et religieux, le diocèse d'Arles, et plus particulièrement la cité, est incontestablement celui pour lequel la production hagiographique est la plus prolifique. Depuis l'Antiquité tardive, sont mis par écrit les récits de la *Vie* d'un martyr, Geniès le notaire, et de célèbres évêques, moines lériniens, Honorat, Hilaire, Césaire, Virgile, auxquels viennent s'ajouter les évêques non-historiques Trophime et Rieul, ainsi qu'une sainte, l'abbesse Rusticule.

Geniès/Genès/Genest (*Genesius notarius*), martyr à Arles (BHL 3304-3310), est fêté le 25 août comme son homonyme, *Genesius mimo*, martyr à Rome (BHL 3315-3318 et 3322-3324) dont certaines versions de sa passion le rattachent à Arles (BHL 3319, 3319b, 3320, 3325). Geniès notaire est cité pour la première fois vers 400 par Prudence comme le « très puissant » patron d'Arles (*Peristephanon* IV, 34). Deux sermons anonymes, un sur sa *Vie* (BHL 3306 - *Sermo a*) et l'autre sur un miracle survenu le jour de sa mort (BHL 3307 - *Sermo b*) sont datés du V^e siècle par l'historiographie². Ces deux homélies sont attribuées par la tradition arlésienne moderne et par l'historiographie à Hilaire d'Arles, mais rien ne permet de confirmer une telle hypothèse. Le premier sermon (*Sermo a*) est transmis par au moins trois manuscrits. Le plus ancien, du IX^e siècle, est l'un des manuscrits contenant la collection homilétique dite d'Eusebius Gallicanus, datée du VI^e-VII^e siècle par son dernier éditeur³. Il raconte que Geniès travaillait auprès du tribunal impérial, en cachant qu'il était catéchumène. Indigné par les sentences cruelles des païens contre les chrétiens, il se refuse d'inscrire ces édits, jette les tablettes devant le juge profane et dévoile sa foi chrétienne. Toute la fureur des persécuteurs se tourne alors contre lui. Geniès s'enfuit vers le Rhône, traverse le fleuve et se réfugie sur l'autre rive. Il est néanmoins capturé et mis à mort, recevant ainsi le baptême dans le sang. Les fidèles le portent et l'enterrent sous les murailles de la cité, ainsi les deux parties de la ville, sur les deux rives, sont sanctifiées, l'une par le sacrifice dans le sang, l'autre par le sépulcre de son corps.

¹ Cet article met à jour en partie le bilan antérieur dans cette collection, SIGAL (1994).

² DUPRAT (1940) ; CAVALLIN (1945) ; KRÜGER (2002), p. 29-31, 335 ; BOULHOL, Genès (2013).

³ Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 1651-1652 (1316), f. 68r-69v. EUSEBIUS GALLICANUS, *Collectio Homiliarum*, Fr. GLORIE (éd.), Turnhout, 1971 (CCSL, 101A), p. xliii, Hom. 56, p. 645-654 ; BAILEY (2003), p. 11-12, 14 ; PIETRI (1991) p. 357.

La deuxième homélie (*Sermo b*) est connue par au moins cinq manuscrits, dont le plus ancien est une collection théologique réalisée à Saint-Amand, datant des VIII^e-IX^e siècles⁴. Il s'agit du récit d'un miracle survenu à Arles du temps de l'évêque Honorat. Le jour de la fête de Geniès, de très nombreux arlésiens traversaient le Rhône pour se rendre au lieu du martyr du saint, lorsque le pont à bateaux a commencé à se disjoindre sous leur poids. Malgré le courant fort du fleuve, il n'y a eu aucun noyé, tous ayant été sauvés grâce à l'intercession de Geniès. Ce miracle, ainsi que deux autres sont rapportés par Grégoire de Tours : le mûrier qui a poussé dans le lieu de son martyr et qui soulage les malades, même s'il s'est desséché à force de prélèvements répétés, la femme accusée à tort par son mari et qui survit à l'épreuve de l'eau froide, ainsi que la mention de son culte à Embrun (*BHL* 3308-3310)⁵.

Deux autres sermons (*BHL* vacat), attribués à saint Augustin par les rubriques de l'homiliaire réalisé pour la basilique romaine des Saints-Philippe-et-Jacques par le prêtre Agimundus, du début du VIII^e siècle, seraient aussi à rattacher à Geniès notaire d'Arles⁶. Ces deux sermons pseudo-augustinien sont des prédications assez générales sur l'enseignement à tirer de l'exemple des martyrs. Le premier insiste sur le fait que le martyr conduit à la récompense éternelle et qu'à l'instar des martyrs qui ont surmonté les tourments, les fidèles peuvent eux-aussi vaincre les vices et les tentations. Le deuxième discours sur le pouvoir de sanctification du corps et du sang versé par les martyrs. D'après Werner Weismann, l'auteur du premier sermon connaissait le *Sermo a* – *BHL* 3306 de la collection d'Eusebius Gallicanus, et il date sa composition du VII^e ou du début du VIII^e siècle. Quant au deuxième, dont la formule d'ouverture est proche de la *Passio a* – *BHL* 3304, il daterait comme celle-ci du VI^e siècle.

De fait, la principale pièce du dossier de Geniès, la plus diffusée, est le récit de sa Passion (*BHL* 3304 - *Passio a*), datée du VI^e siècle par l'historiographie⁷. Elle est, avec le panégyrique d'Honorat d'Arles, le texte hagiographique arlésien le plus diffusé, avec environ trente-et-un manuscrits connus, dont le plus ancien est le célèbre légendier de Turin, transcrit autour de 800⁸. Certains manuscrits attribuent la *Passio a* à l'évêque Paulin, qu'on a voulu, à tort, identifier à Paulin de Nole († 431), voire à Paulin de Béziers (début du V^e siècle). Le récit se base sur le *Sermo a*, en indiquant toutefois que Geniès était originaire d'Arles et patron de la ville, que dans sa fuite il s'était caché de ville en ville et avait cherché à se faire baptiser, en vain, par l'évêque. Il reçoit alors le baptême en plongeant dans le Rhône et est décapité sur l'autre rive

⁴ Wien, Österreichische Nationalbibliothek, cod. lat. 964, f. 63ra-64ra ; LOWE (1963), X, p. 17, n° 1494 ; BISCHOFF-EBERSPERGER (2014), III, p. 486, n° 7184. Pour l'attribution du *Sermo b* – *BHL* 3307 à Hilaire d'Arles, et ses premières éditions, voir AASS, Aug. V, col. 133-134.

⁵ GRÉGOIRE DE TOURS, *Liber in Gloria martyrum*, 67, 68 (68, 69) et 46 (47), B. KRUSCH (éd.), *MGH, SRM* 1, 2, Hanovre, 1885, p. 83-84, 70.

⁶ BAV, Vat. lat. 3836, f. 244r-245r (« Incipit sermo sancti Augustini de natale sancti Genesi - lxxxvii », - Inc. Cum frequenter natalibus martyrum festivis intersumus scire nos convenit - Des. Desunt quidem persecutores cum quibus dimicetis, sed non desunt inlecebrae quae subiugentis, f. 245r-246r (« Item sermo sancti Augustini de natale sancti Genesi – lxxxviii », Inc. Quamvis sanctus Genesius, dilectissimi, peculiaris Arelatensium martyr sit, ubi eum certum est triumphasse martyrio - Des. Mundemus itaque, dilectissimi, sed mundemus cito ut digne valeamus sollemnitates martyrum in dei laude et gloria celebrare). Ces deux sermons sont repris, sans l'attribution à Augustin, dans un homiliaire du XI^e siècle, de l'abbaye du Mont Cassin - Cassino, Biblioteca Statale del Monumento Nazionale di Montecassino, 12, p. 264-265. WEISMANN (1978), p. 127-129 et 138-139, pour l'édition. Sur les sources d'Agimundus, voir CHAVASSE (1970).

⁷ AASS, Aug. V, col. 135-136.

⁸ Torino, Biblioteca Nazionale Universitaria, D.V. 3, f. 173v-176r, transcription et introduction HEINZELMANN (2014). Bien que CAVALLIN (1945), p. 160-165 pour l'édition, ait posé les jalons, une étude serrée de la tradition manuscrite du dossier de Geniès reste à faire.

du fleuve. Avec un prologue différent, la *Passio a* figure dans un fragment de la messe de saint Geniès, connue d'après une copie du XVIII^e siècle d'un « très ancien manuscrit » de la cathédrale de Tolède, aujourd'hui disparu (*BHL* 3005b)⁹.

Une « version dramatisée » de la passion de Geniès, la *Passio b* (*BHL* 3305) a peut-être été écrite à l'époque carolingienne, au VIII^e siècle au plus tôt, selon Samuel Cavallin, qui indique cinq manuscrits des XII^e-XV^e siècles¹⁰. Par rapport à la *Passio a* qu'elle paraphrase, la *Passio b* désigne Geniès comme *cancellarius* et introduit un discours apologétique après son refus d'obéir aux ordres du juge.

Récit assez différent de la tradition du *Sermo a* et de la *Passio a*, la *Vie* d'un Geniès, martyrisé à l'époque des empereurs Maximien et Dioclétien, figurant dans le lectionnaire du chapitre de Novare du XIII^e-XIV^e siècle (*BHL* 3005d), peut être identifiée à Geniès d'Arles en raison de la mention de sa décapitation sur la rive du Rhône et de son ensevelissement le 25 août¹¹. Dans cette version où le saint dialogue avec les empereurs, Geniès est originaire de l'« Hispanie inférieure » où sévissait à l'encontre des chrétiens un juge cruel, Simplissimus, sous les ordres de Maximien. Geniès, érudit et lettré, prévôt de la maison royale, était chrétien en son for intérieur. Il enterrait en cachette les corps des chrétiens suppliciés et priait Dieu nuit et jour. Envoyé par Maximien en « Francie teutonique » pour détruire la foi chrétienne, il œuvre, à l'inverse, à l'implanter et accomplit de nombreux miracles. Mis au courant, Maximien l'oblige à sacrifier en honneur du dieu Mars, ce qu'il refuse. Il est incarcéré, mais s'échappe avec l'aide des anges. Il se rend alors à Vienne où il est reçu avec les honneurs et réalise plusieurs miracles. Il est fait diacre par l'évêque et baptise des convertis. Il se rend à Rome où il est mis à l'épreuve par Maximien et Dioclétien. Il doit renier le Christ et vénérer Zeus. Geniès jette la statue du dieu par terre et est à nouveau emprisonné. Une nouvelle fois il s'évade avec l'aide de Dieu et s'en va prêcher sur les rives du Rhône, où les envoyés de l'empereur le retrouvent et le décapitent. Son corps et sa tête sont recueillis par une femme pieuse. Il est enseveli dans une basilique construite dans une forêt auprès d'une fontaine près des Alpes.

C'est également à l'époque des empereurs Dioclétien et Maximien que se situent les événements de la *Passion* de Geniès mime, que, selon les versions ou les manuscrits, est soit martyrisé à Rome, soit à Arles. Ces récits racontent comment au cours d'une représentation théâtrale, alors qu'on jouait par dérision le baptême, le mime Geniès s'est converti au christianisme. Il a ensuite confessé fermement sa foi dans le Christ devant l'empereur et accepté le martyre par décapitation. Fêté le 25 août comme Geniès notaire, l'enchevêtrement entre les deux saints et la localisation de Geniès mime à Arles date au moins depuis le IX^e siècle, à l'instar des manuscrits les plus anciens conservés. La version la plus répandue, *BHL* 3320, est connue par au moins 58 manuscrits, dont plus de la moitié est du XII^e siècle. Les plus anciens,

⁹ La copie réalisée par le jésuite Andrés Marcos Burriel (1719-1762) est conservée à Madrid, Biblioteca nacional de España, 13054, f. 113r-116r (*Vestustissimi codicis pars*). Édité dans J. PEREZ DE UMBREL - A. GONZALEZ Y RUIZ-ZORRILLA, *Liber comicus*, Madrid, 1955 (Monumenta Hispaniae sacra, ser. liturg., 3), p. 736-738 ; voir PINNEL (1957).

¹⁰ *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum. Bibliotheca Nationali Parisiensi*, éd. Hagiographi Bollandiani, I, Bruxelles, 1889, p. 371-373 (édition d'après BnF lat. 3820, homiliaire-légendier d'Arles, du XIV^e siècle). CAVALLIN (1945), p. 154-155, 158-159. Cavallin indique une autre famille de sept manuscrits, du X^e au XV^e siècle, avec une « version mutilée » (M) de la *Passio a*, qu'il considère comme une version indépendante, dont l'objectif a été de raccourcir le texte tout en introduisant des formulations propres (p. 154-158).

¹¹ PONCELET (1925).

de la fin du IX^e siècle, proviennent du Nord de l'Italie et de la région du Lac de Constance, d'après Werner Weismann¹². *BHL* 3319 est connue par cinq manuscrits et toujours associée à un autre texte du dossier de Geniès. Dans les plus anciens, le légendier de Moissac (950-1050)¹³, et le livret hagiographique du XI^e siècle qui a probablement appartenu à la bibliothèque de Lérins¹⁴, ce texte suit sans un intitulé propre la *Passio* de Geniès notaire (*BHL* 3304). Dans trois manuscrits datant entre la fin du XI^e et le début du XIII^e siècle et provenant de l'Italie du Nord, *BHL* 3319 suit, toujours sans intitulé propre, la *Passio* de Geniès mime (*BHL* 3320)¹⁵. *BHL* 3319b est connue par un manuscrit romain du XI^e siècle et semble inédite¹⁶. Au XIV^e siècle, l'épitome de Pietro de' Natali (VII, 110) (*BHL* 3325), situe Geniès mime également à Arles.

Avec le panégyrique d'Honorat/Honoré (*Honoratus*) (*BHL* 3975 - *Sermo a*), abbé fondateur de Lérins et évêque d'Arles († 430), fêté le 16 janvier, commence la série de récits biographiques et spirituels sur les célèbres moines-évêques lériniens qui ont siégé dans les cités provençales et ailleurs aux V^e et VI^e siècles¹⁷. Composé et vraisemblablement prononcé à Arles un an après sa mort (431) par son parent et successeur Hilaire († 449), le texte est transmis par près d'une trentaine de manuscrits de la fin du VIII^e au XVIII^e siècle¹⁸. Le long *Sermo de vita Honorati* est reconnu par ses qualités littéraires et sa dette envers les traditions de l'éloge funéraire des magistrats romains¹⁹. Il évoque la vie et les vertus du saint, originaire d'une famille sénatoriale et qui, très jeune, souhaite être baptisé. Avec son frère Venance, il se convertit à la vie religieuse et à l'ascèse. Ils vendent tous leurs biens et les distribuent aux pauvres, avant de partir, en compagnie de saint Caprais, vers l'Orient où leur renommée les accompagne. Venance décède au cours de ce voyage. De retour, Honorat fonde un monastère dans une île inhabitée, avec le concours de l'évêque Léonce, et devient prêtre. L'éloge s'attarde sur sa vie dans le monastère et son enseignement auprès de ses moines, ainsi que sur le rôle d'Honorat dans la conversion monastique d'Hilaire, qu'on peut lire comme une sorte d'incise « autobiographique » de ce dernier. Honorat est choisi comme évêque d'Arles et meurt peu de temps après, laissant Hilaire comme successeur.

¹² WEISMANN (1977), p. 38-43, pour l'édition de *BHL* 3320, et p. 23 pour la parenté de contenu avec la *Passion* en grec du mime Gélasinos d'Héliopolis, du milieu du VI^e siècle, traduite en latin au VIII^e siècle. Les manuscrits du IX^e siècle cités sont, p. 26 : Bruxelles, Bibliotheca Bollandiana, cod. lat. 14, f. 89rv ; p. 30 : Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, HB 14, f. 96v-98r ; p. 32 : Wien, Österreichische Nationalbibliothek, cod. lat. 357, f. 169r-170v et 61r-62v.

¹³ BnF, lat. 17002, f. 61r-62r (*BHL* 3304), 62rv (*BHL* 3319), transcrits dans GOULLET (2018), p. 176-177 et 178-180, respectivement.

¹⁴ BAV, Reg. lat. 486, f. 96r-98r (*BHL* 3304), 98r-99v (*BHL* 3319). Le présence probable de ce manuscrit à Lérins au XVII^e siècle a été montrée par Martin Morard dans sa communication « L'apport des listes de manuscrits à l'histoire de Lérins. Visite de chantier », lors de la journée d'études *Lieux de culte, hagiographie et reliques sur l'île de Lérins*, tenue à L'École française de Rome, le 10 juin 2011.

¹⁵ D'après WEISMANN (1977), p. 26 (Milano, Biblioteca Ambrosiana, D 22 inf, f. 168r-169v et 169,1v-169,3r), 27 (Como, Biblioteca del Seminario Vescovile, ms. 5 - XIII/13) et 32 (Wien, Österreichische Nationalbibliothek, cod. lat. 332, f. 87r-88r et 125r-126v).

¹⁶ Roma, Archivio Capitolare Lateranense, A.81 (alias D), f. 77rv. PONCELET (1909), p. 73.

¹⁷ HEINZELMANN (2010), p. 55-58 ; LABROUSSE (2005), p. 23-57 ; HEIJMANS-PIETRI (2009).

¹⁸ Le plus ancien manuscrit est Chartres, Bibliothèque municipale, 5 (16), f. 167r-177v (endommagé en 1944), réalisé à Saint-Denis par plusieurs mains du style Fardulf et daté des VIII^e-IX^e siècles, selon BISCHOFF – EBERSPERGER (1998), I, p. 191, n° 866.

¹⁹ PRICOCO (1968-1969) ; CAVALLIN (1952), édition ; VALENTIN (1977), édition et traduction française ; BOUHOT (1982) ; KRÜGER (2002), p. 21-33, 345-346, HELVÉTIUS (2019), p. 17-24.

D'un autre type, plutôt tournées vers l'édification spirituelle, sont les deux sermons en l'honneur d'Honorat attribués, l'un à Césaire d'Arles († 542) (*BHL* 3975d - *Sermo b*)²⁰, l'autre à Fauste de Riez († ca. 493) ou à Eusebius Gallicanus (VI^e-VII^e siècle) (*BHL* 3979d - *Sermo c*)²¹. Ensuite il faut attendre la deuxième moitié du XIII^e siècle pour que, depuis Lérins, des nouvelles pièces hagiographiques relatives à Honorat voient le jour, notamment la rédaction d'une *Vie* épique (*BHL* 3976 - *Vita a*) transposée en vers occitans par Raimond Féraud vers 1300, le récit de la translation des reliques à Lérins de 1391 (*BHL* 3978) et la profonde réécriture de la *Vie* du saint composée au début du XV^e siècle (*BHL* 3977)²².

Aux XI^e-XIII^e siècles, des pièces du dossier d'Honorat ont été remployées pour d'autres saints²³. Les *Sermones a* et *b* ont été adaptés pour saint Aignan d'Orléans (*BHL* 477d et 477e)²⁴, le *Sermo b* pour Hilaire de Poitiers (*BHL* 3909b)²⁵, et le *Sermo a* pour Bernard de Clairvaux (*BHL* 1230).

La *Vie* d'Hilaire d'Arles (*Hilarius*) (*BHL* 3882) est un assez long récit écrit par un proche, voire un disciple de l'évêque, quelques années après sa mort en 449²⁶. Trois manuscrits conservés transmettent le texte, en plus d'un manuscrit perdu de Lérins utilisé par Vincent Barralis en 1613²⁷. Le plus ancien, de la première moitié du XI^e siècle, est le livret hagiographique des évêques d'Arles, dont la rubrique attribue la *Vie* au successeur d'Hilaire, Reverentius (sic, pour Ravennius)²⁸. Le manuscrit de la Vaticane et le manuscrit perdu de Lérins ne donnent pas de nom d'auteur²⁹. L'historiographie attribue toutefois cette *Vie* à l'évêque Honorat de Marseille (évêque attesté en 490), en raison d'une notice du prêtre Gennade de Marseille, ajoutée au *De viris inlustribus* à la fin du V^e siècle, où il affirme qu'Honorat de Marseille a composé la *Vie* des saints Pères et particulièrement celle d'Hilaire, évêque d'Arles³⁰.

Le récit s'articule en trois volets thématiques principaux. D'abord la jeunesse, la conversion et l'entrée d'Hilaire à Lérins où il suit saint Honorat. Après le décès de ce dernier, on traite de la

²⁰ CESAIRE D'ARLES, *Opera. I, 2. Sermones*, éd. G. MORIN, Turnhout, Brepols, 1953 (CCSL, 104), *Sermo* 214, p. 853-854, d'après Orléans, Médiathèque municipale, ms 154 (131), p. 344-346 (f. 109r-110r), milieu VIII^e siècle, homéiliaire provenant de Fleury ; voir PELLEGRIN-BOUHOT (2010), p. 168-173 ; LOWE (1953), VI, p. 31, n° 802 et p. 46 (bibliographie).

²¹ EUSEBIUS GALLICANUS, *Collectio Homiliarum, op. cit.*, Hom. 72, p. 773-780.

²² MÜNKE (1911), 40-125 ; RICKETTS-HERSHON (2008) ; MAGNANI (2005), p. 231-239 ; BUTAUD (2009) ; CABY (2009).

²³ CAVALLIN (1952), p. 17 ; VALENTIN (1977), p. 42, n. 5.

²⁴ BAV, Reg. lat. 585, f. 51v-57r et f. 57v (XI^e siècle). PELLEGRIN (1961), p. 26-27.

²⁵ Rouen, Bibliothèque municipale, 1411 (U 64), f. 29v-30v (XIII^e siècle) ; BAV, Ott. lat., 757, f. 153v-155r (XV^e siècle).

²⁶ CAVALLIN (1952), p. 80-109 (édition) ; CAVALLIN – JACOB (1995), édition et traduction française ; KRÜGER (2002), p. 32-33, 345.

²⁷ BARRALIS (1613), I, p. 103-117 (*ex membrano perantiquo M.S. monasterii Lerinensis*). Dom Estienne, en 1681, dans sa liste des manuscrits de Lérins (BnF, lat. 12774, p. 153-162) indique « quatre légendiers », et un « manuscrit du IX^e siècle », « contenant les vies des saints lériniens édités par Barralis mais dans un style très altéré », Voir CHALANDON (2006), p. 276, n° 3 et 4.

²⁸ BnF, lat. 5295, f. 41r-60v (*Incipit uita sancti Hylarii episcopi arelatensis ecclesiae, quam edidit dominus Reverentius eius successor in episcopatu*), et épitaphe f. 60v-61r. Le manuscrit Grenoble, Bibliothèque municipale, 1171 (49), f. 208v-218r, reprend l'attribution à Reverentius [manuscrit du XII^e siècle, premier tiers, sud de province ecclésiastique de Vienne ; voir PELOUX, Deux légendiers (2018)].

²⁹ BAV, Reg. lat. 645, f. 40r-70v (XI^e-XII^e siècle).

³⁰ Hieronymus "*Liber de Viris inlustribus*", Gennadius "*Liber de Viris inlustribus*", E. C. RICHARDSON (éd.), Leipzig, 1896 (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, 14/1), 1a, p. 97 (Cap. C).

désignation d'Hilaire et de ses actions comme évêque, ainsi que de ses relations conflictuelles avec une partie de l'épiscopat de la Gaule et avec le pape Léon, qu'il va rencontrer personnellement à Rome. La partie finale concerne ses derniers moments, la vision de son futur successeur, saint Ravennius, les conseils à ses moines, sa mort, ses obsèques dans la basilique Saint-Étienne et son ensevelissement dans la basilique Saint-Geniès. L'épithaphe d'Hilaire est transmise par le livret hagiographique d'Arles et par Barralis. Une autre version de sa *Vie* (*BHL* 3882b) figure dans le recueil de Costantino Caetani (1560-1650) : il pourrait s'agir d'une adaptation moderne³¹. Hilaire est célébré le 5 mai.

La *Vie* de Césaire (*Caesarius*), évêque d'Arles de 502 à 542, porte sur l'autre célèbre moine lérinien et évêque d'Arles dont la *Vie* a été rédigée par cinq de ses disciples, peu de temps après sa mort, entre 542 et 549 (*BHL* 1508-1509)³². Très ample et composée de deux livres articulés, la *Vie* est écrite à la demande de Césaire la Jeune, deuxième abbesse du monastère féminin fondé par Césaire à Arles, où il a été enseveli, dans l'église dédiée à sainte Marie. Le livre I (*BHL* 1508), est l'œuvre des évêques Cyprien [de Toulon], Firmin [d'Uzès] et Viventius. Il raconte sa naissance à Chalon-sur-Saône, sa formation monastique, son accession à l'épiscopat et toutes les difficultés politiques qu'il a dû affronter – des accusations de trahison, l'exil, la guerre et le siège de la ville d'Arles, la prison –, jusqu'à la reconnaissance de sa sainteté par le roi arien Théodoric († 526), qu'il rencontre à Ravenne, et la remise du *pallium* par le pape. Le livre I termine en évoquant l'adoption de ses conclusions lors des débats doctrinaux sur la grâce. Le livre II (*BHL* 1509) regroupe des témoignages sur ses actions, ses vertus et ses miracles par deux de ses proches serviteurs, le prêtre Messien et le diacre Étienne. Il se clôt avec le récit de sa mort, survenue le 27 août.

Très longue, la *Vie* de Césaire semble avoir été diffusée surtout sous la forme d'extraits. Des douze manuscrits conservés connus et des deux copies du XVII^e siècle de manuscrits disparus, seulement trois ont transmis le texte dans son intégralité, parmi lesquels le plus ancien est le livret hagiographique des évêques d'Arles, de la première moitié du XI^e siècle³³. Ce manuscrit est le seul à contenir trois passages (interpolations ?), dont celui où le roi wisigoth Alaric († 507) octroie l'immunité perpétuelle à l'église d'Arles (I, 20)³⁴.

Au XI^e siècle, la *Vie* de Césaire a vraisemblablement été remobilisée à Arles. *BHL* 1510 se présente sous la forme d'une lettre du prêtre Messien à l'évêque Viventius, où on raconte comment saint Césaire aurait fondé l'église en l'honneur de saint Hermet suite à une vision où interviennent le Seigneur ainsi que les saints Pierre, Paul, Hermet martyr et Augustin. On relate aussi la guérison, à l'occasion, du fils d'Ursus, prêtre de Berre (*Vita*, II, 20). Césaire attribue cette église à la cathédrale d'Arles pour toujours. Viventius est convié à sa consécration à l'octave de Pâques. Copiée dans le cartulaire arlésien rédigé à la fin du XI^e siècle, l'Authentique

³¹ Roma, Biblioteca universitaria Alessandrina, 102, f. 822v-824v, 825r-828r. Recueil du XVII^e siècle dont certaines pièces ont été recueillies à Lérins, voir PONCELET (1909), p. 193-195, ici p. 194 (f. 787 : « *Vitae aliquot sanctorum Lerinensium ex vetustissimo exemplari manu scripto ex pergamenis excerptae apud Lyrinum* »).

³² CAVALLIN (1934), p. 41-98 (langue), 100-104 (interpolations) ; BONA (2002), édition et traduction italienne ; MORIN - DELAGE – HEIJMANS (2010), édition et traduction française ; KRÜGER (2002), p. 40-42, 344-345.

³³ BnF, lat. 5295, f. 61r-92v, à compléter par le feuillet détaché, conservé à Roma, Biblioteca Vallicelliana, G 98, f. 9r ; voir MAGNANI (à paraître).

³⁴ DELAPLACE (1992).

du Chapitre, cette composition semble venir contester la possession de l'église Saint-Hermet par les moines de Saint-Victor de Marseille, après sa donation en 1022 par l'archevêque Pons³⁵.

Le dernier moine lérinien devenu évêque d'Arles et ayant suscité un récit hagiographique est Virgile (*Virgilius*), évêque entre 591 et 618 (*BHL* 8679). Toutefois sa *Vie*, qui situe sa fête le 9 octobre, est un remploi de la *Vie* de Maxime de Riez (*BHL* 5853). On a notamment changé l'ordre et certains détails des épisodes, remplacé les noms des personnes et des lieux, indiqué quelques éléments de la topographie et de la vie religieuse de la ville d'Arles, comme la translation des reliques de saint Étienne³⁶. L'historiographie date cette composition du VII^e ou du début VIII^e siècle (avant 735 ou 738), voire du IX^e siècle, mais elle pourrait être encore plus récente³⁷. Transmise par un cahier ajouté au début du XII^e siècle au livret hagiographique des évêques d'Arles, qu'on sait maintenant avoir été utilisé aussi dans l'édition *princeps* par Vincent Barralis en 1613, il est vraisemblable que cette adaptation soit une production arlésienne datant peut-être du XI^e siècle³⁸. La mention de la construction de la basilique hors-les-murs de la ville dédiée au Sauveur et à saint Honorat, où Virgile aurait instauré des moines, pourrait être une allusion à l'église cimétériale Saint-Geniès et Saint-Honorat des Alyscamps donnée par l'archevêque Raimbaud d'Arles aux moines de Saint-Victor de Marseille entre 1038-1040, afin de « la restituer, comme lors des temps anciens, à l'office monastique »³⁹.

Parmi les évêques non-historiques d'Arles, le culte renouvelé de saint Trophime/Trophème (*Trophimus*, *Trophymus*, *Trofimus*), à partir probablement de la deuxième moitié du X^e siècle, a engendré la mise par écrit de plusieurs récits disparates sur sa *Vie*. Ces récits ont été fabriqués

³⁵ Arles, Médiathèque, 1242, f. 91v-93r, n° CIV. BŒUF (1995), p. 1-2. ; *Gallia christiana novissima*, III. Arles, J.-H. ALBANES - U. CHEVALIER (éd.), Valence, 1901, n° 130, col. 55-57 ; *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, B. GUERARD (éd.), 2 vol., Paris, 1857 (Collection des cartulaires de France, 8-9), t. 1, n° 208, p. 232-233.

³⁶ GODDING (2001), p. xxxix ; GIOANNI (2010). Virgile est célébré le 5 mars à Lérins, suivant le calendrier bénédictin, et le 7 ou le 10 octobre à Arles, suivant l'*ordo* diocésain, ID., p. 128.

³⁷ Cette datation basse, reprise par l'historiographie, semble être le fait de J. MABILLON, *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, Saec. II, Paris, 1669, p. 56, note d. Selon lui, comme la *Vie* de Virgile affirme que le saint protège la ville contre les assaillants, son auteur a vécu au début du VIII^e siècle, avant qu'Arles ne soit assiégée et prise par les Sarrasins. Selon la même logique, avant l'année 735, date de la prise d'Arles par Charles Martel, est également avancée par GIOANNI (2010). Toutefois, tous les passages relatifs au rôle protecteur de Virgile sont déjà dans son hypotexte, la *Vie* de saint Maxime, et ne peuvent pas constituer un élément de datation du remploi, voir LABANDE (1903), p. 482-486. Par ailleurs, PECOUT (2021 – I), § 9 et annexe e, date la *Vie* de Virgile, à la fois, « au plus tard du début du IX^e siècle », et « entre le début du VII^e et le milieu du VIII^e siècle », tout comme HEINZELMANN (2010), p. 57.

³⁸ BnF, lat. 5295, f. 93r-100v, texte repris par l'homiliaire-légendier d'Arles, du XIV^e siècle, BnF, lat. 3820, f. 143v-144r. BARRALIS (1613), I, p. 87-94, dit avoir utilisé un ancien manuscrit en parchemin qui lui a été montré par l'archidiaque d'Arles, François Claret. Il signale aussi que la fin du texte manque, son édition se terminant aux mêmes mots que ceux du manuscrit lat. 5295. Les quelques moindres différences entre le texte du manuscrit et celui de Barralis semblent le fait de Barralis. Par ailleurs, Pierre Saxi (*Pontificium arelatense, seu Historia primatum sanctae arelatensis ecclesiae...*, Aix, 1629, p. 139) dit avoir sous les yeux le manuscrit utilisé par Barralis pour l'édition de la *Vie* de Virgile, et il est certain qu'il a utilisé le lat. 5295, dont il était alors en possession. Auparavant, François Claret avait utilisé le même manuscrit pour la réalisation du nouveau livre de l'office de l'Église d'Arles (*Officia propria sanctorum sanctae Arelatensis ecclesiae*, Avignon, 1612). Voir MAGNANI (à paraître).

³⁹ Acte conservé en original. Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 3G1 n° 49 - « Charte Artem/CMJS n°4127 » [En ligne] <http://www.cn-telma.fr/originaux/charte4127/>. Au début du XI^e siècle, on mentionne dans la cathédrale l'autel dédié au Sauveur, à saint Étienne et à saint Trophime - *Gallia christiana novissima*, III. Arles, n° 299, col. 133-134 (1003-1009, 21 janvier). Voir FEVRIER (1987), p. 27-28.

sur la base d'une tradition tardo-antique qui ne paraît pas avoir suscité pendant longtemps la production de narrations de type biographique⁴⁰. Le propos général de ces *Vies* est, à travers la figure de Trophime, de magnifier la place et la sainteté de la cité d'Arles et de justifier la prééminence, réelle ou prétendue selon les époques, de ses pontifes sur d'autres sièges épiscopaux gaulois (Vienne, Narbonne), ou plus modestement, provençaux. Trophime est célébré à Arles le 29 décembre.

Les premières mentions de Trophime se trouvent dans les lettres du V^e siècle de la célèbre « collection d'Arles », qui semblent attester l'invention à Rome (et non à Arles) de la thèse de l'évangélisation de la cité par Trophime⁴¹, envoyé en Gaule par saint Pierre, et devenu, selon l'expression souvent reprise d'une des lettres du pape Zosime (417), « la source d'où sont sortis pour toutes les Gaules les ruisseaux de la foi »⁴². Dans le traité *De mysterio sanctae Trinitatis*, que l'historiographie attribue à Césaire d'Arles (502-543), Trophime est mentionné, avec Paul de Narbonne, Saturnin de Toulouse et Daphné de Vaison, parmi les quatre « disciples des apôtres », fondateurs des Églises de la Gaule⁴³. Grégoire de Tours, dans le dernier quart du VI^e siècle, cite Trophime parmi les sept évêques envoyés prêcher en Gaule sous le consulat de Dèce et Gratus (vers 250)⁴⁴. Absent de la version gallicane du martyrologe hieronymien (561-605), Trophime apparaît en revanche au IX^e siècle dans les martyrologes de Florus de Lyon (première recension 825-840) comme premier évêque et évangéliste d'Arles, ordonné à Rome par les saints apôtres⁴⁵, et peu après dans le *libellus*-prologue d'Adon de Vienne (853-860) où il est identifié au disciple homonyme de saint Paul, laissé malade à Milet, selon la deuxième lettre à Timothée (2Ti 4,20)⁴⁶. Ce sont ces éléments, parfois repris mot par mot des mentions antérieures, qu'on retrouve dans la *Vita a* (*BHL* vacat) telle qu'elle figure dans le dossier hagioliturgique de Trophime transcrit dans le livret hagiographique des évêques d'Arles, dans la première moitié du XI^e siècle⁴⁷. « Vicaire des apôtres », Trophime se rend à Arles, détruit les temples des faux dieux et fonde des églises, convertit le peuple, pour que la cité et ses citoyens, tête de toute la Gaule, soit un exemple pour les villes voisines. Reconstituée par l'empereur Constantin, l'*urbs constantiniana* est honorée par ses successeurs Honorius et Théodose (allusion à la réinstallation à Arles du conseil des Sept Provinces en 418). Comme dans les

⁴⁰ Anke Krüger a proposé récemment une étude globale des textes hagiographiques de Trophime, insuffisamment repertoriés dans *BHL*. Nous reprenons ici sa nomenclature et une partie de ses conclusions. KRÜGER (2002), p. 42-70, en part. p. 42-49, p. 340-342 (tableau récapitulatif des pièces, mais datation à utiliser avec précaution). Voir, sur le renouveau du culte de Trophime d'après les mentions du saint dans la titulature de l'Église d'Arles dans les chartes de la fin du X^e siècle, LABANDE (1904), p. 6-10. Voir aussi DUPRAT (1940), p. 179-181 ; MAZEL (2007), p. 121-124 ; RENAULT (2013), p. 877-902.

⁴¹ DUCHESNE (1907), p. 89-95, 249-252 ; LIFSHITZ (2002), p. 224-226.

⁴² JASPER – FUHRMANN (2001), p. 32-33, 67-68, 85-87. Les lettres relatives au dossier de Trophime sont les trois lettres du pape Zosime (22 mars, 26 et 29 septembre 417), et la lettre des évêques suffragants de l'évêque d'Arles au pape Léon I^{er} (avril 450), éditées respectivement dans *Epistulae Arelatenses genuinae*, W. GUNDLACH (éd.), *MGH Epp.* 3, Berlin, 1892, n° 1 (p. 5-6), 3 (p. 9-10), 5 (p. 11), 12 (p. 17-20). Quant à l'édit des empereurs Honorius et Théodose II (17 avril 418) [ID., n° 8 (p. 14-15)], il sera utilisé dans la *Vita a* de Trophime (*BHL* vacat).

⁴³ MORIN (1934) ; PELOUX (2022), p. 27-35.

⁴⁴ Il s'agit de Gatien de Tours, Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Saturnin/Sernin de Toulouse, Denis de Paris, Austremonne d'Auvergne et Martial de Limoges. GREGOIRE DE TOURS, *Historiam libri decem*, I, 30, B. KRUSCH - W. LEVISON (éd.), *MGH, SRM* 1, 1, Hanovre, 1953, p. 22-23. Voir LEVILLAIN (1927) ; FEVRIER (1981), SOT (2001) ; DIERKENS (2006) ; PELOUX (2022), p. 35-41.

⁴⁵ QUENTIN (1908), p. 303.

⁴⁶ DUBOIS (1978), p. 42 ; DUBOIS-RENAUD (1984), p. 20-21.

⁴⁷ Transcription dans KRÜGER (2002), p. 353-355, qui date cette *Vie* du VI^e siècle. MAGNANI (à paraître)

privilèges conférés par le pape Zosime à l'évêque Patrocle, Arles aura toujours la pleine autorité (allusion aux lettres de 417). La *Vita a* termine en rappelant le double patronage de la cathédrale : les fils et les filles de la « sainte mère église d'Arles » doivent se réjouir d'avoir comme intercesseurs le saint martyr Étienne et le glorieux confesseur Trophime, ainsi que tous les saints qui reposent et à qui on rend visite à Arles.

Précédant la *Vita a* dans le livret hagiographique des évêques d'Arles, sont transcrites pour la fête de saint Trophime trois homélies reprises des écrits homilétiques bourguignons, notamment auxerrois, carolingiens⁴⁸. Le *Sermo a* (BHL 8318d) reprend, en changeant le nom et l'épithète, une homélie pour saint Jean de Réôme, transmise par le manuscrit 1 de Semur-en-Auxois, des alentours de l'an mil⁴⁹. L'indentification de l'hypotexte bourguignon rend caduque l'attribution traditionnelle du *Sermo a* à Hilaire d'Arles. Le *Sermo b* (BHL 8318b) est repris du *Sermo in solemnitate sancti Germani*, composé pour saint Germain par Heiric d'Auxerre (841-876) dans les années 870⁵⁰. Le *Sermo c* (BHL vacat) est lui aussi extrait de l'œuvre d'Heiric pour Germain ; il s'agit de l'exhortation aux saints frères par laquelle il termine les *Miracula* de l'évêque d'Auxerre (BHL 3462)⁵¹. Ces trois œuvres – l'homélie de Jean de Réôme, le *Sermo* et les *Miracula* de Germain d'Auxerre – ont également servi à la composition, « par montage d'autorités » du *Sermo* de l'abbé Maïeul de Cluny, vraisemblablement dans l'Auxerrois et dans l'entourage de l'abbé Odilon de Cluny, au début du XI^e siècle⁵². Cette concordance de sources pour le dossier liturgique de Trophime et le *Sermo* de Maïeul tendent à montrer qu'on a affaire à des milieux qui se fondent sur les mêmes textes et poussent à situer ces compositions dans le cadre des relations burgondo-provençales qui, entre le X^e et le XI^e siècle, sont en arrière-plan de l'implantation des moines de Cluny en Provence pendant les abbatiats de Maïeul (954-994) et d'Odilon (994-1048)⁵³. Ce même contexte informe la version clunisienne du martyre de l'abbé Porcaire de Lérins (BHL 6901) et la *Vie* de saint Bobon (BHL 1383)⁵⁴, voire la diffusion de la *Vie* et du culte de sainte Consorce (BHL 1925-1925b).

⁴⁸ BnF, lat. 5295, f. 1r-7r.

⁴⁹ MAGNANI (2016), p. 107-108 ; ID. (à paraître). Transcription dans KRÜGER (2002), p. 349.

⁵⁰ CAVALLIN (1952), p. 7-13 ; MAGNANI (à paraître). Transcription dans KRÜGER (2002), p. 350-353. Dans l'homiliaire-légendier de Saint-Mary de Forcalquier, au début de la partie réalisée au XIII^e siècle, le *Sermo a* et une grande partie du *Sermo b* sont fusionnés, BAV, Reg. lat. 125, f. 103r-104r.

⁵¹ *Patrologia latina*, 124, col. 1268A-1270B.

⁵² IOGNA-PRAT (1988), p. 48-58 (présentation), p. 287-301 (édition).

⁵³ MAGNANI (1999), p. 24-97.

⁵⁴ Saint Bobon/Bovon/Bevons/Beuvons (*Bobo/Bovo/Bonus*) est particulièrement lié à la ville de Voghera, en Lombardie, lieu supposé de sa mort et de ses miracles posthumes (BHL 1384), mais tout le récit de sa *Vie* (BHL 1383-1383a) le situe en Provence, où on garde son souvenir dans la toponymie, comme dans la commune de Bevons dans la région de Sisteron. La tradition manuscrite, qui pointe vers Pavie, ainsi que le récit même de la *Vita* – les origines familiales en Haute Provence et la lutte contre les païens du Freinet, notamment –, conduisent à associer la figure de Bobon à la trajectoire de l'abbé Maïeul (954-994) et à son rôle dans l'implantation pavesane de Cluny. Claude Carozzi situe ainsi la rédaction de la *Vita* en Italie sur la base d'une documentation provençale à l'époque du successeur de Maïeul, l'abbé Odilon (994-1048). CAROZZI (1969) ; ID. (2002) ; CASAGRANDE MAZZOLI (1988) ; CROTTI PASI (1988) ; RIGAUX (1996) ; EAD. (2001). Ce dossier sera présenté par Silvia Nocentini dans le chapitre consacré à l'Italie du Nord.

La *Vita b* (BHL 8318f)⁵⁵ de Trophime est transmise par un *libellus* écrit au début du XII^e siècle à Arles, aujourd'hui conservé à la Biblioteca Vallicelliana à Rome⁵⁶. Sous la forme de leçons, des extraits de cette *Vie* sont connus dans au moins huit manuscrits liturgiques, faisant de la *Vita b* la principale variante de la légende de Trophime, à partir du XII^e siècle⁵⁷. Dans le manuscrit de Rome, elle se présente, par son titre, comme une lettre du pape Zosime aux évêques de la Gaule (*Epistola Sancti Zosimi pape ad gallicanos episcopos de vita et conversacione sancti Trophimi*) et reprend une partie de la *Vita a*, tout en s'efforçant de produire un récit biographique. Cette version développe la figure de Trophime, juif converti, en tant que familier de saint Paul. Les passages des Actes des Apôtres et des épîtres pauliniennes fournissent la trame du périple réalisé par Trophime jusqu'à son arrivée à Arles, ainsi que le nom de ses compagnons. Pour ces derniers, la source de l'hagiographe est probablement le *libellus*-prologue du martyrologe d'Adon de Lyon. Pour les origines de Trophime, l'auteur dit suivre les « chroniques d'Isidore et de Julien Hispalensis ». Bien que Trophime ne soit mentionné dans aucune des œuvres connues d'Isidore de Séville (ca. 560-636) ou de Julien de Tolède (ca. 652-690), cette référence atteste la connaissance par l'hagiographe des traités de ces auteurs, dont il reprend certains des éléments factuels, comme le voyage de saint Paul en Hispanie tenu pour effectif par Isidore de Séville⁵⁸.

Selon la *Vita b*, né en Asie, Trophime dit *Asianus* est fils de nobles hébreux, et cousin, par sa mère Prisca, du célèbre professeur de droit Gamaliel, de l'apôtre Paul, et du proto-martyr Étienne. Il apprend le droit divin auprès de Gamaliel et quitte avec Paul la Judée pour prêcher l'évangile dans l'Illyricum, en compagnie de nombreux autres missionnaires. Laissé malade à Milet, Trophime retrouve la santé et rejoint Paul à Rome. Décidé à aller prêcher en Hispanie, Paul se confie à Pierre, et tous les deux consacrent en tant qu'évêques les prédicateurs choisis pour cette mission, dont Trophime, et Serge Paul, l'ancien proconsul de Chypre. Le groupe d'apôtres commence leur voyage et arrive à Arles. Avant de repartir, Paul transmet la cité d'Arles à Trophime. Il y sera assisté par deux catéchumènes, Isidore et Anatole. Le saint prêche, baptise et convertit des nombreuses personnes. Les temples sont détruits et des églises construites. Grâce à son œuvre, Arles est devenue la tête de toute la Gaule et un exemple pour les villes voisines. De Judée, Trophime avait apporté des pierres imbibées du sang du proto-martyr Étienne, son parent. Pour abriter ces reliques, il construit *intra muros* un oratoire, où il assurera à l'avenir le service de Dieu. Il élève aussi un autre oratoire *extra muros*, dédié à la vierge Marie, autour duquel une nécropole devait être mise en place. Trophime lui-même veut et sera enterré à cet endroit. Peu d'années après le martyre des apôtres Pierre et Paul, Trophime attrape une forte fièvre et meurt. Plusieurs miracles ont eu lieu dans l'endroit où il est enseveli et « encore aujourd'hui » on y trouve une épitaphe en vers écrite sur une table de marbre accrochée au mur, dont la *Vita b* donne le texte. Suit ensuite la reprise de la dernière partie de la *Vita a* à propos, notamment, des privilèges accordés à la ville.

⁵⁵ BHL 8319b correspond aux six leçons tirées de la *Vita b* et transmises, entre autres, par le lectionnaire BnF, lat. 793, f. 7v-9v, du XII^e siècle, provenant probablement de la région de Sisteron, selon DOLBEAU (1979), p. 188 ; GAZAY (1935), p. 227-229 (édition).

⁵⁶ Roma, Biblioteca Vallicelliana, G 98, f. 1r-8v. Transcription dans KRÜGER (2002), p. 355-360, qui omet, toutefois, le titre et le prologue, et date ce texte de la deuxième moitié du X^e siècle (p. 54-58, 341). MAGNANI (à paraître).

⁵⁷ KRÜGER (2002), p. 370.

⁵⁸ MAGNANI (à paraître).

La *Vita c* (*BHL* vacat) de Trophime a été transmise par une copie du XVIII^e siècle, réalisée par le prêtre et historien arlésien Laurent Bonnemant (1731-1802)⁵⁹. Elle est tirée de trois leçons du second nocturne de l'office de saint Trophime figurant dans un bréviaire à l'usage de l'abbaye de Montmajour, introuvable à l'époque de Bonnemant, qui les a reprises de la copie réalisée au début du XVII^e siècle par l'avocat arlésien, Jean Gertoux⁶⁰.

Il s'agit d'un condensé de la *Vita b* auquel ont été ajoutés des épisodes qui, d'une part situent la formation de Trophime à Jérusalem d'où il ramène les reliques de saint Étienne, et d'autre part font passer Trophime par le site du monastère suburbain de Montmajour, au nord d'Arles. Comme Trophime et ses compagnons, Isidore et Anatole, ne pouvaient pas demeurer à Arles, dominée alors par le culte des idoles, ils avaient l'habitude de s'éloigner sur une montagne voisine, nommée Montmajour, d'où après des nuits passées entièrement à veiller et à prier, à l'aube, ils se rendaient à la ville et là, en secret, ils convertissaient ceux qu'ils pouvaient à la foi du Christ. L'épisode de l'éradication des sacrifices humains par les « gens barbares » au mois de mai, est précisément située à La Roquette, dans le faubourg de la ville, où Trophime professe publiquement que le salut du peuple est dans le sang du Christ mort sur la croix et dans le baptême salvateur. Le roi et le peuple se convertissent et Trophime peut alors prêcher l'Évangile librement devenant le premier de tous les pasteurs. Le saint, réputé par ses miracles, est appelé à Rome par Pierre qui lui confère le vicariat sur toutes les Gaules. La *Vita c* donne aussi plusieurs indications sur la topographie religieuse arlésienne. Trophime reçoit des nombreuses donations et peut édifier ainsi deux basiliques à l'intérieur de la ville, une en l'honneur de sainte Marie, l'autre de son cousin le proto-martyr Étienne. À l'extérieur de la cité, près des marais, il consacre, avec plusieurs évêques, un oratoire également en l'honneur de la Vierge et un grand et célèbre cimetière. Après avoir appris le martyre de Pierre à Rome, il dédie un oratoire en son honneur sur la montagne de Montmajour où il instaure des prêtres qui y servent Dieu sous le nom et la règle des saints Apôtres. Peu de temps après il meurt d'une forte fièvre et est enterré à l'extérieur de la ville dans l'oratoire dédié à la sainte Vierge.

La *Vita c* apparaît clairement composée pour lier Trophime aux origines de l'abbaye de Montmajour. Toutefois une telle revendication ne figure ailleurs dans la documentation qu'en juillet 1205, dans la copie moderne d'une lettre du légat pontifical Raoul († 1207), qui dit avoir appris par l'examen des très anciens privilèges des papes Grégoire, Léon, Pascal, Calixte et Nicolas, que le monastère parmi les débuts de l'église florissante avait été pris sous l'autorité du très saint Trophime archevêque d'Arles⁶¹.

⁵⁹ Arles, Médiathèque, 128, f. 12-14. Transcription dans KRÜGER (2002), p. 361-362, qui date le texte de la fin du X^e siècle.

⁶⁰ Arles, Médiathèque, 128, p. 12 : « Jean Gertoux, avocat de la ville d'Arles, qui ramassa au commencement du XVII^e siècle quelques matériaux pour une Histoire d'Arles qu'il se proposoit de donner au public, et qui ne pût commencer étant mort fort jeune, avoit copié sur un ancien Bréviaire manuscrit autrefois à l'usage de l'abbaye de Montmajour, et que j'y cherchai inutilement l'année 1762, pendant le séjour que j'y fis, avoit, dis-je, copié les trois leçons du second nocturne de l'office de S. Trophime, que voici ».

⁶¹ BnF, lat. 13915, f. 168r (XVII^e siècle - Histoire de Montmajour par Dom Claude Chantelou) : *Anno Domini MCCV. mense Julii. Ego frater RADULFUS apostolica sedis legatus accedens ad visitationem monasterii Montismaioris quod nullo mediante ad sedem apostolicam pertinet, diligenter habita de statu monasterii inspectionem accepi per inspectionem antiquissimorum privilegiorum GREGORII, LEONIS, PASCHALIS, CALIXTI, NICOLAI sanctae memoriae summorum pontificum monasterium illud inter initia pullulantis ecclesiae auctoritatem sumpsisse a sanctissimo TROPHIMO Arelatensi archipraesule : cumque diu in fervore religionis, exemploque sanctitatis olim polluisset, intelleximus novissimis diebus istis propter instantias exteriorum afflictionum et*

La *Vita d* (BHL 8319), figure sous la forme de leçons dans deux manuscrits⁶². Le premier est un bréviaire de Marseille du début du XIII^e siècle et le deuxième un bréviaire enluminé transcrit par le notaire Giovanni *Corradi* da Foligno pour Galhard de Bédach, prévôt de Saint-Trophime d'Arles (1343-1347) et auditeur au service d'Adhémar Robert, cardinal-prêtre de Santa Anastasia, neveu de Clément VI⁶³. Dans cette version, Trophime est l'un des 70 ou 72 disciples de Jésus⁶⁴, premier évêque d'Arles où il a apporté le sang précieux du proto-martyr Étienne. Avec six autres saints, Denis de Paris, Saturnin de Toulouse, Paul de Narbonne, Martial de Limoges, Austremoine d'Auvergne et *Vocatianus* [Gatien de Tours], il est envoyé de Rome vers la Gaule. À Arles, Trophime convertit des nombreux nouveaux croyants et l'église érigée dans l'écurie du sénateur Théodose n'est plus suffisante pour tous les accueillir. Il se rend à Lyon où réside Théodose pour acheter son palais arlésien afin d'y construire une nouvelle église et y transporter les reliques de saint Étienne. Trois cents pièces d'or dans des récipients en argent ont été collectées à cette fin, mais le prince, bien que païen, n'en accepte que trois et donne son palais à Trophime. De retour à Arles, le palais est consacré à Étienne et fonctionne comme église et baptistère. Peu après Théodose se rend à Arles où, avec son fils, il se convertit et est baptisé par Trophime. Le saint réalise de grands miracles et convertit avec succès les Juifs de la ville. À l'exception du dernier passage, la *Vita d* correspond presque entièrement à la *Vita a* d'Ursin de Bourges (BHL 8412)⁶⁵, fêté comme Trophime le 29 décembre. Elle fournit, entre autres, un récit alternatif à la construction de la cathédrale.

Le dossier hagiographique de Trophime contient encore deux récits en vers occitans, un passage du *Roman d'Arles* (vv. 548-655) (*Vita e*) et le *Roman de Saint Trophime* (*Vita f*), qui présente, entre autres, un résumé de la *Vie* de sainte Marthe⁶⁶. Comme pour les *Vies* latines, la datation de ces textes est incertaine, et l'historiographie évoque aussi bien la fin du XII^e, que les XIII^e et XIV^e siècles.

Le livret hagiographique des évêques d'Arles de la première moitié du XI^e siècle, contient, après le dossier de Trophime, une version arlésienne de la *Vie* de Rieul/Rieule (*Regulus*) (BHL 7108)⁶⁷. Rieul est considéré depuis l'époque mérovingienne comme l'un des compagnons de saint Denis et le premier évêque de Senlis. Cette version vient s'ajouter à deux autres vraisemblablement réalisées à Senlis. La *Vie* courte (BHL 7106) est considérée comme la plus ancienne mais elle pourrait être au contraire la plus récente, une version raccourcie dont près de la moitié est reprise de la *Vie* arlésienne et semble propre aux légendiers du nord de la

hostiles persecutiones ad paucitatem censuum devenisse... Voir GAZAY (1913), p. 25-26. Le légat Raoul est probablement maître Raoul, devenu moine de Fontfroide, voir DEBAX (2020), p. 204-208.

⁶² KRÜGER (2002), p. 67-70, 341, qui date cette *Vie* du XI^e ou XII^e siècle.

⁶³ BnF, lat. 1018, f. 270v-271v (en neuf courtes leçons, s'arrêtant au milieu de la *Vie*) et lat. 752, f. 81v-83r (en six leçons, avec la *Vie* complète). Sur ce dernier manuscrit voir CONDELLO (2000), p. 83-84 ; EAD. (2006), p. 145-147.

⁶⁴ BnF, lat. 1018, f. 270v indique 70 disciples, tandis que BnF, lat. 752, f. 81v donne 72. Les six premières leçons de lat. 1018 sont éditées par NARBÉY (1899), I, p. 19.

⁶⁵ NARBÉY (1899), I, p. 64-66.

⁶⁶ Haupt (2003) ; Zingarelli (1901) ; Krüger (2002), p. 78, 81-90, 341-342, Brunel-Lobrichon - Leurquin-Labie - Thiry-Stassin (1996), p. 299-300.

⁶⁷ BnF, lat. 5295 f. 10r-25v. CAVALLIN (1952), p. 9-10. Voir aussi KRÜGER (2002), p. 65-67 (la tradition manuscrite des *Vies* de Rieul présentée ici est à considérer avec précaution) ; MAGNANI (2016) ; MERIAUX (2020), p. 383-386.

métropole de Reims du XII^e siècle. La *Vie* longue (BHL 7107) contient d'amples développements sur le passage et l'épiscopat de Rieul à Arles, avant de se rendre à Senlis. Les Bollandistes la datent de l'époque des premiers rois capétiens, Hugues Capet et Robert le Pieux (987-1031), mais elle pourrait remonter à la fin de la période carolingienne, après Charles le Chauve, dont la fille bénéficie d'un miracle du saint. Comme la *Vie* longue, la version du livret hagiographique d'Arles développe dans sa première partie l'étape arlésienne de la *Vie* de Rieul, mais dans des termes distincts, ce qui laisse à penser à une rédaction indépendante, à placer sans doute dans le cadre des réseaux angevins, capétiens et provençaux de la fin du X^e siècle, qui se manifestent dans les alliances matrimoniales d'Adélaïde Blanche d'Anjou, épouse successivement de Raimond comte de Toulouse, de Louis V dernier roi carolingien de Francie et de Guillaume comte de Provence, et de sa fille avec ce dernier, Constance d'Arles, épouse de Robert le Pieux. Dans la liste des évêques d'Arles de la fin du IX^e siècle, le nom de Rieul est un ajout postérieur qui pourrait dater de l'époque de la rédaction du texte arlésien de sa *Vie*, qui semble à l'origine de la tradition qui place Denis, Rieul et Felicissimus sur le siège d'Arles après Trophime.

Le texte arlésien de la *Vie* de Rieul commence par une courte préface rappelant sa composition par Coelestinus, originaire d'Irlande, à la demande du roi Clovis converti, après que Dieu a révélé sur le sarcophage du saint confesseur sa *Vie* inscrite sur deux tablettes de pierre. Les événements factuels qu'elle raconte font de Rieul un saint originaire de la ville d'Argine [en Grèce] ; il est converti, baptisé et fait clerc par saint Jean l'Évangéliste. Il rencontre Denis l'Aréopagite, disciple de saint Paul, à Athènes. Il se rend avec lui, ainsi qu'avec Rusticus et Eleutère à Rome, d'où le pape Clément les envoie en Gaule, avec d'autres compagnons. Ils arrivent à Arles et sont accueillis par des chrétiens qui rappellent que leur cité avait été autrefois évangélisée par l'apôtre Trophime, mais avait été corrompue par l'hérésie après sa disparition. Saint Denis convertit le temple païen dédié à Mars, en expulsant les démons. En tant qu'archevêque, Denis l'Aréopagite édifie et consacre la basilique dédiée aux saints Pierre et Paul, et baptise le peuple des croyants. Il envoie ses compagnons dans différentes provinces pour poursuivre l'œuvre de conversion : Saturnin à Toulouse, Eugène à Tolède, Martial à Limoges, Marcel à Béziers. Parmi ses autres compagnons, Denis choisit Rieul comme évêque [d'Arles] et part continuer sa mission vers le nord de la Gaule. Le martyre de Denis, de Rusticus et d'Eleutère à Paris est révélé à Rieul alors qu'il célèbre la messe. Rieul, avant de partir à Paris à la recherche des corps des martyrs, ordonne Felicissimus, qui lui avait été envoyé par le pape Clément, comme évêque [d'Arles]. Puis Rieul opère la conversion du peuple de Senlis, ville dont il sera le premier évêque. Se déroulent ensuite son activité et ses miracles à Senlis, jusqu'à sa mort, le 23 mai, jour qui correspond au lendemain de l'invention des corps des saints Denis, Rustique et Éleuthère.

La *Vie* de Rusticule (*Rusticula seu Marcia*) (BHL 7405), abbesse à Arles, est connue par un seul manuscrit médiéval, l'homiliaire-légendier d'Arles du XIV^e siècle, sans aucune division en leçons ou en chapitres⁶⁸. Elle est aussi transmise par deux manuscrits du XVII^e siècle, dont un a été commandé par l'abbesse Jeanne Aldemarie de Saint-Césaire d'Arles qui souhaitait avoir la traduction en français des *Vies* de saint Césaire et de sainte Rusticule. Ce manuscrit

⁶⁸ BnF, lat. 3820, f. 47r-54r.

contient, après ces traductions, les textes latins de la *Vie* de Rusticule et d'une oraison versifiée en son honneur⁶⁹. À l'exception de Bruno Krusch qui considère la *Vie* de Rusticule comme une composition du IX^e siècle, réalisée sous le règne de Louis le Pieux (814-840)⁷⁰, l'historiographie, depuis Mabillon, admet en général qu'elle a été écrite peu après la mort de la sainte (vers 630) par un contemporain, le prêtre Florentius de Saint-Paul-Trois-Châteaux à la demande de l'abbesse Celsa, en suivant les indications données dans le prologue⁷¹. Le récit, qui emprunte notamment aux *Vies* des évêques Hilaire et Césaire, raconte que la sainte, appelée Marcia à sa naissance et Rusticule à son baptême, était la fille unique de ses illustres parents, Valerianus et Clementia, originaires du territoire de Vaison. À cinq ans elle est enlevée par un noble, Cheraonius, pour l'épouser quand elle arriverait à l'âge nubile. L'abbesse Liliola, du monastère fondé par saint Césaire à Arles, réclame l'enfant par l'intermédiaire de l'évêque Siagrius, et grâce à l'intercession du roi Gontran († ca. 592/593), Rusticule est confiée au monastère. À dix-huit ans elle en devient l'abbesse. La *Vie* raconte ensuite ses activités de bâtisseuse d'églises et d'autels dans son monastère qu'elle pourvoit de reliques, puis décrit longuement ses déconvenues avec le roi Clotaire II († 629), qui l'accuse de l'avoir trahi. Sa mort et ses funérailles sont dépeintes en détail. Rusticule décède à soixante-dix-sept ans, le lendemain de la fête de saint Laurent (11 août), et est ensevelie dans la basilique Sainte-Marie.

B. AVIGNON (EM, VO)

L'hagiographie du diocèse d'Avignon comporte deux textes du XII^e siècle, la *Vie* de l'abbé Pons de Villeneuve-lès-Avignon et la *Vie* de Marthe, hôtesse du Christ, composition qui se situe dans le cycle hagiographique magdalénien.

La *Vie* de l'abbé Pons (*Pontius*) (1063-1087) de l'abbaye Saint-André du Mont Andaon, à Villeneuve-lès-Avignon (*BHL* 6893) a été éditée par Mabillon d'après deux manuscrits dont nous ignorons la date et la provenance, et qui diffèrent de la fin⁷². L'építome publié par les Bollandistes (*BHL* 6894) a été repris des leçons pour l'office de matines communiquées par les pères Feuillants de Paris⁷³. Pour notre part, nous pouvons signaler un manuscrit avignonnais de la deuxième moitié du XII^e siècle, et une copie du dossier de Pons réalisée par Henri Suarès († 1664) d'après un manuscrit de l'abbaye Saint-André⁷⁴. Suarès a transcrit la *Vie*, l'office et une hymne en honneur du saint abbé. D'après l'adresse aux moines de l'abbaye, la *Vie* est écrite par l'un d'entre eux, le moine R., à la demande des disciples de Pons, Rostaing de Venasque et l'abbé Pierre (1088-1132), son successeur à Saint-André. Au moment où R. écrit son adresse,

⁶⁹ BAV, Reg. lat. 519, f. 41r-50v (une traduction de la *Vie* de saint Siffrein/Siffredus est annoncée dans la préface mais ne figure pas dans le manuscrit). L'autre manuscrit moderne contenant la *Vie* de Rusticule est BnF, Duchesne 85, f. 282.

⁷⁰ *Vita Rusticulae sive Marciae abbatissae Arelatensis*, MGH, SS rer. merov. 4, B. KRUSCH (éd.), Hanovre-Leipzig, 1902, p. 337-339.

⁷¹ RICHÉ (1954) ; SIMONETTI (1986) ; GODDING (2001), p. xxxvii ; HEINZELMANN (2010), p. 59, 79 ; MILAZZO (1989).

⁷² J. MABILLON, *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, Saec. VI, 2, Venise, [1733], p. 494-501.

⁷³ AASS, Mart., III, col. 683-684 (3^e éd. col. 680-681).

⁷⁴ Avignon, Médiathèque Ceccano, 5068, f. 9r-20r ; BnF, lat. 8971, f. 34v-38r. SIGAL (1994), p. 316 ; MAGNANI (1999), p. 8, 170. L'étude sur ce dossier est en cours.

l'abbé Pierre est déjà décédé, ce qui place la composition vraisemblablement après 1132⁷⁵. L'obit et la *Vie* de Pons sont mentionnés dans le nécrologe de l'abbaye (XI^e-XVI^e siècle), connu par une copie du XVII^e siècle (*VIII kal. Martii, depositio Domni Pontii abbatis nostri, cujus vita multis suis miraculis commendatur*) et ses reliques étaient déposées dans l'autel consacré dans l'abbaye en 1519⁷⁶.

La *Vie* raconte que le père de Pons, décidant abandonner la cupidité du monde, a conduit ses deux fils au monastère et s'est soumis avec eux au service du Christ. Pons reçoit ensuite l'habit monastique et, par la grâce de Dieu, devient abbé. L'hagiographe de Pons ne donne aucune précision sur ses origines, son éducation ou sur son âge lors de son arrivée à Saint-André, mettant plutôt l'accent sur ses qualités de direction du « peuple des moines », qu'il libère des crimes du siècle et conduit dans le désert et dans l'exercice de la règle, à l'instar de Moïse qui libère le peuple d'Israël de l'Égypte. Des moines dont il fait, à l'instar de Jacob, des vrais combattants contre les vices, méritant ainsi d'être introduits dans le royaume céleste. Ensuite la *Vie* raconte en détails une série de prodiges et actions exemplaires – exorcismes, guérisons, correction des frères, résipiscence de seigneurs laïcs et paysans malveillants – survenus dans les environs du monastère sur la rive droite du Rhône, à Avignon ou lors que Pons se déplace avec ses compagnons pour régler les affaires du monastère ou visiter ses différentes dépendances en Provence, à Carpentras où à Pujaut. La *Vie* situe une période de grande sécheresse sous l'épiscopat de Rostaing, évêque d'Avignon (1050-1075/76), « plus doué pour les affaires du siècle que pour celles de l'Église », et l'intervention miraculeuse de Pons qui ramène la pluie. L'hagiographe insiste sur le fait que tous les miracles sont attestés par des témoins, aussi bien des moines que des habitants de la ville, des villages et de la campagne, des puissants et des gens de moindre importance. Il donne le jour et l'année du décès de l'abbé Pons, le 26 mars 1087.

L'épître (*BHL* 6894), divisé en huit leçons et dont on ignore la date de composition reprend presque tous les miracles de la *Vie* mais dans une nouvelle formulation. On insiste, en particulier, sur le parallèle avec les figures bibliques, tout en gommant les développements factuels de la *Vie*. (EM)

L'invention du corps de sainte Marthe (*Martha*) à Tarascon est vraisemblablement à l'origine de la rédaction de sa *Vie* (*BHL* 5545) entre 1187 et 1210⁷⁷. En effet, la tradition historiographique, et sans doute hagiographique aussi, veut que pendant la réfection de l'église Sainte-Marthe à Tarascon, un tombeau ait été découvert sous le sol en 1187. Le corps qu'il contient est alors regardé comme celui de Marthe de Béthanie qui avait été inhumée là et dont la présence avait été oubliée au fil des siècles. Marthe est un personnage biblique. Elle est la sœur de Lazare et de Marie-Madeleine à l'époque médiévale. Elle fait partie de l'entourage de Jésus en Judée, assistant à la résurrection de Lazare et recevant Jésus dans sa maison (Jn 11 et 12 ; Lc 10). C'est ce qui lui valut d'être le type de l'Église terrestre et de la vie active dans l'exégèse, notamment chez saint Augustin, Grégoire le Grand, et Isidore de Séville⁷⁸.

⁷⁵ Pour la datation de l'abbatit de Pierre, BARRUOL (2001). Voir BESSE (1909), p. 249, et n. 1.

⁷⁶ BESSE (1909), p. 244 et n. 10 (l'obit dans la copie du nécrologe, le 22 février, est différent de celui donné par la *Vie*) ; LEMAITRE (1980), n° 3243, 3244, 3245, 3246.

⁷⁷ OLIVIER (2010), p. 35-43 et p. 120-142 pour l'édition du texte.

⁷⁸ SAXER (1959), p. 335-336.

Des histoires à son sujet circulent probablement avant la mise par écrit de sa *Vie*. D'une part, l'église porte son vocable au plus tard en 1107 et une *terra sancte Marthe* se trouve à Tarascon en 969⁷⁹. De plus, la description de la Tarasque, le dragon que la sainte a dompté selon sa *Vie*, laisse penser qu'il ne s'agit pas d'une construction de l'hagiographe puisqu'il use pour la décrire d'une terminologie provençale qu'il a latinisée. Il a donc récolté des histoires orales au sujet de la Tarasque.

D'autre part, ces traditions trouvent probablement leur source dans celles relatives à Marie-Madeleine qui sont mises par écrit à l'abbaye de Vézelay en Bourgogne pendant l'abbatit de Geoffroy (1037-1052). Des textes hagiographiques sont rédigés afin d'expliquer comment le corps de cette sainte s'était retrouvé dans l'abbaye bourguignonne. Notamment, l'un de ceux-ci (*BHL* 5442, 5488) met en scène le voyage en bateau de Marie-Madeleine, de Lazare et de Marthe, depuis Béthanie jusqu'en Provence, où ils convertissent le peuple de Marseille ainsi que sa mise au tombeau à Saint-Maximin⁸⁰. Une autre *Vie* de Marie-Madeleine, *Licet plerisque* (*BHL* 5443 à 5449), lui donne pour compagnon Maximin avec qui elle évangélise la population d'Aix⁸¹. Ces histoires sont connues en Provence dès 1102. Cette année-là, le pape Pascal II octroie à l'archevêque d'Aix-en-Provence, Pierre III, le droit de célébrer pontificalement et de revêtir le *pallium* les jours de la fête de Marie-Madeleine et de Maximin, qui est présenté dans la bulle pontificale comme évêque et confesseur⁸². De plus, la retraite de Marie-Madeleine est située à la Sainte-Baume dans une copie de sa *Vita eremetica* (*BHL* 5453 à *BHL* 5456) provenant d'un manuscrit de la chartreuse de Montrieux copié entre 1174 et 1200 selon l'historiographie⁸³. Puisqu'un témoin de la *Vie* de Marthe se trouve dans ce manuscrit, il a peut-être plutôt été copié après 1187.

Les histoires au sujet de Marthe n'étaient cependant pas très élaborées au moment de la mise par écrit de sa *Vie* (*BHL* 5545) puisqu'elle est constituée en grande partie de passages bibliques. L'hagiographe a utilisé tous les passages de la Bible dans lesquels elle figure pour traiter de la période avant sa venue en Provence, après quoi Lazare ne reparaît plus dans le texte. Il a aussi articulé des passages bibliques dans lesquels Marthe ne figure pas pour étoffer la personnalité de la sainte. Il a réemployé la *Licet plerisque* de Marie-Madeleine presque mot pour mot pour décrire le voyage de Marthe, de sa sœur et de Maximin de Béthanie à Marseille et la conversion du peuple d'Aix. Marie-Madeleine réapparaît ensuite lors de son ascension à laquelle Marthe assiste, puis après être morte alors que Marthe est à l'agonie. Marie-Madeleine est absente du reste de la *Vie* de Marthe sans doute pour ne pas entrer en conflit avec sa retraite à la Sainte-Baume. Maximin réapparaît dans l'épisode de la dédicace de l'église que Marthe a fondée à Tarascon. Pendant son apostolat provençal, Marthe est en relation avec des saints dont les hagiographies étaient établies ou en formation à l'époque de la rédaction de sa *Vie*. Trophime, considéré comme le premier évêque d'Arles, en fait partie. Ainsi, Trophime, avec Maximin et Eutrope d'Orange, procède à la consécration de l'église que Marthe a fondée. Pour

⁷⁹ *Cartulaire du chapitre Notre-Dame-des-Doms d'Avignon*, E. H. DUPRAT (éd.), Avignon, 1932, n° 80 et 81 ; *Gallia christiana novissima*, III. Arles, col. 116 ; *Les chartes du pays d'Avignon (439-1040)*, G. DE MANTEYER (éd.), Macon, 1914, n° 57 (Arles, 1^{er} mars [967-969 ?]).

⁸⁰ SAXER (1985), p. 45 ; PINTO-MATHIEU (1997), p. 95-99 ; LOBRICHON (1989), p. 75.

⁸¹ SAXER (1959), p. 50 ; SCLAFER (1996), p. 31.

⁸² SAXER (1959), p. 95, 107.

⁸³ Bern, Bibliothèque de la Bourgeoisie, cod. 133, f. 2r-2v. SAXER (1959), p. 151 ; ID. (1985), p. 44 ; PINTO-MATHIEU (1997), p. 132.

l'hagiographe, il s'agit de sa prérogative au titre d'évêque d'Arles. Encore Front de Périgueux et Georges du Velay se réfugient auprès d'elle lorsqu'ils sont chassés de leur ville. Front, après la mort de Marthe, est transporté de Périgueux à Tarascon par Jésus afin de procéder aux obsèques de la sainte, tout comme saint Ambroise de Milan avait été transporté en songe aux funérailles de Martin de Tours. Ce sont donc chaque fois les saints qui viennent à elle, dans sa *Vie*, et non l'inverse. Sans doute l'hagiographe ne concevait-il pas comme cohérent le fait de faire intervenir Marthe dans des histoires déjà connues et dont elle était absente. Afin de donner plus de vraisemblance à cette histoire, l'hagiographe a attribué la rédaction hébraïque et la traduction latine de son texte à des personnages contemporains de Marthe issus de la Bible (Lc 11, 27 ; Ph 4, 2). À la fin de la *Vie*, une compagne de Marthe, Syntique explique que Marcelle, une compagne de Marthe, a écrit la *Vie* en hébreux et qu'elle-même, Syntique, l'a traduite en latin. La présence des reliques de Marthe est ainsi expliquée dans la *Vie* et le pèlerinage instauré. En effet, tout juste avant de mourir, Jésus lui apparaît et lui dit « La grâce que je t'ai autrefois donnée de consoler les désolés, après ton passage, je ne te l'enlèverai pas. Tous ceux qui auront été confessés à ton tombeau en se plaignant d'une pieuse nécessité, je les exaucerai pour ton amour ». Marthe est ensevelie dans une grotte près de la basilique qu'elle avait construite où quelques-uns de ses compagnons veillent sur son corps jusqu'à leur mort. À son sépulcre, les malades retrouvaient la santé. Parmi ceux-ci se trouve Clovis, roi des Francs. Cette *Vie* est parvenue jusqu'à aujourd'hui grâce à au moins trente-neuf manuscrits. Dix ont été copiés au XII^e siècle ou au tournant du XIII^e siècle. Dès cette époque, le texte a une diffusion géographique étendue. En plus de la Provence⁸⁴, des témoins proviennent de la Champagne⁸⁵, du Nord de la France⁸⁶, de la Lotharingie⁸⁷ ou de la Germanie⁸⁸.

Des variantes (*BHL* 5546 et *BHL* 5546b) et *Additamentum* (*BHL* 5547) de cette *Vie* sont parvenus jusqu'à aujourd'hui par des copies du XV^e siècle et ont été publiés par Mombritius en 1478. Le texte *BHL* 5545 a servi de modèle à Vincent de Beauvais (ca. 1184-1264, *Speculum historiale* IX, 92) et Jacques de Voragine (ca. 1228-1298) qui en ont inclus une réécriture dans leurs compilations. Une autre tradition est représentée par la *Vie de sainte Marie-Madeleine et de sa sœur sainte Marthe* attribuée à Raban Maur, qui a été conçue à la toute fin du XII^e siècle ou au tout début du XIII^e siècle (*BHL* vacat)⁸⁹. Enfin, une reconnaissance des reliques de la sainte faite en 1458 en présence du roi René, comte de Provence, a donné lieu à un long texte notarié (*BHL* 5549) qui sera abordée dans un prochain volume. Sainte Marthe est traditionnellement fêtée le 29 juillet. (VO)

⁸⁴ Roma, Biblioteca Casanatense, 668, f. 147r-178r, martyrologe provenant du monastère féminin bénédictin de Saint-Laurent d'Avignon ; Bern, Bibliothèque de la Bourgeoisie, cod. 133, f. 49v-58v, provenant de la chartreuse de Montrieux évoqué plus haut ; BAV, Vat. lat. 5052, f. 89v-97v, de provenance inconnue mais qui pourrait provenir d'Avignon et avoir été amené à Rome par les papes à la suite de leur période avignonnaise.

⁸⁵ Montpellier, Bibliothèque interuniversitaire, Faculté de Médecine, 1 t. 4, f. 78r-82r, collection apparentée au *Liber de Natalitiis* de l'abbaye cistercienne de Clairvaux ; Châlons-en-Champagne, Bibliothèque municipale, 217, f. 1r-20r, de provenance inconnue, tout comme Paris, BnF, lat. 5345, f. 16v-21v.

⁸⁶ Douai, Bibliothèque municipale, 836, f. 140r-144r, légendier provenant de l'abbaye bénédictine de Marchiennes.

⁸⁷ BnF, lat. 11104, f. 130v-139v, codex provenant de l'abbaye bénédictine Saint-Willibrord d'Echternach.

⁸⁸ Deux témoins présents dans deux volumes d'une collection apparentée au Grand légendier autrichien formé à la fin du XII^e siècle provenant de l'abbaye cistercienne de Heiligenkreuz : Heiligenkreuz, Stiftsbibliothek, 13, f. 47v-48v et 64v-65v ; Heiligenkreuz, Stiftsbibliothek, 14, f. 122r-126r.

⁸⁹ MYCOFF (1989), p. 10.

C. CARPENTRAS-VENASQUE (EM)

Le dossier hagiographique de Siffrein (*Siffredus*) évêque de Venasque-Carpentras (*BHL* 7703-7705), est le seul relatif à ce diocèse. Comme pour d'autres saints provençaux, ces pièces sont connues principalement par l'édition de 1613 de Vincent Barralis, extraites, d'après lui, d'anciens manuscrits de l'abbaye de Lérins⁹⁰. Des trois textes relatifs à Siffrein qu'il édite, Barralis indique que le premier, la *Vita* (*BHL* 7703), est conservé dans plusieurs bréviaires et dans deux anciens manuscrits de Lérins. Il s'agit du seul pour lequel on connaît actuellement deux manuscrits du XIV^e siècle, le bréviaire de Carpentras⁹¹ et l'homiliaire-légendier d'Arles où la *Vie* est divisée en neuf leçons⁹². La collation entre l'édition de Barralis et ce dernier manuscrit montre quelques différences ponctuelles mais significatives. La fin, surtout, est raccourcie dans la neuvième leçon du manuscrit, alors que Barralis donne la date du décès de Siffrein (27 novembre) et son lieu d'inhumation, la basilique de la Trinité construite par le saint, informations qui pourraient être du fait même de Barralis.

Le deuxième texte édité par Barralis et qu'il qualifie de *Sermo* est repris d'un « autre manuscrit très ancien » de Lérins, c'est la *Vita* (*BHL* 7704) des Bollandistes. Par rapport au texte antérieur, il s'agit d'une version un peu plus développée des mêmes épisodes, souvent en utilisant les mêmes expressions, mais dont la principale différence se situe au début, avec un prologue qui fait l'éloge de Lérins et de ses nombreux saints, et qui laisse entendre qu'il s'agit d'un abbé qui écrit.

D'après ces récits, Siffrein est originaire d'Albano en Campanie. Encore enfant, son père l'amène à Lérins où tous les deux se font moines, à l'époque où le monastère était présidé par saint Césaire. Le père y meurt paisiblement (26 juillet). Une fois Césaire évêque à Arles, le siège de Venasque devient vacant et le saint, à trente ans, est choisi pour l'occuper. Césaire l'ordonne prêtre avant de le consacrer évêque. Siffrein construit deux églises à Venasque dédiées l'une à Sainte-Marie et l'autre à Saint-Jean-Baptiste, et une troisième église à Carpentras dédiée à saint Antoine abbé où il avait l'habitude de se retirer pour prier. Il réalise des exorcismes, rend la vue à un aveugle, ressuscite un clerc décédé, pardonne un voleur de reliques. Il a la prémonition de sa propre mort.

Le troisième texte est le récit de translation du corps du saint de Venasque à Carpentras (*BHL* 7705) que Barralis prend d'un manuscrit de l'Église de Carpentras et qu'on connaît effectivement par deux bréviaires de Carpentras du XIV^e siècle, l'un conservé l'autre transmis dans une copie du XVIII^e siècle⁹³.

L'historiographie n'est pas unanime pour la datation de ces pièces. Pour Henry G. Beck, le *Sermo* (*BHL* 7704) serait une œuvre du VI^e siècle, peut-être d'un abbé de Lérins, antérieure à la version de la *Vita* *BHL* 7703, que le chanoine André Reyne et l'abbé Daniel Bréhier considèrent comme étant du X^e siècle⁹⁴, sans doute en raison de la première mention connue de

⁹⁰ BARRALIS (1613), II, p. 130-141.

⁹¹ Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, 1261, f. 285v-287r, cité par PECOUT, Le culte de Siffrein... dossier hagiographique (2021), p. 116, ainsi que les copies modernes p. 116-117 ; cf. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, Tome XXXIV - Carpentras, t. I*, éd. M. Duhamel, Paris, 1901, p. 652-653.

⁹² BnF, lat. 3820, f. 192ra-193va.

⁹³ BAV, Borgh. 53, f. 358v-359r ; Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, 3198, p. 11-12. PECOUT, Le culte de Siffrein (2021), p. 192-195 ; PECOUT, Le culte de Siffrein... dossier hagiographique (2021), p. 119.

⁹⁴ BECK (1950), p. xlvi, cité par HEINZELMANN (2010), p. 58, n. 137 ; REYNE – BREHIER (1983), p. 18.

la dédicace de la cathédrale à saint Siffrein confesseur, à côté de sainte Marie et de saint Pierre, dans l'acte de fondation du chapitre cathédral de Carpentras-Venasque par l'évêque Airard en 982/983⁹⁵. D'autres auteurs sont sceptiques quant à l'ancienneté de ces *Vies* en raison des incohérences chronologiques et historiques, et l'absence de mentions de Siffrein dans d'autres documents historiques⁹⁶. Jacques Biarne date le dossier du XIV^e siècle mais considère que la *Vie* donne des renseignements sérieux sur la topographie religieuse des VI^e et VII^e siècles⁹⁷. Dans son étude récente sur le culte de Siffrein de Carpentras, Thierry Pécout considère que la rédaction de la *Vita BHL 7703* daterait au plus tôt du courant du XI^e siècle, tandis que la *Vita BHL 7704* serait une reprise lérinienne au plus tôt du XV^e siècle⁹⁸. Quant au récit de translation *BHL 7705*, ce serait une composition issue du milieu local de Carpentras pouvant remonter à la deuxième moitié du XII^e siècle, alors que l'évêque reçoit la seigneurie de Venasque du comte de Toulouse en 1160 et que la double mention de Venasque et Carpentras disparaît de la titulature épiscopale⁹⁹.

D. CAVAILLON (VO)

Un seul prélat de Cavaillon a suscité la mise en récit de ses actes. S'agit de Véran (*Veranus*). Il est connu par sa participation au concile de Mâcon de 585 qui avait réuni les évêques des royaumes de Neustrie et de Bourgogne alors sous l'autorité du roi Gontran († ca. 592/593). Grégoire de Tours le fait figurer dans quatre passages de ses *Dix livres d'Histoires* et de ses *Miracles de saint Martin*¹⁰⁰. Ces passages montrent que les conseils de l'évêque Véran sont recherchés, qu'il est actif dans le monde et qu'il évolue à la cour et dans l'entourage des rois de son époque, surtout de Gontran. De plus, Grégoire lui prête la vertu miraculeuse de son vivant, celle de guérir les malades par l'imposition des mains. De ces témoignages, son action en tant qu'évêque peut être située entre 573 et 589.

La cathédrale de Cavaillon est consacrée sous son nom en 1251 et ses reliques y sont transférées entre 1251 et 1321, mais c'est à Fontaine-de-Vaucluse que les premières traces de son culte sont trouvées¹⁰¹. Le monastère Sainte-Marie et Saint-Véran est fondé en 979 par l'évêque de Cavaillon Walcaud auprès de l'église du même nom à Fontaine-de-Vaucluse. La charte de fondation et une charte de 1008, qui mentionne l'abbesse Berthe, concernant le lieu ne permettent pas d'identifier la personnalité de ce Véran. En 1034, le monastère est donné par l'évêque de Cavaillon Clément à l'abbaye Saint-Victor de Marseille dont l'abbé est alors Isarn (1021-1047) afin qu'il soit restauré. Cette charte de donation apporte quelques informations sur le saint : ses reliques reposent dans l'église Sainte-Marie et une *capella* Saint-Véran est

⁹⁵ Acte conservé en original : Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, 559, édité dans *Gallia christiana in provincias ecclesiasticas distributa*, t. 1, Paris, 1715, *instr.*, p. 148.

⁹⁶ FEVRIER (1987), p. 29 ; ROUX (1971), p. 407-408.

⁹⁷ BIARNE (1979), p. 414 et n. 30.

⁹⁸ PECOUT, Le culte de Siffrein (2021), p. 192 et 196, 190 ; PECOUT, Le culte de Siffrein... dossier hagiographique (2021), p. 119.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 192, 196.

¹⁰⁰ GREGOIRE DE TOURS, *Historiam libri decem*, VIII, 31 ; IX, 4, 41, p. 400, 416, 468 ; GREGOIRE DE TOURS, *Libri I-IV de virtutibus sancti Martini episcopi*, III, 60, B. KRUSCH (éd.), *MGH, SRM* 1, 2, Hanovre, 1885, p. 197.

¹⁰¹ GUILD – GUYONNET – SAUZE (2015), p. 272, 274.

mentionnée¹⁰². Après l'entrée du monastère dans le giron victorin, les reliques de Véran sont mentionnées dans diverses chartes.

La *Vie* latine de Véran (*BHL* 8536) a été vraisemblablement écrite vers 1034 sous l'impulsion de l'abbaye Saint-Victor de Marseille, dans le contexte de revitalisation du monastère de Fontaine-de-Vaucluse, qui passe notamment par la mise à profit des reliques du saint. C'est un Véran ermite et pèlerin que l'abbaye met de l'avant, et non pas évêque. Elle met Véran en scène à Fontaine-de-Vaucluse avant son épiscopat et c'est là qu'elle place sa sépulture. Les événements précédant son épiscopat se déroulent à l'époque et dans l'entourage de Sigebert, dont le règne sur l'Austrasie s'étend de 561 à 575. La *Vie* ne fait qu'effleurer son épiscopat. Elle ignore les épisodes dans lesquels Grégoire de Tours le fait figurer de même que sa participation au concile de Mâcon de 585. Ces épisodes et cette participation le mettent en présence de Gontran, roi de Bourgogne de 561 à 592/593 ayant pris sous sa protection le fils de Sigebert après sa mort, qui n'est pas mentionné dans la *Vie*.

Selon sa *Vie* (*BHL* 8536), Véran est Gaulois et Gabale (du Gévaudan) de naissance. Il est admis au nombre des clercs de l'église de saint Privat, où il passe quelque temps, avant de partir vers le pays de Cavaillon. Il y délivre le peuple cavaillonais d'un dragon qui vivait dans la fontaine de la Sorgue en le maîtrisant et en l'amenant au mont *Debresonem* où il le conjure de ne plus jamais blesser qui que ce soit. Il retourne à la fontaine où il creuse de ses mains un chemin dans le rocher afin que les hommes puissent y accéder. Il y construit un ermitage en l'honneur de la sainte mère de Dieu Marie où il vit avec un compagnon jusqu'à ce qu'il décide d'aller à Rome pour prier avec dévotion. Pour se rendre à Rome, Véran passe par Embrun et par un autre lieu qui n'est pas spécifié où il se sort d'une attaque de bandits grâce à Dieu. Arrivé à Rome, il demande au gardien de la confession de saint Pierre de lui en ouvrir la porte. Devant son refus, Véran prie et les clôtures s'ouvrent. Il reste à Rome pendant quelques années à la demande du pape avant de reprendre le chemin vers sa patrie gauloise. Il passe alors par les villes de Ravenne et de Milan où Galla Placida, autrefois femme de l'empereur Zénon, avait construit une église en l'honneur du martyr saint Laurent. Il passe ensuite à Albenga où il fait tomber la pluie, chasse un dragon et convertit des païens. Enfin, il passe dans un village des Gaules qui n'est pas nommé et par le champ de Cassien où se trouve la basilique de saint Tyrse. Le roi Clotaire étant désormais mort, ses fils régnaient sur le royaume des Francs divisé en quatre. Aripertus avait le royaume de Paris, Gontran d'Orléans, Chilpéric de Soissons et Sigebert de Metz. Là, le peuple, ayant appris la renommée de Véran, le convoque. Il est appelé auprès du prince qu'il honora quelques années de sa présence, brillant par ses vertus et ses miracles. Sigebert et Véran sont à Cavaillon lorsque l'évêque du lieu meurt. Le roi choisit Véran pour lui succéder, ce à quoi le peuple consentit. Ayant accepté la dignité de l'épiscopat, il continue à ramener à la santé les malades. L'auteur passe ensuite à la mort de Véran. À sa demande, Dieu lui fait connaître le moment de sa mort. Véran ordonne alors aux évêques voisins et à ses condisciples de venir à lui afin qu'il leur dise ce qu'il avait entendu du Seigneur. Rassemblés et pleurant auprès de lui, ils lui demandent « Père, où as-tu prédestiné la sépulture de ton corps ? » À cette question il répond « Mes frères, cela n'est pas de mon arrangement, mais de Dieu », puis il meurt le 11 novembre. Les évêques et les condisciples ignorent alors où le corps doit être mis, mais le

¹⁰² *Les chartes du pays d'Avignon*, n° 69 (979) ; MANTEYER (1908), P.J. n° 9, p. 523-527 ; *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, t. 1, n° 430 (1034). Voir MAGNANI (1999), p. 398-399.

pallium qui le recouvre se soulève dans les airs et ouvre la marche. Il les conduit jusqu'à la cellule que Véran avait construite à la fontaine, la Sorgue, où ils placent son corps dans son tombeau le 12 novembre.

Cette mise en récit s'inspire notamment de la tradition martyrologique. La date de sa mort provient du martyrologe hiéronymien qui place au 11 novembre la déposition au tombeau d'un évêque Véran à Lyon¹⁰³. Conçue à la fin du VI^e siècle, cette entrée se trouve dans les trois plus anciens témoins du martyrologe qui ont tous trois été copiés au VIII^e siècle et dont le plus ancien est daté de 704¹⁰⁴. Le martyrologe de Florus, dont la première recension est antérieure à 837, celui d'Adon complété vers 855 et celui d'Usuard terminé vers 870 comportent aussi pour ce même jour une entrée sur un évêque Véran à Lyon faisant tantôt référence à sa naissance au Ciel, mais pas systématiquement¹⁰⁵. La première modification à cette entrée martyrologique renvoyant à Véran comme évêque de Cavaillon se trouve dans un exemplaire du martyrologe d'Adon à l'usage de la cathédrale de Toulon, réalisé à Arles probablement entre 1153 et 1160, où il est fêté le 13 novembre : « *Eodem die natalis sancti Verani Cabellice ciuitatis episcopi, sapientia et doctrina uir eruditi...*¹⁰⁶ ». Son voyage à Rome semble aussi inspiré de la tradition martyrologique puisque le martyrologe hiéronymien comporte l'entrée « *Romae... Verani...*¹⁰⁷ » au 3 des nones de juin (3 juin).

La *Vie* de Véran de Cavaillon est connue par une dizaine de manuscrits, datant du XI^e au XVI^e siècle, dont un seul est méridional. Il s'agit d'un légendier du XII^e siècle qui transmet la version *BHL* 8536b¹⁰⁸. L'inventaire de la bibliothèque de Saint-Victor de Marseille de la fin du XII^e siècle montre que l'abbaye possédait un *Volumen de vita sancti Verani*¹⁰⁹. Aujourd'hui non repérable, il est tentant d'y voir un *libellus* concernant le saint de Fontaine-de-Vaucluse. Trois manuscrits parmi les plus anciens, contenant la version *BHL* 8536, proviennent de la région d'Orléans où Véran est le patron du chapitre de l'église collégiale de Jargeau, indice de la diffusion du culte de Véran dans cette région¹¹⁰.

La *Vie* de Véran de Cavaillon a servi d'hypotexte à la *Vie* de l'évêque Florent d'Orange (*BHL* 3040-3041), rédigée avant le milieu du XII^e siècle.

E. MARSEILLE (EM)

La production hagiographique de Marseille est dominée par l'épais dossier du martyr Victor. Dès le VI^e siècle, Grégoire de Tours (*BHL* 8575) et Fortunat mentionnent les miracles et le culte du saint à Marseille. À l'époque carolingienne, la basilique martyrologique suburbaine érigée autour de son tombeau est desservie par une communauté monastique dirigée par l'évêque. Ce

¹⁰³ G. B. DE ROSSI – L. DUCHESNE (éd.), *Martyrologium Hieronymianum, Acta sanctorum novembris*, t. II, pars prior, Bruxelles, 1894, p. 141.

¹⁰⁴ DUBOIS (1978), p. 29-31.

¹⁰⁵ DUBOIS – RENAUD (1076), p. VI et 204 ; DUBOIS – RENAUD (1984), p. XX et 380. La notice relative à ce Véran est commune aux deux familles du martyrologe d'Adon. Voir DUBOIS (1965), p. 7, 340.

¹⁰⁶ BAV, Reg. lat. 540, f. 162v. PECOUT – MOLINA – LEMAITRE (2020), p. 51, 405.

¹⁰⁷ *Martyrologium Hieronymianum*, p. 299.

¹⁰⁸ BAV, Reg. lat. 517, f. 133r-134r.

¹⁰⁹ NEBBIAI (2005), p. 149 (n° 187), qui identifie Véran, au contraire, à Véran de Vence.

¹¹⁰ BAV, Reg. lat. 621, f. 19v-28r (XI^e siècle) ; Orléans, Bibliothèque municipale, 334 (283), f. 130r-146r (XI^e siècle) ; BnF, lat. 12606, f. 139v-141r (XII^e siècle).

n'est qu'entre la fin du X^e et le début de XI^e siècle que l'Église cathédrale et l'abbaye Saint-Victor se distinguent, cette dernière abritant le corps du martyr. Du fait de l'indistinction ancienne, l'Église de Marseille n'avait pas jusqu'alors développé une tradition propre sur ses origines. La notice sur Promace/Chromace, compagnon des apôtres qui convertit le peuple de Marseille, est un indice ténu de l'invention d'un évangéliste avant la lente adoption de saint Lazare comme fondateur de l'Église de Marseille¹¹¹. Quant à la *Vie* de l'évêque non-historique Cannat (*BHL* 1542), elle serait peut-être une création de la fin du Moyen Âge¹¹². De la puissante abbaye bénédictine, la figure de l'abbé Isarn est la seule à avoir suscité une mise en récit circonstanciée à la fin du XI^e siècle.

L'étendue du dossier hagiographique de Victor martyr à Marseille (*BHL* 8569-8579), est proportionnelle à son importante diffusion et à ses réactualisations successives. Dans son étude et édition des textes, Jean-Claude Moulinier a distingué et proposé des datations aux cinq récits principaux de la passion depuis l'Antiquité tardive jusqu'au XII^e siècle¹¹³ : le « récit symbolique » (*gesta symbolica = Passio a = Passion ancienne*) (*BHL* vacat) de la fin du V^e siècle (trois manuscrits), le « panégyrique ancien » (*panegyricus antiquus = Passio b*) (*BHL* 8570), du milieu du VI^e siècle (quarante-deux manuscrits), le « panégyrique amplifié » qui fusionne les deux récits précédents (*panegyricus renovatus = Passio c*) (*BHL* 8571) de la première moitié du XI^e siècle en trois recensions (dix manuscrits), la « grande apologie » (*acta longiora = Passio d*) (*BHL* 8569), de la première moitié du XII^e siècle (sept manuscrits), et le « récit poétique » (*BHL* 8573) d'environ 480 vers en hexamètres léonins de la deuxième moitié du XI^e siècle (cinq manuscrits). À cela viennent s'ajouter deux collections de miracles, la « collection archaïque ou fragmentaire » (*BHL* vacat) du XI^e siècle¹¹⁴ et la « collection reçue ou complète » (*BHL* 8576), réécriture de la précédente réalisée dans la première moitié du XII^e siècle, copiée à la suite de tous les manuscrits de la « grande apologie » et d'un manuscrit du « panégyrique amplifié » (neuf manuscrits). Près de soixante-dix manuscrits médiévaux, du IX^e au XIV^e siècle, ont transmis au moins l'une de ces différentes pièces, sans compter les témoins très fragmentaires. Aucun manuscrit ancien conservé ne provient de Marseille ou de sa région¹¹⁵. Mais l'ample diffusion de ces passions dépasse largement le cadre marseillais et certains récits ont probablement été composés ailleurs. C'est le cas du « récit poétique », attribué par certains manuscrits à Hugues évêque de Langres (probablement Hugues de Bar, évêque entre 1065 et 1085) et par d'autres à Marbode (évêque de Rennes de 1096 à 1123), la « grande apologie », réécriture du « panégyrique amplifié » réalisée probablement à Saint-Victor de Paris, tout comme la « collection complète » des miracles.

Le « récit symbolique » (*BHL* vacat) situe le martyr de Victor sous la vingtième année du règne de Dioclétien et Maximien (vers 304). Victor est un soldat qui refuse de percevoir sa solde et

¹¹¹ KRÜGER (2002), p. 177-181, 187-191, 197-200, 205-210, 342-343.

¹¹² PECOUT, Saint-Cannat (2016), p. 359-360 n. 75 et 76, sur *BHL* 1542, que l'auteur date du XV^e siècle tout en considérant la circulation d'une autre *Vie* dès 1260.

¹¹³ MOULINIER (1993), p. 403-601 pour l'édition des textes ; MOULINIER-GUYON (2000), *passim* pour la traduction des textes en français ; KRÜGER (2002), p. 159-176, 181-187, 200-202, 203-204, 336-337 ; FIXOT (2001) ; BOULHOL (2009) ; ID., Victor (2013) ; MAZEL (2009), p. 265-268 ; DUPRAT (1943-1944 et 1945-1946).

¹¹⁴ D'après les feuilles de garde du manuscrit BnF, lat. 14277.

¹¹⁵ Le passionnaire du XII^e siècle, BAV, Reg. lat. 539, qui proviendrait peut-être de Saint-Victor de Marseille (f. 1r), contient la passion de Victor le Maure de Milan (f. 37r-39r) (*BHL* 8580). Il contient, en revanche, la passion de Pons de Cimiez (f. 47v-41v) (*BHL* 6896). Voir PONCELET (1910), p. 361-364.

se dit chrétien. Interrogé par le préfet Euticius et le tribun Astérius, il confesse sa foi et refuse de sacrifier aux faux dieux et aux démons. Emprisonné, torturé, il est martyrisé le 21 juillet, écrasé sous une meule à grains. Aucune mention de Marseille, ou d'un autre lieu, n'est faite dans ce récit qui, selon Pascal Bouhlo, pourrait ne pas avoir été écrit au départ pour le saint marseillais, bien qu'il ait été utilisé pour lui ensuite¹¹⁶.

Le « panégyrique ancien » (*BHL* 8570) serait peut-être une composition issue de la communauté qui vit autour de la nécropole funéraire sur la rive sud du Lacydon dont on s'inspire pour proposer un nouveau récit mettant en valeur le culte développé auprès du tombeau du saint, par opposition à la ville et le port sur la rive nord où il a été martyrisé. Ici Victor n'est pas soldat mais pilote de navire, matelot. L'empereur Maximien se rend à Marseille et ordonne de torturer et tuer tout chrétien qui refuse de sacrifier aux dieux. Victor est présenté aux présidents du tribunal, Euticius et Asterius, il confesse sa foi chrétienne et refuse de sacrifier à Jupiter. Pour le procès de Victor, le récit emprunte la version latine de deux passions orientales, la *Passio Phocae* (*BHL* 6838) et la *Disputatio Acacii* (*BHL* 25). Emprisonné, Victor reçoit la visite de l'ange en prison et face à ce prodige, ses gardes, les soldats Deutérius, Félicien et Alexandre se convertissent et sont baptisés. À leur tour, les compagnons de Victor refusent de sacrifier aux faux dieux et sont décapités. Victor est interrogé une nouvelle fois et décapité au milieu du forum inférieur. Sous l'ordre de Maximien, leurs corps sont jetés à la mer, dans le port, mais dérivent et échouent sur l'autre rive [du Lacydon], les deux côtés étant ainsi protégés désormais par les saints. Leurs corps sont volés alors la nuit par des chrétiens qui les ensevelissent dans le rocher à flanc de colline. Le jeune fils de Deutérius, baptisé depuis sa naissance, traverse le port à la nage, meurt de fatigue auprès de la tombe de son père et se réunit ainsi aux martyrs. En raison du martyre infligé aux saints, Maximien est torturé par la putréfaction d'une infection généralisée et finit par se pendre au cinquième jour. Son tombeau impérial est lors de la rédaction de cette passion de Victor, toujours visible à Marseille.

Ces deux traditions de l'Antiquité tardive semblent être également transmises lorsqu'entre la fin du X^e et le début du XI^e siècle, l'abbaye Saint-Victor est restaurée sous le patronage des vicomtes de Marseille, famille d'où sont issus les évêques successifs de la cité entre 954 et 1073. Le « panégyrique amplifié » (*BHL* 8571) composé alors préserve les deux traditions en fusionnant consciencieusement les deux textes anciens. Cette nouvelle version se présente comme la « passion des saints martyrs marseillais Victor, Félicien, Alexandre, Longin et l'enfant Deutérius ». Victor est d'abord interrogé par Maximien, puis par Euticius et Asterius. Son martyre conjugue les deux supplices, il est d'abord écrasé sous la meule, mais étant toujours vivant, il est ensuite décapité. Cette double exécution de Victor ne figure pas dans la première recension (N2 de Moulinier), qui se termine par un poème dans deux manuscrits¹¹⁷. La deuxième recension (N1 de Moulinier) contient le double supplice et la mention du tombeau impérial¹¹⁸, qui est absente de la troisième recension (Sv de Moulinier) propre probablement à Saint-Victor de Paris. Le « panégyrique amplifié » est utilisé à l'abbaye Saint-Victor et à la

¹¹⁶ BOULHOL (2009) ; ID., Victor (2013).

¹¹⁷ Ce poème figure dans BnF, lat. 3820, f. 16v-19v (homiliaire-légendier d'Arles, du XIV^e siècle) et BnF, nal 2663, f. 65v-68r (XII^e siècle, abbaye de Chanteuges) voir PELOUX, Le manuscrit (2018), p. 87-90.

¹¹⁸ Il s'agit de la version la plus diffusée en Provence présente notamment dans le bréviaire marseillais du début du XIII^e siècle, BnF, lat. 1018, f. 311v-312v + 315r-316v. Pour les autres manuscrits voir MOULINIER (1993), p. 254, n. 9.

cathédrale de Marseille jusqu'au concile de Trente, mais aussi à Saint-Victor de Paris vraisemblablement depuis sa fondation. Il est la source principale de la « grande apologie » (*BHL* 8569) qui cherche à estomper les contradictions factuelles de son modèle.

La « collection archaïque ou fragmentaire » des miracles (*BHL* vacat) peut être placée dans le même contexte de la restauration bénédictine et du développement de l'abbaye Saint-Victor de Marseille au XI^e siècle. Elle conserve la première version de onze des quarante-neuf miracles réécrits à Paris dans la « collection reçue ou complète » (*BHL* 8576) (miracles 22, 23, 24, 25, 26, 27, 34, 35, 36, 37, 38). Presque tous ces miracles concernent le monastère marseillais et les moines qui gardent le corps de saint Victor, comme le moine Gérald (miracles 1, 22, 26) qui figure dans les chartes de l'abbaye entre 1030 et 1050¹¹⁹. L'inventaire de la bibliothèque de Saint-Victor de Marseille de la fin du XII^e siècle mentionne un *Volumen de miraculis beati Victoris* parmi les manuscrits de l'abbaye¹²⁰. Victor est noté dans les martyrologes historiques du IX^e siècle le 21 juillet¹²¹.

La *Vie* d'Isarn (*Isarnus*) (*BHL* 4477), abbé de Saint-Victor de Marseille entre 1021 et 1047 a été récemment rééditée, traduite et étudiée¹²². Composée probablement dans les années 1070, elle n'est connue que par un unique témoin manuscrit médiéval, du dernier quart du XI^e siècle¹²³, et deux copies du XVII^e siècle. Cette absence de diffusion semble indiquer un programme idéologique monastique bien circonscrit, difficile à susciter l'adhésion ailleurs et qui peine aussi à s'imposer à l'intérieur même de l'abbaye : les témoignages d'un culte médiéval d'Isarn sont ténus – une hymne transcrite postérieurement dans le manuscrit médiéval de la *Vie*, et l'attestation de son office seulement dans deux bréviaires victorins de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle. Quant aux aménagements autour du célèbre tombeau en marbre d'Isarn du XI^e siècle, ils sont l'œuvre d'Urbain V, dans les années 1360. Comme les derniers éditeurs le rappellent, la *Vie* d'Isarn est une élaboration ancrée dans le contexte réformateur « grégorien » et dans les valeurs d'une église monastique et seigneuriale qui se veut resituée par rapport aux pouvoirs séculiers. En prenant l'abbé Isarn comme modèle de sainteté, l'abbaye essaie de supplanter la figure de saint Victor, *miles* et martyr, sur lequel s'étaient appuyés les vicomtes de Marseille dans leur prise en main de l'abbaye, de la cité et de l'évêché de Marseille quelques décennies auparavant. Le récit met ainsi en avant non seulement la vie et l'ascèse monastiques (selon le modèle du bienheureux Jean Cassien, promu alors comme étant le « constructeur » du monastère des « origines »), mais aussi les déplacements (à cheval) et l'activité itinérante de l'abbé dans le contrôle des possessions et des prieurés provençaux de son abbaye, faisant face aux violences des puissants locaux, terrain de combat dans lequel s'accomplissent les événements miraculeux en faveur des moines. Cette *Vie* se distingue par la manière vive dont elle présente les rapports tendus entre guerriers et moines qui se disputent la domination seigneuriale.

¹¹⁹ *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, t. 1, n° 459 (1030), 295 (1038), 194 (1045) ; « Charte Artem/CMJS n° 4398 » <http://www.cn-telma.fr/originaux/charte4398> (1047) ; « Charte Artem/CMJS n° 4063 » <http://www.cn-telma.fr/originaux/charte4063> (1050).

¹²⁰ NEBBIAI (2005), p. 151 (n° 259), p. 170 (n° 168), p. 178 (n° 497), p. 208 (n° 171).

¹²¹ DUBOIS – RENAUD (1984), p. 229-230 ; DUBOIS (1965), p. 271.

¹²² CABY – COTTIER – DESSI – LAUWERS – WEISS – ZERNER (2010).

¹²³ BnF, lat. 5672, f. 1r-32v.

Plusieurs indices permettent aux derniers éditeurs de proposer que la *Vie* d'Isarn serait le résultat d'un processus d'écriture collectif des moines victorins, témoins ou informateurs de récits rapportés au style direct, sous l'impulsion de l'abbé Bernard de Millau (1064-1079), légat de Grégoire VII en Allemagne, où il a séjourné entre 1077 et 1079. L'abbé Bernard aurait pu, pour sa part, projeter sa propre trajectoire (origine géographique, conversion, itinérance pendant l'abbatiate, captivité) sur l'entreprise hagiographique et être l'auteur du récit qui clôt la *Vie*, en guise de « martyr » : le dernier voyage d'Isarn en Espagne pour libérer les moines de Lérins enlevés par les Sarrasins suivi de sa mort à Marseille peu après (24 septembre). La réalisation du livret hagiographique d'Isarn, œuvre probable d'un scribe et d'un enlumineur germaniques, viendrait appuyer ces hypothèses.

La courte notice sur *Chromatius/Probatius/Promatius* (Chromace, Probace, Promace, Promasse) (*BHL* vacat) est transmise par un manuscrit de la fin du XI^e siècle-début XII^e siècle qui au XVII^e siècle appartenait à l'abbaye Saint-André du Mont Andaon, à Villeneuve-les-Avignon¹²⁴. Elle ouvre un recueil d'œuvres carolingiennes qui débute par des homélies de Raban Maur¹²⁵. La première homélie étant consacrée à l'anniversaire des apôtres, la notice semble se poser comme une sorte de préface, comme indiqué dans l'incipit : « Ici commence le prologue des douze saints disciples qui étaient avec les apôtres dans la Cène du Seigneur. L'un d'entre eux était saint Promace » (*Incipit prologus sanctorum discipulorum XII qui cum apostolis fuerunt in cena Domini. Ex quibus fuit sanctus Probacius*). Suit le récit du périple de Promace et ses compagnons. Après l'Ascension du Christ et l'imminence de leur persécution, ils quittent Jérusalem, se rendent par la mer à Aquilée et puis à Ravenne où ils ensevelissent les corps des saints Vital et Apollinaire. Ils y demeurent trois ans et cinq mois pour prêcher le nom du Christ et baptiser le peuple. Ils lèvent alors à nouveau les voiles et se rendent à Rome où ils rencontrent saint Trophime qui se joint au groupe. Leur flotte navigue pendant un an et ensuite chacun choisit le port où il veut demeurer. Promace passe les Alpes et se rend à Marseille où il commence à prêcher et à baptiser le peuple jusqu'à sa mort. Le rédacteur ne sait pas où son corps repose mais il sait qu'il est décédé le huit des calendes de septembre (25 août).

La mention de saint Trophime et la date du 25 août, la même où est célébré saint Geniès, indiquent peut-être la volonté de calquer la tradition développée à Arles, tout en démarquant Promace par son passage par Aquilée et par Ravenne. Eugène Duprat a émis l'hypothèse que la notice sur Promace daterait du XI^e siècle, ce qui semble vraisemblable. L'Église de Marseille détenait au moins depuis le début du IX^e siècle une église dédiée à Saint-Promace à Forcalquier, dans le diocèse de Sisteron, mentionnée dans le polyptyque de l'évêque Wadalde en 813-814¹²⁶. Elle est récupérée par l'abbaye Saint-Victor de Marseille dans les années 1040¹²⁷. Par ailleurs, en 1049, Saint-Victor reçoit de l'archevêque d'Aix une autre église dédiée à Promace située à

¹²⁴ BAV, Barb. lat. 556, f. 1r. DUPRAT (1934), p. 13-14 (transcription dans p. 13).

¹²⁵ ÉTAIX (1986), p. 126. Le manuscrit BAV, Barb. lat. 556 contient les homélies 35 à 49 du sermonaire de Raban (f. 2r-20r), les œuvres d'Alcuin, *De fide sanctae trinitatis* (f. 21r-47v), *De animae ratione ad Eulaliam virginem* (f. 47v-53r), *Carmina* 85,1-4 (f. 53r-54v), *Epistola* 309 (f. 54r - souscription *Hoc carmen tibi cecini senario numero*), et de Paschase Radbert (Ps.-Jérôme), *Epistola beati Hieronymi ad Paulam et Eustochium de assumptione Mariae virginis* (f. 54v-68v - amputé de l'extrême fin).

¹²⁶ Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, t. 2, p. 638-639, H 11 et 25.

¹²⁷ VARANO (2011), p. 309-313 et *passim*.

Tourves¹²⁸. La commémoration de Promace à Saint-Victor est actée au début du XIV^e siècle dans les statuts de 1312 de l'abbé Guillaume de Sabran : il doit être fêté avec saint Geniès et inscrit dans le calendrier¹²⁹.

F. ORANGE (EM)

Deux évêques d'Orange attestés par les conciles de la deuxième moitié du V^e et du début du VI^e siècle, Eutrope et Florent, ont fait l'objet de récits hagiographiques.

Eutrope (*Eutropius*), évêque d'Orange de la deuxième moitié du V^e siècle, est connu par une épitaphe versifiée mutilée conservée au musée Calvet à Avignon, ainsi que par son nom dans l'adresse d'une lettre du pape Hilaire aux évêques de la Gaule datée de 464 et dans la correspondance de Fauste de Riez avec le prêtre Lucidus vers 475¹³⁰. Il était peut-être un familier de Sidoine Apollinaire († 486)¹³¹.

Comme pour Honorat d'Arles et Mitre d'Aix, la *Vie* d'Eutrope (*BHL* 2782) est transmise par un recueil hagiographique du VIII^e-IX^e siècle conservé à Chartres, et éditée par P. Varin en 1849¹³². Elle était connue des martyrologes du IX^e siècle (Florus, Adon, Usuard)¹³³. L'auteur se nomme Verus et il dédie l'ouvrage à l'évêque Étienne, que l'historiographie identifie à l'évêque de Lyon de la fin du V^e-début du VI^e siècle¹³⁴. La *Vie* raconte qu'Eutrope, riche et noble, était né à Marseille. Après le décès de sa femme, il se tourne vers Dieu et est ordonné diacre par l'évêque Eustasius de Marseille. Eutrope est choisi comme évêque d'Orange après la mort de l'évêque Justus. Il décède le 27 mai et est enseveli dans la basilique dédiée à saint Julien d'Antioche qu'il avait fait construire.

Une « *vita fabulosa* » d'Eutrope (*BHL* 2783), publiée dans la *Gallia christiana novissima*¹³⁵, figure dans le manuscrit du XIV^e siècle utilisé par les Bollandistes dans leur édition fragmentaire de la *Vie* ancienne¹³⁶, ainsi que dans une copie moderne de la collection du chanoine de Massilian¹³⁷. Selon cette version, incorporée dans l'office du saint, Eutrope, originaire d'Antioche, serait l'un des 70 disciples du Christ qui avaient assisté à la Cène et à la

¹²⁸ Marseille, Archives départementales Bouches-du-Rhône, 1 H 9 n° 34 (1019, corriger pour 1049) ; *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, t. 1, p. 339-343, n° 325 ; « Charte Artem/CMJS n° 3996 » <http://www.cn-telma.fr/originaux/charte3996>.

¹²⁹ GUILLOREAU (1911-1912), p. 228 (Item statuimus quod [de] sancto Promacio fiat commemoratio in festo sancti Genesii, et ibidem in kalendario conscribatur).

¹³⁰ CAVALIER – GASCOU – GUYON (2005), I, n° 210, p. 230-238 (= DIEHL, ILCV 1065) ; *Epistulae Arelatenses genuinae*, n° 21, p. 30 ; FAUSTE DE RIEZ ET RURICIUS, *Opera*, A. ENGELBRECHT (éd.), Vienne, 1891 (Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum, 21), p. 161-168 (Ep. 1 et 2).

¹³¹ APOLLINARIS SIDONIUS, *Epistularum libri IX*, C. LUETJOHANN (éd.), *MGH, Auct. ant.* 8, Berlin, 1887, lib. VI, n° 6, p. 98 ; SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres (Livres VI-IX), Tome III*, A. LOYEN (éd. et trad. franç.), Paris, 1970, p. 18.

¹³² Chartres, Bibliothèque municipale, 5 (16), f. 179v-184v (endommagé en 1944). Voir *supra* n. 18. Édition dans VARIN (1849), p. 4-16 ; extraits dans AASS, Mai, VI, col. 700-701 (3^e éd. col. 693-694).

¹³³ DUBOIS (1965), p. 235.

¹³⁴ FEVRIER (1987), p. 24 ; REYNE - BREHIER (1991), p. 19-62 ; HEINZELMANN (2010), p. 35.

¹³⁵ *Gallia christiana novissima*, VI. Orange, J.-H. ALBANES - U. CHEVALIER (éd.), Valence, 1916, n° 22, col. 10-18.

¹³⁶ BnF, lat. 916, f. 104r-107v (*BHL* 2783), f. 107v-110r (*BHL* 2782, tronquée).

¹³⁷ Avignon, Médiathèque Ceccano, 2398, f. 423. Édition dans *Gallia christiana novissima*, VI. Orange, n° 1, col. 1-6 ; voir REYNE - BREHIER (1991), p. 33-35.

Résurrection, puis envoyé en Gaule avec saint Trophime [d'Arles] après l'Ascension. Il devient le premier évêque d'Orange et réalise des nombreuses guérisons. Comme pour Promace de Marseille (*BHL* vacat) ou Restitut de Saint-Paul-Trois-Châteaux (*BHL* 7198), on intègre par ce récit Eutrope d'Orange dans la légende des évêques fondateurs, apôtres de la Gaule, en l'associant à Trophime (*Vita d* - *BHL* 8319), peut-être en faisant jouer aussi son homonymie avec le martyr Eutrope de Saintes, envoyé en Gaule par le pape Clément, selon Grégoire de Tours (*BHL* 2786). Dans ce contexte, une telle réécriture n'est pas antérieure au XI^e siècle, mais il demeure difficile, faute d'étude critique, de la dater plus précisément.

Florent (*Florentius*), évêque et confesseur, a été identifié par les Bollandistes à l'évêque d'Orange du début du VI^e siècle. Ceux-ci n'ont pas jugé nécessaire d'éditer sa *Vie* (*BHL* 3040-3041) puisque, d'après une copie prise par Daniel van Papenbroek (1628-1714) d'un manuscrit de la bibliothèque de Carlo Strozzi (1587-1670), elle reprend largement son hypotexte, la *Vie* de Véran de Cavaillon (*BHL* 8536)¹³⁸. Le manuscrit en question est vraisemblablement le manuscrit du XII^e-XIII^e siècle conservé à Florence, provenant du monastère cistercien San Donato *ad Turrim* (*BHL* 3040)¹³⁹. Les Bollandistes ont cependant édité le texte de l'office du saint provenant de l'Église de Plaisance en Italie (*BHL* vacat)¹⁴⁰, où, à l'époque de l'évêque Denis (1048-1082), d'après la tradition, des reliques de Florent sont transférées d'Orange à l'église érigée à *Florentiola*, dans le lieu où le saint rend à la vie une jeune fille décédée. Cette translation est fêtée le 19 mars. Elle a donné lieu à la composition par Jacques de Voragine (1228-1298), au cours de la dernière décennie de sa vie, d'une *Historia translationis reliquiarum s. Florenti* (*BHL* vacat), sur la base d'un récit antérieur, le *Tractatus miraculorum translationis reliquiarum s. Florentii* (*BHL* vacat)¹⁴¹. Une autre version de la *Vie* de Florent, sur la base de *BHL* 3042, figure dans le légendier abrégé du XIV^e siècle provenant du couvent franciscain Santa Croce de Florence¹⁴².

Historiquement, deux évêques nommés *Florentius* souscrivent les conciles d'Épaone de 517 et d'Arles de 524, Florent évêque d'Orange et Florent évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Dans les martyrologes du IX^e siècle (Adon et Usuard), Florent évêque d'Orange figure le 17 octobre (*XVI Kalendas Novembris : In Galliis civitate Arausica, sancti Florentii episcopi, qui multis clarus virtutibus in pace quievit*)¹⁴³. Les trois manuscrits que nous avons pu collationner – le légendier du milieu du XII^e siècle provenant de Moissac, l'homiliaire-légendier d'Arles du XIV^e siècle, et le bréviaire enluminé à l'intention de Galhard de Bédach, prévôt de Saint-Trophime d'Arles (1343-1347) – ne mentionnent pas le siège épiscopal de Florent (*BHL*

¹³⁸ AASS, Oct. VIII, col. 76-77, n. 2 et 3.

¹³⁹ Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Strozzi 1, f. 47v-50r ; GUGLIELMETTI (2007), n° 215, p. 785-795, ici p. 789. Un autre manuscrit, du XV^e siècle (1485), conservé aux archives de la paroisse S. Fiorenzo de Fiorenzuola d'Arda (Plaisance), non coté et intitulé *Officium s. Florentii*, contient plusieurs pièces relatives à Florent d'Orange, dont *BHL* 3040 (f. 27ra-32rb), la translation de ses reliques et ses miracles, voir DEGL'INNOCENTI (2019).

¹⁴⁰ AASS, Oct. VIII, col. 80.

¹⁴¹ Degl'Innocenti (2019).

¹⁴² Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 35 sin. 9, f. 34v-35v ; GUGLIELMETTI (2007), n° 179, p. 731-745, ici p. 736.

¹⁴³ DUBOIS (1965), p. 323.

3041)¹⁴⁴. La *Vie* rapporte que Florent est originaire de Tours et qu'il devient clerc auprès de la tombe de saint Martin. Il vit dans une cellule près de la Loire et avec un compagnon décide de se rendre à Rome. Sur son chemin, par Grenoble et en Savoie, il déjoue miraculeusement des voleurs. À Rome, des prodiges auprès de la tombe de saint Pierre font reconnaître sa sainteté ; il est remarqué par le pape. Dans le manuscrit arlésien, où le texte est divisé en six leçons, le récit s'arrête au milieu de l'épisode romain. La suite de la narration, d'après le manuscrit de Moissac, fait état du retour de Florent en Gaule, son passage par Milan puis par Albenga, à l'époque de l'évêque Honorat, où les miracles de la pluie et de la victoire sur un dragon conduisent à la conversion de nombreux païens. La *Vie* se termine par le passage de Florent à Plaisance où il ressuscite une jeune fille. Dans le lieu de ce miracle qu'on appelle depuis *Florentiola* en son honneur, un monastère est construit où des nombreux miracles s'accomplissent.

Les origines tourangelles de Florent et le miracle à Plaisance sont les principales originalités de la *Vie* de Florent par rapport à l'hypotexte de la *Vie* de Véran de Cavaillon. Ce dernier pouvant être daté de vers 1034, l'adaptation pour Florent peut être située après cette date et le milieu du XII^e siècle.

G. SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX (EM)

On compte deux *Vies* de saints provenant du diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux, Paul, qui a probablement donné l'hagionyme à la cité et Restitut dont on a fait le premier évêque des temps apostoliques.

Paul (*Paulus*) est le premier évêque connu historiquement dans le Tricastin, souscripteur du deuxième concile de Valence en 374. Il figure le 1^{er} février dans les martyrologes du IX^e siècle (Florus, Adon, Usuard) dont les entrées font référence à sa *Vita* qui serait donc antérieure au début du IX^e siècle¹⁴⁵. Cette *Vie* est peut-être le texte transmis par le légendier du premier tiers du XII^e siècle provenant du sud de la province ecclésiastique de Vienne (*BHL* 6599)¹⁴⁶. Selon ce récit, Paul était habitant de la cité *Romensis* (Rome ou Reims ?)¹⁴⁷. Bien que marié, à la mort de son prédécesseur, l'évêque Torquat, il est choisi et acclamé par le peuple pour le succéder. Il n'accepte la charge épiscopale qu'après le miracle du bâton qui fleurit, manifestation de la

¹⁴⁴ BnF, lat. 5298, f. 85v-87v (*Inc. : Incipit uita sancti Florentii episcopi et confessoris* [grattage de 3 lettres environ] *quod est XV kal. Novembris. Dignum atque laudabile esse censuimus beatissimo Florencii uita... Beatus igitur Florentinus natione gallus cuiusque iuronensis fuit ; Des. : Dei pulsantibus amministratur*) ; BnF, lat. 3820, f. 144v-145v (*Inc. : Incipit uita sancti Florentii episcopi et confessoris, lectio prima. Beatus igitur Florentinus natione gallus cuiusque turonensis fuit ; Des. : ille sanctitatis ejus ignarus, fieri posse negavit*) ; BnF, lat. 752, f. 277rv (*Inc. Incipit uita beati Florentii, lectio I. Beatus igitur Florentinus natione gallus cuiusque iuronensis fuit ; Des. amputandum ei caput extensa cervice submitteret, eorum impietas ordinavit*). Sur ce dernier manuscrit voir CONDELLO (2000), p. 83-84 ; EAD. (2006), p. 145-147.

¹⁴⁵ DUBOIS (1965), p. 173 (*Eodem die sancti Pauli episcopi civitatis Trecassinæ, cujus et uita uirtutibus claruit, et mors pretiosa miraculis commendatur*).

¹⁴⁶ Grenoble, Bibliothèque municipale, 1171 (49), f. 154r-157v, voir PELOUX, Deux légendiers (2018). Édition dans « *Vita sancti Pauli Tricastinensis episcopi ex codice gratianopolitano* », *Analecta Bollandiana*, 11 (1892), p. 374-383, repris dans *Gallia christiana novissima*, IV. Saint-Paul-Trois-Châteaux, J.-H. ALBANES – L. FILLET – U. CHEVALIER (éd.), Valence, 1909, n° 4, col. 4-9.

¹⁴⁷ Les Bollandistes (1892), suivant la tradition connue au début du XVI^e siècle, identifient *Romensis* à Reims, alors que LEROY (1959) a probablement raison de l'identifier à Rome.

volonté divine de ce choix. Son épouse entre alors dans le monastère féminin d'Arles : elle s'appelle Marie et tisse pour son époux des vêtements qu'elle lui fait remettre. Des envoyés du roi reconnaissent l'élection de Paul et l'amènent à son siège. Une fois évêque, le premier prodige réalisé par Paul est d'avoir confondu l'archidiacre et le juif Jean qui essaient de le faire rembourser une dette dont Torquat, qu'il fait s'exprimer depuis son tombeau dans l'église Saint-Étienne, s'était déjà acquitté de la moitié. Il a la prémonition de la mort de sa femme, qu'il va assister dans le monastère où elle est recluse. Il transporte son corps dans un sarcophage et est reçu et conforté à Avignon. Il y décède à son tour le premier février. Les évêques d'Arles, d'Avignon et d'Orange voulaient s'emparer de sa dépouille, mais un prodige fait que son corps soit apporté à sa cité et soit enterré dans la basilique des très saints apôtres et martyrs et qui depuis est dédiée à son honneur. Après sa mort, la Provence a été envahie par des ennemis cruels, saint Paul apparaît au peuple du *castrum Toronna* et garantit par le signe de la croix la victoire¹⁴⁸.

La *Vie* de saint Restitut (*Restitutus*) (*BHL* 7198) est connue sous sa forme liturgique, divisée en neuf leçons pour l'office de matines, par un manuscrit du XIV^e qui transmet également la « *vita fabulosa* » d'Eutrope d'Orange (*BHL* 2783)¹⁴⁹, ainsi que par un manuscrit du XV^e siècle provenant de l'abbaye de chanoines augustiniens de Saint-Séverin de Château-Landon, qui contient aussi la *Vie* de Véran de Cavaillon (*BHL* 8536)¹⁵⁰. La fête de Restitut est néanmoins mentionnée dans un acte de précaire dès la fin du X^e siècle, alors que les évêchés d'Orange et de Saint-Paul-Trois-Châteaux sont réunis, et que les deux saints évêques, Paul et Restitut, sont associés pour désigner l'église du Tricastin¹⁵¹. Sa fête apparaît ensuite consignée, au milieu du XI^e siècle, dans le calendrier et dans le martyrologe provenant de la cathédrale de Carcassonne¹⁵². Le martyrologe à l'usage de l'Église de Toulon, réalisé à Arles probablement entre 1153 et 1160, mentionne les guérisons des malades opérées dans sa basilique¹⁵³. Son obit est par ailleurs ajouté au XII^e siècle dans le martyrologe de la cathédrale Sainte-Marie-des-Doms d'Avignon¹⁵⁴.

Selon sa *Vie*, Restitut est un contemporain du Christ. Né aveugle en Galilée d'une noble famille, il se rend auprès de Jésus qui lui donne la vue, et dont il devient le disciple. Après l'Ascension, Restitut traverse la mer en compagnie des saints Trophime, Eutrope, Maximin, Marthe et Marie

¹⁴⁸ Une autre version de la *Vie* de Paul est transmise par les leçons d'un bréviaire de 1504, provenant du diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux (conservé à Saint-Claude, Bibliothèque municipale, 14), où le saint est identifié comme originaire de Reims, métropole de France. Cf. LEROY (1959), p. 85-87.

¹⁴⁹ BnF, lat. 916, f. 44v-54v. Édition des leçons dans *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum. Bibliotheca Nationali Parisiensi*, éd. Hagiographi Bollandiani, I, Paris, Bruxelles, 1889, p. 44-50 et de l'office complet dans CHEVALIER (1895), p. 20-33, repris dans *Gallia christiana novissima*, IV. Saint-Paul-Trois-Châteaux, n° 7, col. 10-16. Traduction française par Monique JANOIR dans GINET (2019), p. 164-171.

¹⁵⁰ Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1648, f. 81v-89r.

¹⁵¹ *Gallia christiana novissima*, VI. Orange, n° 47, col. 27-28 (993) (*precantes vel aliqui de decimis Sancte Marie Aurasice ecclesie vel Sancti Pauli vel Sancti Restituti Trigastinensi ; et omnique anno investitura modio inter pane et vino, a festa sancti Restituti ibi donemus*). Sur l'union des deux évêchés, Ibid. n° 50 et 51, col. 29-30, et n° 58, col. 32-34.

¹⁵² BnF, lat. 5256, f. 7v : *VII idus novembris Sancti restituti episcopi* ; f. 123r : *VII idus novembris [...] Eodem die depositio sancti Restituti ticastrinae ciuitatis episcopi*. QUENTIN (1908), p. 446.

¹⁵³ BAV, Reg. lat. 540, f. 158v ; édition dans PECOUT – MOLINA – LEMAITRE (2020), p. 403.

¹⁵⁴ Avignon, Médiathèque Ceccano, ms. 98, f. 155v, cité par PECOUT – MOLINA – LEMAITRE (2020), p. 403, n. 3.

Madeleine. Ils arrivent à Arles où ils se séparent en deux groupes : Marthe, Trophime et Eutrope restant sur place, tandis que Restitut, Madeleine et Maximin s'en vont dans la région d'Aix. Restitut vit retiré plusieurs années dans une grotte. Quand il a presque quatre-vingt ans, la petite communauté chrétienne de la ville du Tricastin cherche un nouveau pasteur et a la vision céleste de Restitut, dont ils partent à la recherche. Ils rencontrent l'évêque Maximin à Aix qui leur donne un guide pour les conduire jusqu'au saint qui finit par accepter la charge épiscopale. Dans leur trajet de retour, que Restitut tient à faire à pied et non à cheval, ils passent à nouveau par Aix pour voir Maximin. Restitut est ensuite reçu par la foule à Tricastin et réalise de nombreuses guérisons. Il part convertir les habitants du lieu-dit *Longa villa* dans la montagne, où il demeure plusieurs années et où il construit une église en l'honneur de sainte Marie et deux piscines, dont une ressemblait à celle de Siloé où il avait autrefois reçu la vue, référence à l'aveugle-né de l'Évangile de Jean (9, 1-41). Restitut construit, à côté de l'église Sainte-Marie, une deuxième église dont il trace les limites de ses propres mains. Il décide ensuite de se rendre à Rome, et une fois en Italie, dans la ville d'Alba, il convertit sa population. Trop affaibli pour continuer jusqu'à Rome, il demande que son corps soit enseveli dans la région du Tricastin dans l'église dont il avait tracé les limites. Il meurt le 7 novembre à Alba et son corps est, comme il l'avait demandé, transporté en Gaule.

À l'instar de Promace de Marseille (*BHL* vacat) ou d'Eutrope d'Orange (*BHL* 2783), la *Vie* de Restitut incorpore la trajectoire du saint dans les récits apostoliques provençaux en l'associant à Trophime (*Vita d - BHL* 8319), et aux saints du cycle magdalénien qui se développent à partir du XI^e-XII^e siècle (Madeleine, Marthe, Maximin). La datation de la *Vie* de Restitut reste cependant à déterminer. Son élaboration pourrait éventuellement être liée au contexte de la séparation des évêchés d'Orange et de Saint-Paul-Trois-Châteaux¹⁵⁵, ainsi qu'aux différents aménagements réalisés au cours du XII^e siècle et au début du XIII^e dans l'église romane où saint Restitut est sensé avoir été enseveli¹⁵⁶, et qui culminent en 1249 par la réalisation d'un nouveau tombeau¹⁵⁷.

H. VAISON (EM)

Quenin/Quinin/Quinide (*Quinidius*), évêque de Vaison, est historiquement connu par deux souscriptions conciliaires, en tant qu'archidiacre envoyé par l'évêque Théodose à Arles en 554, et en tant qu'évêque à Paris en 573. Les Bollandistes ont pris une copie de sa *Vie* (*BHL* 6996) en 1652 d'un ancien manuscrit en parchemin conservé dans les archives des évêques de Vaison, écrit en caractères gothiques et divisé en leçons pour l'usage liturgique¹⁵⁸. Nous connaissons un autre manuscrit transmettant ce texte provenant de l'abbaye de Mauriac de la fin du XI^e-

¹⁵⁵ *Gallia christiana novissima*, VI. Orange, n° 72, col. 40-41 (1112), n° 81, col. 43-44 (1126).

¹⁵⁶ Située dans le village éponyme à environ quatre kilomètres de Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans le département de la Drôme. La *villa* Saint-Restitut fait partie du domaine épiscopal. Cf. *Cartulaire de l'évêché de Saint-Paul-Trois-Châteaux, analyses et extraits, avec une notice sur le Tricastin au début du XIII^e siècle*, J. DE FONT-REAUXX (éd.), Valence, 1950 (Collection de cartulaires dauphinois, 40), p. 176-178 ; *Gallia christiana novissima*, IV. Saint-Paul-Trois-Châteaux, n° 53, col. 45-46 (1108). Sur l'église de Saint-Restitut, ROUQUETTE (1980), p. 123-136.

¹⁵⁷ L'historien moderne de l'évêché rapporte la construction d'un nouveau sépulchre pour saint Restitut et la séparation du bras droit en juillet 1249 : BOYER DE SAINTE-MARTHE (1710), p. 96-97 ; *Gallia christiana novissima*, IV. Saint-Paul-Trois-Châteaux, n° 8, col. 17.

¹⁵⁸ AASS, Febr., II, col. 829-832 (3^e éd. col. 830-833).

début XII^e siècle¹⁵⁹. Selon Henry Beck ce panégyrique anonyme daterait peut-être du début du VIII^e siècle¹⁶⁰.

Après un prologue qui enjoint à consigner les actes des saints face aux récits sur les faux dieux, la *Vie* raconte que Quenin est originaire de Vaison. Enceinte, sa mère se rend à Arles pour la fête de saint Geniès et là un ange lui annonce que son fils sera évêque de Vaison. Encore enfant il est donc consacré à Dieu. Il reçoit la tonsure et devient diacre parcourant tous les grades de l'ordre ecclésiastique, à l'époque de l'évêque Théodose. Quenin est choisi par cet évêque comme son successeur avec l'assentiment de tout le clergé et de tout le peuple, y compris de la ville voisine, Arles. Théodose obtient aussi la confirmation du roi des Francs, Childebert († 558), et l'accord de la reine Ultogota. Quenin devient évêque à la mort de Théodose, ses vertus et prodiges se manifestent pendant tout son épiscopat. L'un des épisodes de sa *Vie* met en scène l'irascible patrice Mummole que Quenin arrive à convertir. Après sa mort le 15 février, des miracles se produisent auprès de son lieu de sépulture qui n'est pas précisé.

II. AIX-EN-PROVENCE

A. SIEGE METROPOLITAIN (EM)

Un seul saint du diocèse d'Aix a suscité la mise par écrit d'une *Vie* : Mitre, patron de la cité. Quant à Maximin, premier évêque mythique, sa figure est liée à la légende de Marie Madeleine et les récits le concernant présents dans les manuscrits médiévaux sont repris du dossier magdalénien composé à Vézelay au XI^e siècle (dont la *Vita apostolica* BHL 5443-5446 et la *Translatio narratio posterior* BHL 5489-5492)¹⁶¹.

Saint Mitre/Mytre/Metre/Merre (*Mitrias, Mytrias, Metrias, Mitrius*), confesseur d'Aix, est connu par une *Vita* (BHL 5973 - *Vita a*) et un miracle rapporté par Grégoire de Tours (BHL 5974)¹⁶². Datée du VI^e siècle (entre 525 et 575 selon son dernier éditeur), la *Vie* est transmise par le recueil hagiographique du VIII^e-IX^e siècle conservé à Chartres, qui contient aussi le panégyrique d'Honorat d'Arles et la *Vie* d'Eutrope d'Orange¹⁶³. Publiée par les Bollandistes en 1889 d'après ce manuscrit ainsi que d'après l'homiliaire-légendier d'Arles du XIV^e siècle¹⁶⁴, elle est étudiée et rééditée par Michel Carrias en 1969¹⁶⁵, en prenant en compte aussi des témoignages de l'office consignés dans des bréviaires d'Aix et de Bödeken du XV^e siècle¹⁶⁶, auxquels il faut ajouter un manuscrit aixois du XIV^e siècle signalé par Anke Krüger¹⁶⁷.

¹⁵⁹ Clermont-Ferrand, Bibliothèque du patrimoine, 732, p. 162-176.

¹⁶⁰ BECK (1950), p. xlv (en suivant les Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, *Histoire littéraire de la France...*, t. 4, Paris, 1861, p. 46-47) ; HEINZELMANN (2010), p. 58, n. 137. Voir aussi FEVRIER (1987), p. 26.

¹⁶¹ KRÜGER (2002), p. 120-148, 343-344. Voir SAXER (1959) ; ID. (1975) ; ID. (1985).

¹⁶² GREGOIRE DE TOURS, *Liber in Gloria confessorum*, 70, B. KRUSCH (éd.), *MGH, SRM* 1, 2, Hanovre, 1885, p. 338-339.

¹⁶³ Chartres, Bibliothèque municipale, 5 (16), f. 177v-179v (endommagé en 1944). Voir *supra* n. 18.

¹⁶⁴ BnF, lat. 3820, f. 178rv. Édité dans « *Vita sancti Mitriae confessoris aquensis* », *Analecta Bollandiana*, 8 (1889), p. 9-15.

¹⁶⁵ CARRIAS (1969) ; BOULHOL, Mitre (2013).

¹⁶⁶ BnF, lat. 1061, f. 358v-361v ; Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 2 G 1859, f. 296^{ter}v ; Paderborn, Erzbischöfliche Akademische Bibliothek Theodoriana, Ba2, f. 254v-255v.

¹⁶⁷ Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanes, 271, f. 140v. Voir KRÜGER (2002), p. 115-120, 144-157, 335-336.

D'emblée, l'auteur aixois anonyme situe Mitre en concurrence avec les saints martyrs d'Arles et de Marseille. Comme ces cités, Aix a aussi un saint dont le martyre sans effusion de sang vaut bien la réputation de Geniès et de Victor. Mitre est un esclave d'origine grecque et vit dans un domaine des environs d'Aix. Il est le seul chrétien face à un puissant maître et des compagnons de servitude qui le persécutent en lui ôtant la gloire de la passion. Effectivement, dans les différents épisodes de sa *Vie*, Mitre est toujours épargné miraculeusement des châtiments et des fausses accusations de vol et de négligence dont on veut sournoisement l'accuser. Il subit ainsi une torture morale. Il est délivré de cette tyrannie quand son maître décède au retour d'un voyage à Rome où il s'était rendu pour offrir des jeux. Mitre finit paisiblement sa vie, et à sa mort, des chrétiens viennent récupérer son corps et l'ensevelir aux portes de la cité, où on peut lire une inscription avec son nom et ses mérites. Deux lieux sont ainsi sanctifiés, la cellule où Mitre a vécu en esclave et est mort dans le domaine situé à sept miles d'Aix, et sa sépulture auprès de la cité, où s'accomplissent des guérisons et où on vient demander son intercession, y compris depuis les villes voisines. Cette double sanctification est calquée sur l'exemple de Geniès d'Arles dont le supplice et l'ensevelissement marquent les deux rives du Rhône (*BHL* 3306 - *Sermo a*), et de Victor de Marseille, sur les deux rives du Lacydon (*BHL* 8570 - « panégyrique ancien »). Dans le récit consigné par Grégoire de Tours, saint Mitre intervient en faveur de l'évêque Francon dont un favori du roi Sigebert (561-575), Childéric, lui dispute une *villa*. Le *dies natalis* de Mitre, le 13 novembre, et le qualificatif de martyr sont attestés pour la première fois dans la deuxième moitié du IX^e siècle dans le martyrologe d'Adon¹⁶⁸. Aux XIV^e et XV^e siècles, des remaniements de la *Vie* pour l'office transforment le récit et dans la première moitié du XV^e siècle, Mitre est devenu un martyr d'origine sénatoriale, ayant choisi la pauvreté volontaire, dédié au soin des pauvres, mort décapité¹⁶⁹.

B. APT (VO)

La tradition hagiographique du diocèse d'Apt est liée à l'Église cathédrale. Elle se développe autour des figures des évêques Castor, Auspice et Étienne et de l'ermite Martian, considéré comme le fondateur de l'abbaye Saint-Eusèbe de Saignon.

La cathédrale d'Apt porte le vocable Castor selon les plus anciennes chartes de son cartulaire, soit au plus tard en 896¹⁷⁰. Son vocable y est conservé pendant toute la période médiévale, et ce, même lorsque le siège épiscopal est temporairement relocalisé par l'évêque Étienne à

¹⁶⁸ Selon KRÜGER (2002), p. 119, 335, la promotion de Mitre de confesseur à martyr conduit à l'adaptation de la *Vie* et l'existence d'une *Vita b* [*BHL* vacat], qu'elle propose de dater du IX^e siècle. La première attestation de ce texte figurerait dans l'homiliaire-légendier d'Arles du XIV^e siècle. Toutefois les remaniements pour un usage liturgique – utilisation seulement du début du récit et du premier miracle, ajout d'une phrase lapidaire à la fin [*Martyrisatus est itaque sanctus Mitrius idus novembris, regnante Christo in saecula saeculorum. Amen.* CARRIAS (1969), p. 49, 134-136], le tout divisé en six leçons –, ne semblent pas constituer des éléments suffisants pour postuler qu'il s'agit d'une autre version de la *Vie*.

¹⁶⁹ COULET (2013), p. 303-311.

¹⁷⁰ *Cartulaire de l'Église d'Apt (835-1130 ?)*, N. DIDIER – H. DUBLED – J. BARRUOL (éd.), Paris, 1967, n° 2 (852), 5 (896), 6 (896), 7 (904), 8 (906), 9 (906), 10 (906), 12 (908), 13 (920), 14 (934-937), etc. Selon PECOUT Nécrologe (2016), p. 26, n. 2, l'acte de 852 qui mentionne le vocable Castor est suspect et considère que la première mention de Castor date de l'acte de 906.

l'église Sainte-Marie-Nouvelle et Saint-Castor, comme il est mentionné dans des chartes de 1039 et de 1040¹⁷¹. La fête de ce saint est signalée dans le cartulaire de l'église d'Apt dès le X^e siècle¹⁷².

Castor ne figure pas dans la recension martyrologique hiéronymienne, ni dans celles d'Usuard et d'Adon. Un *Éloge* de Castor (*BHL* 1641) au 21 septembre est contenu dans la compilation du martyrologe du chapitre cathédral d'Apt réalisée au tournant du X^e au XI^e siècle¹⁷³ et dans la compilation du martyrologe à l'usage du chapitre cathédral de Toulon du milieu du XII^e siècle¹⁷⁴. Le plus ancien sacramentaire d'Apt, compilé dans la deuxième moitié du XII^e siècle, contient l'addition, du XII^e siècle aussi, de la messe quotidienne de saint Castor, ainsi que celles de saint Auspice et saint Martian¹⁷⁵. L'*Éloge* l'identifie à celui à qui Jean Cassien dédie avant 426 ses *Institutiones* dans lesquelles il s'adresse à lui par les termes *beatissime papa* et qui est décédé lorsque ses *Collationes* sont terminées en 430¹⁷⁶. L'historiographie accepte cette identification et l'assimile aussi à un évêque homonyme se trouvant mentionné parmi les destinataires d'une lettre du pape Boniface aux évêques de Gaule datée de 419, cependant silencieuse sur le siège de celui-ci¹⁷⁷. Selon le bref récit de l'*Éloge*, Castor est originaire de Nîmes, fils de parents nobles et instruit dans les arts libéraux à Arles. Il construit une église dédiée à saint Faustin où il installe des moines. Pour orienter leur vie régulière, il écrit à Cassien¹⁷⁸, abbé du monastère de Marseille, qui lui envoie en retour la règle dite *speculum monachorum*. Castor est ensuite choisi comme évêque d'Apt.

Aucune *Vie* médiévale de Castor n'est parvenue jusqu'à aujourd'hui. La première est trouvée dans la version imprimée à Lyon en 1499 du bréviaire nîmois¹⁷⁹. Selon Thierry Pécout, ce sont sur les entrées martyrologiques que se fondent les leçons sur le saint contenues dans des bréviaires d'Apt copiés au XIV^e siècle¹⁸⁰ alors que Paul-Albert Février avait postulé que ces leçons étaient tirées d'au moins deux *Vies*, *A* et *B*, hypothétiques de Castor, rédigées entre le XI^e et le XII^e, voire au XIV^e siècle¹⁸¹.

¹⁷¹ VENARDE (1988), p. 138-139 ; *Cartulaire de l'Église d'Apt*, n° 72 (1039), 73 (ca. 1040).

¹⁷² CODOU – POËZEVARA (2019), p. 11. *Cartulaire de l'Église d'Apt*, n° 26 (976), 27 (977), 34 (986), 35 (986), 47 (998), 48 (998), 61 (ca. 1008), 84 (1053), 99 (XI^e s.).

¹⁷³ Copenhague, Kongelige Bibliotek, Thott 134 Fol., f. 95r ; édition et commentaire dans LEMAITRE (2016), p. 192-196 ; PECOUT, *Nécrologe* (2016), p. 20-33.

¹⁷⁴ BAV, Reg. lat. 540, f. 136r-136v ; édition dans PECOUT – MOLINA – LEMAITRE (2020), p. 399 ; PECOUT, *Nécrologe* (2016), p. 27, n. 1 et ID., *Saints médiévaux* (2019), p. 223-224, n. 47.

¹⁷⁵ Apt, Trésor de la cathédrale, 10, f. 88v ; PECOUT, *Nécrologe* (2016), p. 26-31 ; n° 72, p. 163 n. 1 ; ID., *Castor* (2019) ; ID., *Saints médiévaux* (2019), p. 220-225.

¹⁷⁶ FEVRIER (1986), p. 380-381 ; JEAN CASSIEN, *De institutis coenobiorum*, M. PETSCHENIG (éd.), Prague/Vienne/Leipzig, 1888, (*Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, 17), p. 3, 81 ; JEAN CASSIEN, *Conférences*, M. PETSCHENIG - E. PICHERY (éd., trad.), 3 vol., Paris, 1955-1959 (*Sources chrétiennes* 42, 54, 64), I, préf., p. 74.

¹⁷⁷ FEVRIER (1986), p. 380 ; BONIFACE I, *Ep.* 3, 1, *Patrologia Latina*, 20, col. 756.

¹⁷⁸ Une pseudo-lettre de Castor à Cassien a été insérée dans un manuscrit des *Institutiones* de Cassien, du début du XII^e siècle, ayant appartenu à la bibliothèque de l'abbaye Saint-Victor de Marseille, BnF, lat. 2126 ; FEVRIER (1986), p. 383. Sur le manuscrit NEBBIAI (2005), p. 37-38, 61, 287. Édition dans *Gallia christiana novissima*, I. Aix, J.-H. ALBANES (éd.), Montbéliard, 1895, Instr. n° 1, col. 127-128.

¹⁷⁹ Nous remercions F. Peloux de nous avoir signalé l'existence de cette *Vie* contenue dans le *Breviarum Nemausense*, Lyon, Jean de Vingle, 1499, fol. 284-285, dont un exemplaire se trouve à Paris, Bibl. nat. de France, Vélin 1611, 3 vol. in-4.

¹⁸⁰ PECOUT, *Nécrologe* (2016), p. 27, n. 2 ; PECOUT, *Castor* (2019), p. 25 ; ID., *Saints médiévaux* (2019), p. 224. Apt, Trésor de la cathédrale, ms. 1, f. 314 ; 2, f. 38 ; ms. 3 (XIV^e siècle) ; Avignon, Médiathèque Ceccano, ms 126, f. 243v (1^e moitié XIV^e siècle).

¹⁸¹ FEVRIER (1986), p. 385-397.

Le saint évêque Auspice (*Auspicius*) est mentionné à la cathédrale d'Apt sous l'épiscopat d'Alfant dans le contexte de la reconstruction de l'église vers 1056, et dont le chantier s'étend au moins jusqu'à la fin du siècle¹⁸². Peu après 1056, le saint fait son entrée dans la titulature de la cathédrale aux côtés de Marie et de Castor selon une charte dans laquelle il est présenté comme martyr et premier évêque d'Apt, puis, vers 1060, comme constructeur de la première église¹⁸³.

Tout comme Castor, Auspice ne figure pas dans les recensions martyrologiques hiéronymienne, d'Usuard et d'Adon et aucune documentation n'atteste de son historicité¹⁸⁴. Sa figure se construit à partir de son identification progressive avec l'Auspice cité dans les *Actes des saints Nérée et Achillée* (BHL 6063). Dans ce texte du V^e-VI^e siècle, Auspice est le disciple des martyrs romains dont il inhume les corps à l'époque de l'empereur Trajan (98-117), ainsi que le *nutritor* (éducateur, guide) de la vierge Flavia Domitilla. Un éloge de Nérée et Achillée en est tiré et inclus dans le martyrologe d'Adon à l'usage de l'Église d'Apt copié à la toute fin du X^e siècle ou au tout début du XI^e siècle. Aucun lien n'y est fait entre cet Auspice et Apt¹⁸⁵. Dans les marges de ce même martyrologe, un *Éloge* d'Auspice au 2 août est ajouté, probablement à la fin du XII^e siècle. Il place son martyr et sa sépulture à Apt après que le pape Clément (92-101) l'ait envoyé en Gaule¹⁸⁶. Enfin, sur la base de ces éléments, une *Vie* développée d'Auspice (BHL vacat) est parvenue jusqu'à aujourd'hui grâce à deux témoins copiés au XVII^e siècle, d'après « un très ancien manuscrit des archives du chapitre d'Apt »¹⁸⁷. Inédite, elle pourrait être la source des textes recomposés ou tronqués BHL 829-830. L'un des manuscrits contient également le récit d'*Invention* des reliques d'Auspice (BHL vacat)¹⁸⁸. Thierry Pécout est d'avis que ces textes ont pu être rédigés entre la fin du XV^e et la fin du XVI^e siècle parce que les occurrences médiévales d'Auspice dans les livres liturgiques de la cathédrale ne permettent pas de déduire qu'une histoire du saint se soit structurée auparavant¹⁸⁹. Par ailleurs, l'hypothèse

¹⁸² CODOU (2015), p. 63. *Cartulaire de l'Église d'Apt*, n° 94 (1076), 96 (1097 ?).

¹⁸³ *Cartulaire de l'Église d'Apt*, n° 88 (peu après 1056), 89 (seconde moitié XI^e siècle), 90 (ca. 1060), 95 (1130) et 11 (XI^e siècle). Sur l'acte n° 11, FEVRIER (1986), p. 382-383 ; MAZEL (2000), p. 57.

¹⁸⁴ FEVRIER (1986), p. 379 ; PECOUT, Auspice (2019) ; PECOUT, Saints médiévaux (2019), p. 215-220 ; *contra* PALANQUE (1951), p. 109 et BARRUOL (1967), p. 384.

¹⁸⁵ PECOUT, Nécrologe (2016), p. 142, n. 2, p. 153 n° 43 ; PECOUT, Saints médiévaux (2019), p. 215.

¹⁸⁶ Copenhague, Kongelige Bibliotek, Thott 134 Fol., f. 68v ; PECOUT, Nécrologe (2016), p. 153, n° 43 ; LEMAITRE (2016), p. 190. Une autre addition de l'époque moderne est faite dans la marge de l'éloge des saints tels Nérée et Achillée (f. 35v) rappelant qu'il a été envoyé à Apt par Clément. À ce sujet, voir PECOUT, Nécrologe (2016), p. 142 n° 18 (addition XVII^e siècle), n. 2 ; PECOUT, Auspice (2019), p. 18 et 20 ; PECOUT, Saints médiévaux (2019), p. 215.

¹⁸⁷ PECOUT, Auspice (2019), p. 20 ; PECOUT, Saints médiévaux (2019), p. 216-217. Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, 514, f. 75r-80r (recueil de Polycarpe de la Rivière, † après 1638) ; Apt, Bibliothèque municipale, non coté (*Collectanea variorum diplomatum Ecclesiae Aptensis*, vers 1690, par Joseph-François de Rémerville de Saint-Quentin, 1653-1730), p. 16-23 (Inc. : *Incipit vita sancti Auspicii primi episcopi Aptensis et martiris. Instructionis nostre series executionem suam...* ; Des. : *...sine fine Deo semper victura fidelis. Amen.*, d'après PECOUT, Saints médiévaux (2019), p. 216, n. 10.) Le récit est résumé dans *Gallia christiana novissima*, I. Aix, J.-H. ALBANES (éd.), Montbéliard, 1895, col. 189-192.

¹⁸⁸ Apt, Bibliothèque municipale, non coté, p. 11-13 (*De virtute Dei et martyris Auspicii*, Inc. : *Quia notum est omni fidei anima creatorem omnium...* ; Des. : *...In saecula saeculorum Amen*, d'après PECOUT, Saints médiévaux (2019), p. 216, n. 13).

¹⁸⁹ PECOUT, Auspice (2019), p. 20 ; PECOUT, Saints médiévaux (2019), p. 217.

avancée par Jean Barrauol de la rédaction de la *Vie* d'Auspice ainsi que du récit d'*Invention* de ses reliques par l'évêque Alfant au XI^e siècle ne repose sur aucune donnée objective¹⁹⁰.

C'est dans le contexte de la reconstruction de la cathédrale qu'est rédigée la *Vie* d'Étienne d'Apt (1010-1046) (*Stephanus*) (*BHL* 7896) peu de temps après sa mort par l'un de ses chanoines¹⁹¹. Elle est transmise par l'œuvre de Joseph-François Rémerville de Saint-Quentin (ca. 1690), tout comme les *Vies* modernes des saints Castor et Auspice¹⁹². Le texte, écrit sous l'épiscopat de son successeur Alfant, semble marqué de l'empreinte de ce dernier. En effet, les princes de la cité (*civitatis principum*) appuyant l'élection d'Étienne au siège aptois pourraient être les seigneurs d'Agoult-Simiane, famille dont Alfant provient comme Florian Mazel le pense¹⁹³. Ces seigneurs semblent alors être les seuls, avec l'évêque, à détenir des biens et des droits à Apt.

D'après son hagiographe, reconstruire la cathédrale est l'un des grands projets d'Étienne, auquel Dieu l'incite également. En effet, le Seigneur, par l'entremise de Marie et des saintes Agnès et Lucie, le somme de reconstruire sa cathédrale qui est ruinée dont le projet avait été retardé par manque de terrain. Cependant très malade, il ne s'y est toujours pas attelé lorsque Marie se manifeste à nouveau à lui par l'intermédiaire d'un vénérable prêtre pour lui rappeler qu'il devait reconstruire son église. C'est après un second voyage en Palestine qu'il s'y attèle et qu'il récolte les dons nécessaires à sa réalisation. Étienne est fêté le 6 novembre.

Dans le contexte de la reconstruction de la cathédrale dans la deuxième moitié du XI^e siècle, l'histoire de l'Église d'Apt est racontée. Plus particulièrement, Alfant s'inscrit dans la lignée et dans l'entreprise d'Auspice et d'Étienne qui ont construit au propre comme au figuré l'Église aptoise. Auspice est le premier à avoir édifié la communauté des chrétiens et l'église à Apt, qu'Alfant fait reconstruire, ayant en ce sens Étienne pour précurseur dans l'accomplissement de cette tâche.

La première mention hagiographique connue de saint Martian (*Martianus*) se trouve dans la notice qui lui est consacrée le 10 des calendes de septembre (23 août) dans le martyrologe à l'usage de Toulon du milieu du XII^e siècle¹⁹⁴. Selon cet éloge, Martian est prêtre et abbé à Apt et décède à l'époque de Symmaque le Jeune († 525) dans le monastère situé au deuxième *miliaris* de la cité. Dans les livres liturgiques d'Apt encore conservés, le culte de saint Martian est attesté au plus tôt dans un missel du début du XIII^e siècle, le 27 août¹⁹⁵. Des oraisons propres à son office sont présentes dans les bréviaires d'Apt du XIV^e siècle. Sa *Vie* (*BHL* 5261), telle qu'elle figure dans les éditions modernes et dont la rédaction pourrait dater de la fin du Moyen Âge, est attestée dans le bréviaire d'Apt imprimé à Lyon en 1532 à l'initiative de l'évêque Jean de Nicolai (1527-1533)¹⁹⁶. Ce récit ne donne aucun repère sur l'époque où Martian aurait vécu. Le saint y est originaire du *castrum* de Saignon près d'Apt. Il vit plusieurs années en solitaire

¹⁹⁰ BARRUOL (1967).

¹⁹¹ Traduction dans VIALLO (1991).

¹⁹² Apt, Bibliothèque municipale, non coté (*Collectanea variorum diplomatum Ecclesiae Aptensis*, vers 1690, par Joseph-François de Rémerville de Saint-Quentin, 1653-1730).

¹⁹³ MAZEL (2000), p. 50-51. *Cartulaire de l'Église d'Apt*, n° 86 (1056).

¹⁹⁴ BAV, Reg. lat. 540, f. 114va. PECOUT – MOLINA – LEMAITRE (2020), p. 396 ; CODOU, Martian (2019).

¹⁹⁵ PECOUT, *Nécrologe* (2016), p. 24 n. 1.

¹⁹⁶ PAUL (2006), p. 33-35.

avant de construire un monastère où il vit avec six moines selon les institutions de saint Benoît. Martian meurt alors qu'il revenait d'Apt vers son monastère et il est enseveli dans la cathédrale.

C. GAP (EM)

La production hagiographique connue du diocèse de Gap concerne deux évêques, Arey, contemporain de Grégoire le Grand, et Arnoux, prélat de la deuxième moitié du XI^e siècle.

Historiquement, Arey/Arige (*Aredius*, *Aridius*, *Arigius*) est attesté par ses souscriptions au troisième concile de Valence (584) et au deuxième concile de Mâcon (585) ainsi que par trois lettres de Grégoire le Grand de 599 et 601 (*Ep.* IX, 219 ; XI, 42 ; XI, 44). Ces lettres sont connues par les hagiographes anonymes des deux versions de sa *Vie* dont une nouvelle édition est actuellement en préparation par Tino Licht¹⁹⁷. La *Vita prima* (BHL 669) a été imprimée au XVII^e siècle pour la première fois par Philippe Labbe d'après la copie réalisée par Jacques Sirmond en 1608 d'un manuscrit de l'abbaye de Souvigny, disparu depuis¹⁹⁸. Les Bollandistes ont donné en 1680 une version corrigée par leurs soins de ce texte¹⁹⁹. Tino Licht propose de la dater de l'épiscopat du successeur d'Arey, Valanton († 643 ?) et réitère l'attribution des Bollandistes à Probus, *lector* puis *sacerdos*, qui à plusieurs reprises dans le texte apparaît comme un confident de l'évêque²⁰⁰. La *Vita secunda* (BHL 670) a été transmise par le légendier du premier tiers du XII^e siècle provenant du sud de la province ecclésiastique de Vienne, et les Bollandistes l'ont datée du XI^e siècle²⁰¹.

La *Vita prima* (BHL 669) raconte qu'Arey était le fils aîné d'un noble d'origine franque nommé Aprocasius et de Sempronia. À deux ans il est dédié à Dieu par ses parents, à Saint-Vincent de Chalon. Il est alors reçu et baptisé par l'évêque Didier. Arey dessert l'*ecclesia Morgencensis*²⁰² pendant quatorze ans et est ensuite choisi comme évêque par tous les clercs, moines et saints hommes de Gap. Son premier prodige est d'avoir, grâce à ses prières et le signe de la croix, ouvert les portes de l'église Saint-Marcel de Chalon, verrouillée sous l'ordre de la reine Brunehaut († 613). La *Vie* met en scène Arey auprès de ses clercs, dans différents lieux de culte de Gap et dans ses alentours, les églises Saint-Mamet et Saint-André, ou près de la Durance. Il se rend à Rome auprès des tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Il y est reçu par le pape Grégoire qui fait de l'archidiacre Valanton qui l'accompagne son successeur sur le siège de Gap en lui donnant la dalmatique. Arey rêve de sa propre mort : il est accueilli dans le tribunal du Christ tout comme l'évêque Isicius de Grenoble après lui. Il raconte sa vision à l'archidiacre Valanton, au prêtre âgé Diconius et au diacre Probus. Arey est placé nu sur un cilice et des cendres devant l'autel de saint Eusèbe et reçoit le viatique de l'évêque Isicius et du prêtre Diconius. Il décède

¹⁹⁷ Nous remercions le Professeur Tino Licht de nous avoir signalé cette édition à paraître en 2022.

¹⁹⁸ LABBE (1657), I, p. 695-699. Édition aussi dans CUSSET (1662), append. « Vies de quelques saints », p. 27-33.

¹⁹⁹ AASS, Mai, I, col. 109-111 (3^e éd. col. 111-114).

²⁰⁰ LICHT (2018), p. 249-253. Voir aussi FEVRIER (1987), p. 26-27 (le manuscrit Sankt Gallen, Stiftsbibliothek, 551, cité n. 56, concerne Aredius de Limoges, BHL 666) ; BROUSSES (2001), *passim* ; GODDING (2001), p. xxiv.

²⁰¹ Grenoble, Bibliothèque municipale, 1171 (49), f. 199r-205v ; voir PELOUX, Deux légendiers (2018). Édition dans « Vita sancti Arigii episcopi Vapincensis ex codice gratianopolitano », *Analecta Bollandiana*, 11 (1892), p. 384-401.

²⁰² Morgex dans la vallée d'Aoste ?, proposé par LICHT (2018), p. 250, ou Morges près de Clermont, proposé par les Bollandistes.

le 1^{er} mai. La *Vie* se termine par le récit du miracle survenu lors du retour d'Arey de Rome. Un ours dévore un bœuf [de son attelage]. Le saint fait alors en sorte que l'ours prenne la place du bœuf sous le joug jusqu'à la fin du voyage à Gap. Libéré, l'ours revient des montagnes pour l'enterrement du saint et ensuite [tous les ans] à la commémoration de cet anniversaire.

Ce miracle est absent de la *Vita secunda* (BHL 670), qui, bien qu'étant une réécriture profonde, reprend presque tous les épisodes de la *Vita prima*. Les changements les plus notables concernent l'absence de mention des origines chalonnaises d'Arey, son oblation par ses parents à l'évêque Siagrius de Grenoble, et l'accusation de Didier, évêque de Vienne, par une femme. L'auteur anonyme de la *Vita secunda* écrit à la demande de frère Hermanus, porteur de clés (*claviger*).

Le dossier hagiographique de l'évêque Arnoux/Arnoul/Arnulf (*Arnulfus*) (ca. 1065 – ca. 1079) a été récemment éclairé par Jean-Hervé Foulon et son édition de la *Vita prima* (BHL 712b)²⁰³. Transmise par le légendier provenant de l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune daté d'entre 1174 et 1250²⁰⁴, ainsi que par trois bréviaires, cette *Vie* a vraisemblablement été composée à l'usage de la cathédrale de Gap au XII^e siècle (après 1105-avant 1170). Selon ce court récit, Arnoux est fils de parents nobles, *nutritus* puis moine à l'abbaye de la Trinité de Vendôme, dans le diocèse de Chartres. Il accompagne son abbé à Rome, où le pape Alexandre II l'élève à l'épiscopat de Gap à la place de l'évêque simoniaque Ripert de Mévouillon (1053-1061). Les actions d'Arnoux ont lieu dans les environs de Gap, il consacre une église à Valernes où il guéri un aveugle, et châtie *post mortem* le chevalier du château de Charance qui avait mutilé un chanoine peu avant son décès survenu le 19 septembre. Alors qu'il est enterré à Saint-Jean-le-Rond, trente ans après sa mort, le corps d'Arnoux est transféré dans la cathédrale dédiée à la Vierge par l'évêque Armand, ancien moine. À cette occasion on découvre son corps intact et on prélève un bras pour préserver le souvenir de ce prodige²⁰⁵.

D. RIEZ (VO)

La production hagiographique relative au diocèse de Riez se manifeste autour de la figure de Maxime, évêque de Riez du V^e siècle.

Saint Maxime (*Maximus*) a été moine puis abbé de Lérins (ca. 427/428-ca. 434) avant de devenir évêque de Riez (ca. 434 - av. 462)²⁰⁶. Son existence est connue grâce aux actes des conciles de Riez (439), d'Orange (441), de Vaison (442) et d'Arles (v. 449-461) ainsi que par une lettre de 451 des évêques de Gaule au pape Léon le Grand. Son successeur sur le siège

²⁰³ FOULON (2007).

²⁰⁴ Roma, Biblioteca Angelica, 1269, p. 331-334.

²⁰⁵ Vers la fin du XIII^e siècle, pour l'abbaye de Vendôme, on rédige une nouvelle *Vie* d'Arnoux, la *Vita secunda* (BHL 712). Plus littéraire et adaptée aux attentes monastiques, elle met en valeur les reliques du monastère et célèbre ses étroites relations avec Rome. Il s'agit de la version publiée par les Bollandistes et dont les manuscrits – celui de Vendôme utilisé par Mabillon et celui copié par André Duchesne au XVI^e siècle – ont disparu. (J. MABILLON, *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, Saec. VI, 2, Venise, [1733], p. 238-242 ; AASS, Sept., VI, col. 97-100).

²⁰⁶ PECOUT (2021 – I et II). Ce dossier hagiographique a été récemment étudié par Thierry Pécout que nous suivons ici. On se rapportera à ces deux articles pour la tradition manuscrite, les indications bibliographiques et l'édition des pièces inédites.

épiscopal, Fauste, prononce son oraison funèbre (*BHL* 5852) qu'il semble avoir rédigée après 462 et avant 478, donc peu de temps après sa mort. Elle a été transmise dans la collection d'Eusebius Gallicanus (*sermo* 35), réunie au début du VI^e siècle et elle est connue par cinq manuscrits dont les plus anciens datent du premier quart du IX^e siècle²⁰⁷. Selon Thierry Pécout, Maxime est dépeint dans l'oraison funèbre comme un guide spirituel pratiquant une ascèse marquée par la spiritualité lérinienne²⁰⁸. Cette manière de vivre est caractéristique du moine qui, devenu évêque, continue d'appliquer la règle monastique, tout comme le fit Honorat d'Arles dont le culte se développe vers le milieu du V^e siècle²⁰⁹. Selon le panégyrique de Fauste, Maxime s'est fait moine tardivement. C'est à l'abbaye de Lérins qu'il entre dans la vie monastique où il est accueilli par Honorat qui lui en confie la direction lorsqu'il est appelé à l'épiscopat d'Arles. Sa renommée est telle que la cité la plus près de Lérins lui manifeste son désir de l'avoir pour évêque. Ne voulant pas de cette charge, il fuit dans la forêt où il n'est pas trouvé. Peu de temps après, la cité de Riez se retrouve sans évêque. Elle envoie une délégation à Lérins à l'annonce de laquelle Maxime fuit par la mer. Devenu évêque, il transporte Lérins à Riez en continuant à vivre comme un abbé. Cet éloge ne comporte pas de référence à un culte : il s'agit d'une commémoration de l'évêque. Un autre sermon de la collection d'Eusebius Gallicanus (*sermo* 51) (*BHL* vacat), également attribué à Fauste et qui aurait été composé vers 461, pourrait aussi concerner Maxime de Riez²¹⁰.

À la fin du VI^e siècle, Grégoire de Tours rapporte un miracle survenu sur la tombe de Maxime (*BHL* 5855)²¹¹. Il y a donc un culte en l'honneur du saint au moment où Grégoire écrit. Un enfant qui n'avait pas encore trois ans, étant tombé malade, fut porté au tombeau de saint Maxime puisqu'il s'y produisait plusieurs miracles. Il mourut cependant en chemin. C'est donc son corps inerte que ses parents déposèrent devant le tombeau dans le sanctuaire duquel ils fermèrent les portes. Le lendemain matin, ils trouvèrent leur enfant ressuscité et tentant de marcher en s'accrochant aux grilles du tombeau. Grégoire tient, dit-il, ce miracle du ressuscité devenu adulte.

Aux alentours de 590, un certain Dynamius rédige la *Vie* de Maxime (*BHL* 5853) à la demande, dit-il, de l'évêque de Riez Urbicus (ca. 584 - ca. 589)²¹². Il la lui offre à l'occasion de la fête du saint qui est célébrée chaque année à Riez. L'auteur s'y présente comme patrice. Il s'agit donc d'un laïc lettré. Son identification précise n'est pas assurée. Selon T. Pécout, il pourrait s'agir du Dynamius qui, dans la documentation de la fin du VI^e siècle, est, d'après Grégoire de Tours, *rector Provinciae* vers 580-585 pour le roi burgonde et administrateur du patrimoine des Gaules pour le pape Grégoire I jusqu'en 595²¹³. Pour rédiger la *Vie*, Dynamius se base sur l'oraison funèbre que Fauste a prononcée.

²⁰⁷ Les deux manuscrits les plus anciens sont : Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 1651-1652 (1316), f. 32v-36r ; BAV, Reg. lat. 131, fol. 133v-141v. GENNARO (1966), 128-153 (édition) ; GLORIE (1970), XXXV (34), p. 401-415 (édition) ; BOULHOL – JACOB (2014), p. 158-193 (édition, traduction).

²⁰⁸ PECOUT (2021 – I), § 5.

²⁰⁹ FEVRIER (1987), p. 20.

²¹⁰ FEVRIER (1987), p. 20 ; PECOUT (2021 – I), annexe b.

²¹¹ GREGOIRE DE TOURS, *Liber in Gloria confessorum*, 82, B. KRUSCH (éd.), *MGH, SRM* 1, 2, Hanovre, 1885, p. 800-801.

²¹² GENNARO (1966), p. 10-11 (datation de 585 ou peu après), p. 63-127 (édition) ; BOULHOL – JACOB (2014), p. 91-193 (édition, traduction) ; GODDING (2001), p. xxxiv.

²¹³ PÉCOUT (2021 – I), § 6, n. 22.

Selon sa *Vie*, Maxime est né au village *Decomeco* de parents chrétiens. Dès son jeune âge, il fit preuve d'humilité et, en grandissant, il garda sa virginité. À Lérins, il se distingua tant qu'il succéda à Honorat dans la charge d'abbé. Un soir, alors qu'il faisait le tour de l'enceinte du monastère comme à son habitude et qu'un jeune moine l'avait suivi, apparut devant lui le diable. Ce dernier ne put apeurer l'abbé, mais il fit si peur au moine qu'il fut pris d'une violente fièvre. Le diable tenta ensuite d'affoler Maxime en se transformant en dragon, mais ce fut lui qui fut effrayé devant la croix. Maxime se rendit alors au chevet du jeune moine qu'il guérit de la fièvre grâce à la prière. Une autre nuit, le diable fit apparaître un navire à Maxime dont les occupants tentèrent de flatter l'ego. Il s'agissait d'une ruse pour le convaincre de les suivre jusqu'à Jérusalem, mais le saint déjoua l'illusion grâce à la sainte croix et à la protection céleste.

En raison de sa renommée, Riez fit de Maxime son évêque contre son gré. Une fois évêque, il fit construire la basilique Saint-Alban dans le *castellum* de Riez, construction à laquelle il prêta main forte. Cependant, le diable empêchait les attelages de bœufs de tirer les colonnes dès qu'il quittait le chantier. Informé de l'affaire, Maxime se rendit sur le chantier et aperçut le diable qui se cachait sous la forme d'un petit Éthiopien. Il demanda alors à Dieu de l'empêcher de nuire, ce qui fut fait immédiatement : le diable s'enfuit en laissant derrière lui une odeur nauséabonde et les bœufs purent dès lors traîner les colonnes.

Maxime ressuscita un enfant et une fillette, à la suite de quoi la foule arracha de son dos son vêtement pour en faire des reliques protectrices. Il redonna la vie à un jeune homme qui avait été mordu par un chien enragé pour inversement l'enlever à l'animal par le pouvoir de son souffle. Il remit en place les intestins d'un homme qui avait été éventré et pansa son ventre. Le septième jour, la plaie n'avait laissé qu'une petite cicatrice. Il rendit la vue à un aveugle. La foule, les malades et son clergé devaient toujours ardemment le prier et même rivaliser de subterfuges afin qu'il accomplisse des miracles, car il redoutait l'ostentation.

Comme une révélation sacrée lui fit savoir que le jour de sa mort était imminent, il se rendit auprès des siens dans son pays natal, où il rendit l'âme en dégageant un agréable parfum. Des fidèles vinrent alors de toutes parts pour toucher le voile de son chariot afin qu'il les protège. Au même moment, une jeune fille du village *Decima* rendit l'âme et fut déposée au tombeau. Le cortège de Maxime passant par là, le corps de la jeune fille fut déposé sous le brancard. Après que le peuple eut prié longuement et prononcé sept fois le *Kyrie eleison*, elle revint à la vie. La dépouille de Maxime poursuivit sa route jusqu'à la basilique Saint-Pierre de Riez qu'il avait fait construire pour son dernier repos. La basilique prit peu de temps après cela le vocable de son occupant et il s'y produisit des miracles. Un diacre du nom de Cariatto raconta qu'il avait entendu Maxime, alors qu'il était toujours en vie, chanter de nuit les Psaumes avec les apôtres Pierre et André, alors que la fête de saint André approchait. Maxime lui dit alors de ne pas raconter cela parce que, le jour où il le ferait, il passerait de vie à trépas. Cariatto le raconta pourtant et il rendit l'âme ce jour-là.

Maxime est absent du martyrologe hiéronymien auxerrois (VI^e siècle). Il fait son entrée au IX^e siècle dans les martyrologes historiques de l'anonyme de Lyon (av. 806), de Florus (av. 837), d'Adon (v. 855) et d'Usuard (v. 870) qui s'appuient sur sa *Vie* et notent les trois résurrections qu'il a opérées de son vivant²¹⁴. Il est commémoré le 27 novembre.

²¹⁴ PÉCOUT (2021 – I), annexe h.

La *Vie* de saint Maxime de Riez a été transmise par plus d'une trentaine de manuscrits médiévaux conservés, dont les plus anciens datent du IX^e siècle²¹⁵ et elle a été l'objet d'adaptations et remplois. En Provence, elle servit de modèle à l'écriture de la *Vie* de Virgile d'Arles (*BHL* 8679)²¹⁶.

Dans la région rhodanienne, où des reliques de Maxime sont vénérées à Vienne²¹⁷, un diplôme réalisé dans cette cité et daté du 18 août 1178 fait état d'une tradition, inconnue par ailleurs, liant l'évêque Apollinaire de Valence († ap. 523) à Maxime de Riez²¹⁸. Par ce document, Frédéric I^{er} prend sous sa protection et confirme les biens de la petite église Saint-Apollinaire située à *Lacunus* proche de Riez (Puimoisson). Il y rappelle que cette église avait été donnée par Charlemagne à l'époque de l'évêque Vualdo [Waldalde] de Valence. Dans cette église, saint Apollinaire avait l'habitude de se rendre pour s'entretenir avec le très saint évêque Maxime de Riez. Ainsi Maxime lui-même, de son vivant, avait dévotement attribué cette église au bienheureux Apollinaire, et pour cette raison donc, le roi Charles avait considéré qu'il devait y faire ce don.

Le dossier de Maxime contient encore les formes abrégées de la *Vie* dans les collections hagiographiques du XIV^e siècle de Pietro Calò (688 et 848) (*BHL* 9039) et Pietro de'Natali (VIII, 131) (*BHL* 5856).

E. SISTERON (VO)

Les *Vies* de Donat et Marius sont à rattacher au diocèse de Sisteron et à la tradition locale qui les associe à un évêque Jean et aux origines de la création d'un nouvel évêché²¹⁹.

Selon sa *Vie* latine (*BHL* 2310 et 2310b), Donat (*Donatus*) est originaire d'Orléans, où il est prêtre vers la fin du V^e et le début du VI^e siècle. Souhaitant se consacrer au Christ, il se rend sur la tombe de saint Martin de Tours afin de s'y recueillir, puis gagne la montagne de Lure. Là, il s'installe dans un lieu nommé Agion, duquel il chasse un dragon, des serpents et des démons. Il s'y aménage un ermitage et construit un oratoire en l'honneur de saint Martin. Il y vit quelques années en prières avant d'aller à Sisteron qui se trouve non loin de là et où il aide l'évêque Jean à construire sa communauté chrétienne. Il regagne ensuite sa montagne où il établit sa retraite dans un endroit encore plus isolé, une caverne, non loin de son ermitage. Il y finit ses jours avec un compagnon originaire d'Embrun, Florentinus. Marius, un Orléanais que l'évêque Jean avait nommé abbé du Val Bodon, l'accompagne dans ses derniers moments et l'inhume dans sa caverne. Une communauté religieuse se rassemble auprès de ses reliques où se produisent de nombreux miracles.

Dès le IX^e siècle, une entrée du martyrologe de Florus de Lyon, le 19 août, mentionne la sépulture de saint Donat située dans la montagne de Lure²²⁰. Un lieu nommé Saint-Donat sur la

²¹⁵ BAV, Reg. lat. 711, vol. II, f. 43v-45v (première partie avec la lettre dédicatoire) ; BAV, Reg. lat. 274, f. 95r-97r (deuxième partie et fin). Voir PECOUT (2021 – I), tab. 3.

²¹⁶ Voir ci-dessus.

²¹⁷ PECOUT (2021 – II), § 18-21, annexe 2b.

²¹⁸ *Friderici I. Diplomata*, H. APPELT (éd.), *MGH, Diplomata regum et imperatorum Germaniæ*, t. 10/3, Hanovre, 1985, no 754, p. 304-305. PECOUT (2021 – II), § 17, annexe 2c.

²¹⁹ VARANO (2011), p. 160-185.

²²⁰ DUBOIS – RENAUD (1976), p. VI ; DUBOIS – RENAUD (1984), p. 278 ; DUBOIS (1965), p. 286.

montagne de Lure est mentionné dans une charte de 1018 par laquelle le comte Guillaume II et son épouse en confirment la donation au monastère de Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon. Il y a là une église puisque l'évêque de Sisteron Frodon en fait aussi donation au monastère par cette même charte²²¹. Les moines y construisent dès le XI^e siècle deux églises : l'église majeure Saint-Donat-le-Bas sur le site supposé de l'installation initiale du saint et l'église mineure Saint-Donat-le-Bas sous le dallage de laquelle des tombes sont creusées dans le roc. Dans une cuvette naturelle à l'est de ces deux églises est construite l'église Saint-Donat-le-Haut au XII^e siècle près d'un oratoire plus ancien entouré de sépultures²²².

C'est donc à partir des quelques renseignements fournis par Florus et de la topographie de ce lieu que la *Vie* de l'ermite Donat (*BHL* 2310) est rédigée, probablement sous l'impulsion du monastère de Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon, au plus tard pendant la première moitié du XI^e siècle. C'est en effet pendant cette époque qu'un lectionnaire contenant ce texte a été réalisé²²³. Il proviendrait du Sud-Est de la France actuelle puisqu'il contient la lecture et une homélie pour la fête de Trophime d'Arles, la *Passio a* de saint Geniès d'Arles incomplète (*BHL* 3304) ainsi que la *Vie* de Maxime de Riez (*BHL* 5853)²²⁴. On a proposé que ce lectionnaire provienne d'une église de Sisteron, en raison de la présence de la *Vie* de Donat qui y est divisée dans la marge en neuf leçons par une main contemporaine de sa conception, et potentiellement d'une église Saint-Étienne puisqu'une homélie et une *Invention* des reliques (*BHL* 7851) de saint Étienne y sont aussi divisées en neuf leçons²²⁵. Une variante de de la *Vie* de Donat (*BHL* 2310b), amputée du début, a été transmise par un recueil de sermons, homélies et Vies de saints copié entre le milieu du XII^e et le milieu du XIII^e siècle²²⁶ qui pourrait provenir de la cathédrale de Sisteron, car il contient aussi une *Vie* de Marius et une *Passion* de saint Thyrsè à qui une église du groupe épiscopal était dédiée²²⁷

Saint Marius (*Marinus*), aussi rencontré sous les variantes Mary et May, est connu par l'építome de sa *Vie* (*BHL* 5540) et de ses *Miracles* (*BHL* 5541) rédigé au IX^e ou au X^e siècle par un moine de Forcalquier et interpolé au XI^e siècle²²⁸. L'építome, divisé en neuf leçons, est parvenu jusqu'à aujourd'hui par deux témoins manuscrits. Le premier est le recueil du XII^e-XIII^e siècle qui transmet aussi la *Vie* de Donat (*BHL* 2310b)²²⁹. Dans ce manuscrit, le début de la *Vie* de Marius est transcrite par une deuxième main plus récente du XIII^e siècle et l'incipit l'attribue à un prêtre nommé *Dinamius*²³⁰. Cette copie répercute ainsi la tradition martyrologique du IX^e siècle de l'anonyme de Lyon (av. 806), de Florus (av. 837) et d'Adon (ca. 855) selon laquelle

²²¹ MAGNANI (1999), p. 170.

²²² BARRUOL (1977), p. 42, 44 ; FIXOT – HARTMANN-VIRNICH – MICHEL D'ANNOVILLE (2001).

²²³ BnF lat. 3793, f. 156v-162v (*BHL* 2310), daté de la première moitié du XI^e siècle par LANERY (2012), p. 59 et ÉTAIX – TESNIERE – ALBIERO (2018), que nous suivons ici, et du XII^e siècle par DENOËL (2004), p. 211 et DOLBEAU (1979), p. 193.

²²⁴ Respectivement aux f. 62v-69r, 167r-169v et 232v-242v.

²²⁵ Respectivement aux f. 29v-34r et 140v-145v. Voir ÉTAIX – TESNIERE – ALBIERO (2018).

²²⁶ BAV, Reg. lat. 517, f. 1r-1v. PONCELET (1910), p. 346-349, 532-534 (édition).

²²⁷ DOLBEAU (1979), p. 193, n. 2.

²²⁸ BOULHOL – JACOB (2014), p. 54 ; HEINZELMANN (2010), p. 57.

²²⁹ PONCELET (1910), p. 346-349 ; DOLBEAU (1979), p. 193 ; MAGNANI (1999), p. 170, n. 304 ; DIDIER (1854), p. 198, n. 1.

²³⁰ BAV, Reg. lat. 517, f. 141r-142v (bifeuillet ajouté, à l'écriture gothique du XIII^e siècle, portant l'incipit « *Incipit uita sancti marii confessoris ludanensis cenobii abbatis. Edita a dinamio presbitero* », f. 143r-144v (suite et fin de la *Vie* et *Miracles*, dans l'écriture principale du manuscrit, du XII^e-XIII^e siècle).

la Vie de Marius aurait été écrite par le *vir illustris ac patricius Dynamius*²³¹. Il s'agit probablement d'une référence à Dynamius, auteur de la Vie de Maxime de Riez (*BHL* 5853)²³². Le deuxième témoin manuscrit de la Vie de Marius se trouve dans un lectionnaire latin du XII^e siècle provenant probablement de la région de Sisteron²³³. Le texte y est divisé en neuf leçons mais il est tronqué de la fin et il a été copié au XIII^e siècle, tout comme les deux textes suivants. Cette version ne fait aucune mention de *Dinamius*.

D'après l'építome, Marius est issu d'une famille ordinaire et il est citoyen d'Orléans. Il est fait moine alors qu'il était jeune garçon. Comme il s'illustre dans son monastère, les frères du monastère de Bodon, situé sur le territoire de l'évêché de Sisteron, le choisissent pour père, avec le consentement du prince des Burgondes Gondobald [début du VI^e siècle], élection qui est confirmée par l'autorité de Jean, évêque de Sisteron. Il est aussitôt conduit vers ledit monastère et, par la volonté de la communauté des frères, il est consacré abbé par l'évêque. Marius y engendra quotidiennement des fils spirituels grâce à l'exemple de sa vie vénérable empreinte de jeûnes, de prières, de mortification, d'humilité et il leur communiquait les doctrines célestes dont il avait la science.

Un jour, alors que Marius était à l'extérieur de son monastère pour affaire, il passa par la terre d'*Alegarne*. Il s'y fit offrir l'hospitalité par le seigneur du lieu Agricola, dont la fille Sisagria était aux portes de la mort. Il la baptisa, pria pour elle et elle recouvra la santé. Sur le chemin du retour vers son monastère, il rendit la santé au fils d'une noble dame nommée Licinia. Un jour que l'évêque de Die Lucrèce [évêque en 541] rendait visite à Marius, ce dernier confia au premier qu'il avait été transporté en esprit vers la Vierge qui lui avait révélé que l'Italie et d'innombrables autres régions seraient détruites. Marius lui demanda de ne rien en dire de son vivant. Par la suite, la vision s'avéra vraie et Bodon fut épargné.

Lors d'un séjour à Tours où Marius allait visiter le tombeau de Martin, il se fit voler son cheval. Le voleur fut aveuglé et ne réussit pas à sortir de la ville. Marius pu ainsi retrouver son cheval et, faisant preuve de mansuétude, il laissa le voleur partir en toute liberté. Alors que Marius se rendait en compagnie de Nimphidius et du sénateur Agricola au tombeau de saint Denis à Paris, Nimphidius, connaissant la sainteté de l'abbé, lui demanda d'exaucer son souhait d'avoir un fils. Bien que Marius lui affirma que personne ne pouvait par son intercession auprès de Dieu lui obtenir ce souhait, il lui prédit trois jours plus tard qu'il aurait un enfant, ce que confirma la naissance d'Evodius. Avant de quitter Paris, Marius fut frappé d'une grande faiblesse et fut alité. Cette nuit-là, saint Denis le visita, le toucha et lui rendit la santé. Sur le chemin du retour vers son monastère, Marius reçut l'hospitalité chez un père de famille. Celui-ci donna du pain béni par Marius à son chien qui mourut instantanément puisque cela était indigne. Alors qu'il s'approchait d'un village, une chienne s'élança sur lui et déchira son manteau. Marius fit un léger mouvement de la tête et deux loups le vengèrent en emmenant la chienne dans la forêt. Dieu était aussi avec lui lorsqu'il accomplissait les travaux de la terre en empêchant la pluie de tomber sur celui-ci et les siens et de détruire leurs moissons. Enfin, Marius fut porté en songe

²³¹ Dubois – Renaud (1076), p. VI, 204 ; Dubois – Renaud (1084), p. XX, 74, 380.

²³² Sur l'authenticité de cette attribution, l'historiographie a des avis divergents. Selon BOULHOL – JACOB (2014), p. 54, n. 55, des éléments de style de Dynamius et des thèmes qu'il aborde dans la *Vie* de Maxime de Riez se reconnaissent dans la *Vie* de Marinus. Au contraire les dissimilitudes entre les *Vies* de Marinus et de Maxime sont notées par BERSCHIN – BLUM (2001), p. 33.

²³³ BnF, lat. 793, f. 172r-174v. Datation et provenance selon DOLBEAU (1979), p. 188 ; *contra* GAZAY (1935).

au trépas d'un certain Donat, ce qu'il dévoila en pleurant à ses frères. Il envoya des légats au lieu dans lequel Donat militait pour Dieu pour prouver que sa vision était vraie, ce qui fut constaté.

Ainsi donc, Marius brillant de tant de miracles migra de son corps vers le Christ le 27 janvier. Plusieurs lustres après la mort de Marius, alors que toute la Gaule était presque abandonnée par ses habitants et que les monastères étaient balayés par certains hommes, le corps de Marius fut emmené de Bodon à Forcalquier, sous la gouverne de Dieu. Il repose dans cette église où on affirme qu'il s'est produit plusieurs miracles par l'entremise de Dieu. Un jour, un jeune garçon jouait sous le sarcophage du saint. Frappé par la vengeance divine, il tomba. Aussitôt, ses membres lui firent défaut, il perdit ses cinq sens, puis, après avoir été porté ailleurs, il rendit son âme. En cela, il est donné de comprendre, parce que Dieu est un Dieu de vengeance, qu'il est permis que le sarcophage soit regardé de loin, mais que, cependant, les injures faites aux saints sont assidûment jugées. À un autre moment, le custode de la basilique allant vers le milieu de la nuit à l'église y trouve le flambeau éteint. Il prie le père et la chandelle qu'il tenait s'allume. La série des miracles posthumes de Marius se termine par la punition de femmes qui manquent de respect envers le tombeau du saint ou ne respectent pas leurs vœux de continence. Le *Livre vert* de l'évêché de Sisteron conserve la trace de l'abbaye Saint-Marius et relate la translation des reliques de Marius évoquée dans l'épitome. Ce document est composé de deux parties que l'évêque Laurent Bureau (1499-1504) a fait rassembler : une nomenclature épiscopale et un recueil de chartes de la cathédrale²³⁴. Dans la nomenclature, sans doute composée à partir de chartes médiévales, est mentionnée la donation de l'évêque Jean [II] de Sisteron à l'abbaye Saint-Marius la dixième ou la onzième année du règne de Lothaire (850 ou 851)²³⁵. Il est aussi rappelé que le corps de Marius est transféré à l'époque de l'évêque de Sisteron Arnulphe de la vallée de Bodon à l'église Sainte-Marie et Saint-Thyrse de Forcalquier et que, dans cette église en l'honneur duquel elle fut ensuite construite, le saint s'illustre par de nombreux miracles. Ce transfert est daté de façon imprécise de la première moitié du X^e siècle²³⁶.

III. EMBRUN

A. SIEGE METROPOLITAIN (EM)

Le culte, sans doute ancien, de l'évêque Marcellin (*Marcellinus*) est le seul à avoir suscité la production d'un récit hagiographique dans le diocèse d'Embrun avant la fin du XII^e siècle²³⁷. Sur la base de cette narration, l'existence historique de cet évêque du IV^e siècle, fondateur supposé de l'évêché, n'est pas assurée²³⁸, mais Grégoire de Tours est déjà au fait des deux

²³⁴ VARANO (2011), p. 160-185.

²³⁵ *Ibid.* p. 177 et note 598.

²³⁶ *Ibid.* p. 179-180. D'après POLY (1976), p. 56 et 126, l'épiscopat d'Arnulphe date de 944 à 959.

²³⁷ Nous remercions Fernand Peloux de nous avoir communiqué la tradition manuscrite de ce dossier et Thierry Pécout pour les échanges sur son article à l'époque encore à paraître « Le culte de Marcellin d'Embrun », PECOUT (2023).

²³⁸ HEINZELMANN (2010), p. 57, n. 35 ; FEVRIER (1987), p. 19 ; PALANQUE (1951), p. 111 n. 28, 135.

principaux prodiges liés à son culte²³⁹ – les fonts baptismaux qui se remplissent d’eau à Noël et à Pâques, et le pouvoir guérisseur de l’huile issue des luminaires qui brûlent auprès de son tombeau – et qu’on rencontre dans la *Vie* et les *Miracles* posthumes de Marcellin (*BHL* 5227-5228)²⁴⁰. Des éléments repris du récit hagiographique se retrouvent également dans les martyrologes historiques du IX^e siècle, le 20 avril, à commencer par la première recension de Florus (av. 837), dont la notice est reprise par Adon (ca. 855) puis raccourcie par Usuard (ca. 870)²⁴¹.

Conçue comme un ensemble en deux parties, la *Vie* et les *Miracles* de Marcellin sont transmis par au moins huit manuscrits. Le plus ancien est un *libellus* dédié à Marcellin, écrit vers 800 en écriture caroline primitive du l’Est de la France, conservé à l’abbaye de Saint-Gall, et qui contient une hymne à la suite du récit hagiographique²⁴². Un deuxième *libellus* consacré à Marcellin, de la première moitié du IX^e siècle et provenant de Corbie, comporte les mêmes compositions, la vie suivie des miracles et l’hymne²⁴³. Le manuscrit conservé à Saint-Gall porte par ailleurs des indications de l’usage liturgique du texte, sans doute lors de la fête du saint, avec l’ajout, entre la *Vie* et les *Miracles*, de l’indication d’un choix de lecture de la *Vie* la veille à l’office de nuit et des *Miracles* lors de la messe, ou de l’ensemble lors de la messe²⁴⁴.

Dans le prologue de la *Vie*, l’auteur anonyme dit s’être rendu à Embrun et y avoir enquêté sur le saint, y compris auprès des plus âgés, et d’avoir retenu ce qui lui semblait le plus consonnant avec la vérité pour le transmettre à la postérité, et d’avoir ajouté les miracles opérés par Dieu grâce à l’intercession de Marcellin. Selon son récit, Marcellin, premier évêque d’Embrun, était originaire d’Afrique, où dans son adolescence l’esprit divin l’enjoint à se rendre en Gaule pour sortir les païens de leur erreur. Il part alors en compagnie du bienheureux Vincent et les deux débarquent dans le *castrum* de Nice, d’où ils répandent la parole des Évangiles dans les Alpes Maritimes. Ils construisent un lieu de prière près des murs de la ville, multiplient les oraisons et les prédications, amenant de nombreux païens à se convertir au christianisme. La renommée de Marcellin arrive jusqu’au vénérable confesseur Eusèbe de Verceil († 370) qui envoie des lettres depuis sa cité en Ligurie au bienheureux évêque Émilien de Valence²⁴⁵, et ils conviennent

²³⁹ GREGOIRE DE TOURS, *Liber in Gloria confessorum*, 68, B. KRUSCH (éd.), *MGH, SRM* 1, 2, Hanovre, 1885, p. 338.

²⁴⁰ MOMBRIUS (1478), II, f. 71r-73r (*BHL* 5227) ; AASS, April., II, col. 750-755 (3^e éd. col. 749-753) (*BHL* 5227-5228).

²⁴¹ DUBOIS-RENAUD (1976), p. 66 ; DUBOIS-RENAUD (1984), p. 129 ; DUBOIS (1965), p. 215-216.

²⁴² Sankt Gallen, Stiftsbibliothek, 549, p. 2-61 ; SCARPATETTI (2003), p. 10-11.

²⁴³ Saint-Petersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, lat. F.v.I. N°12, f. 39r-47v ; STAERK (1910), p. 35-36. Les autres manuscrits transmettant *BHL* 5227-5228 sont : Sankt Gallen, Stiftsbibliothek, 577, p. 329-348 (X^e siècle, Saint-Gall) ; Orléans, Bibliothèque municipale, 331, p. 343a-351b (X^e siècle, Fleury) ; Parma, Biblioteca Palatina, parmense 1127 (XI^e siècle, Italie) ; BnF, lat. 5322, f. 22r-26r (XII^e siècle, première moitié, Sud-Ouest de la France d’après F. Avril, fiche manuscrite BnF [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10000505s/f579>]) ; le récit est suivi de la copie de la notice de Grégoire de Tours) ; Grenoble, Bibliothèque municipale, 1171 (49), f. 183r-189r (XII^e siècle, premier tiers, sud de la province ecclésiastique de Vienne) voir PELOUX, *Deux légendiers* (2018) ; BnF, nal 2663, f. 137r-142r (XII^e siècle, abbaye de Chanteuges) voir PELOUX, *Le manuscrit* (2018), p. 87-90. À ces manuscrits il faut ajouter la mention de Marcellin dans une liste de titres, avec des sous-titres et des courts incipit, du milieu du XII^e siècle, reflétant un légendier proche des recueils hagiographiques du Sud-Ouest de la France, conservée aujourd’hui en feuille de garde initiale d’un manuscrit du IX^e provenant de Tours [BAV, Pal. lat. 153 ; voir DOLBEAU (2018), p. 222].

²⁴⁴ Sankt Gallen, Stiftsbibliothek, 549, p. 40 (*Usque huic si uolueris ista superius in uigiliis legantur et sequentia ad missam publicam aut si uis totum ad missam* – « Jusqu’ici si tu veux, ce qui est ci-dessus peut être lu aux vigiles et la suite à la messe publique, ou si tu veux le tout à la messe »).

²⁴⁵ Un évêque Émilien souscrit en deuxième position et sans indication de siège le concile de Valence de 374.

que Marcellin doit être élevé à l'épiscopat, par leur intermédiaire. Une fois Marcellin évêque, Vincent et un autre de ses condisciples, Dominus, partent évangéliser la cité de Digne. Marcellin continue son œuvre de conversion des païens dans sa cité et réalise plusieurs prodiges contre les atteintes des démons. Il construit une église avec un baptistère adjacent où grâce aux prières du saint l'eau coule d'une fontaine intarissable. Chaque année le débit de cette fontaine s'accroît la veille de Pâques et pendant les sept jours suivants, diminuant graduellement le huitième jour. Les malades qui boivent cette eau trouvent la guérison. Marcellin est célébré par une double commémoration, le 13 avril, jour de son transit, et surtout le 20 avril, jour de sa déposition, et sa fête peut tomber parfois au moment de Pâques. La deuxième partie de la narration est consacrée aux miracles posthumes de Marcellin, parmi lesquels, à trois reprises, l'huile issue des luminaires de son tombeau est utilisée pour guérir des malades.

La datation de *BHL* 5227-5228 ne fait pas l'unanimité, l'historiographie oscillant entre une œuvre de l'Antiquité tardive, du V^e ou du VI^e siècle²⁴⁶, ou une production carolingienne du VIII^e siècle²⁴⁷. Une datation haute pourrait concorder avec les premières attestations historiques de l'évêché. Le premier évêque connu par la documentation du V^e siècle, Ingenuus (441-465), est explicitement indiqué comme « métropolitain de la province des Alpes Maritimes » dans une lettre de 465 du pape Hilaire (461-468) qui fait état des conflits avec Auxanius [d'Aix] (439-475) au sujet de ses prérogatives sur l'église de Nice-Cimiez²⁴⁸. Au VI^e siècle, les évêques d'Embrun sont attestés par les souscriptions dans des actes conciliaires²⁴⁹ ainsi que par le récit de Grégoire de Tours sur les méfaits des frères Salonius (d'Embrun) et Sagittarius (de Gap), élevés comme évêques par le roi Gontran et déposés en 579²⁵⁰. Pour le VIII^e siècle, à la mention d'Embrun lors du concile de Francfort en juin 794, que l'historiographie considère comme marquant la réorganisation franque des métropoles provençales, ne correspond aucun nom d'évêque connu sur ce siège²⁵¹. Toutefois, la transmission de *BHL* 5227-5228 par deux *libelli* dédiés à Marcellin confectionnés entre la fin du VIII^e siècle et le début du XI^e siècle, indiquent que le culte du saint était alors d'actualité²⁵².

B. ANTIBES (EM)

En attendant la parution du volume consacré à l'hagiographie de l'abbaye de Lérins, annoncé en 2009²⁵³, nous réunissons ici quelques éléments relatifs aux *Vies* de saints lériniens qui ne concernent pas les moines devenus évêques des sièges épiscopaux provençaux. Il s'agit, en particulier, des *Vies* de Caprais, de Venance, d'Antoine, d'Aigulf et de Porcaire. Par commodité,

²⁴⁶ HEINZELMANN (2010), p. 57.

²⁴⁷ FEVRIER (1987), p. 19. Il faudrait pouvoir confronter ces datations avec les arguments de T. Pécourt dans son étude à paraître.

²⁴⁸ *Patrologia Latina*, 58, col. 20 (*Ep.* IV).

²⁴⁹ Épaone 517, Arles 524, Carpentras 527, Vaison 529, Orléans 541 et 549, Mâcon 585, Paris 614, Chalon 647-653.

²⁵⁰ ROUX (1971), p. 409-410, 419. GREGOIRE DE TOURS, *Historiam libri decem*, V, 20 et 27, B. KRUSCH - W. LEVISON (éd.), *MGH, SRM* 1, 1, Hanovre, 1953, p. 227-229, 233.

²⁵¹ *Concilium Francofurtense* (a. 794), A. WERMINGHOFF (éd.), *MGH Conc.* 2.1, Hanovre 1906, n° 19, p. 165-171 (*G. Capitulare Francofurtense*), ici p. 167, c. VIII.

²⁵² Notons au passage que le comte qui officie à Digne en 780 pour la reconstitution du patrimoine de Saint-Victor de Marseille s'appelle Marcellin (*Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, t. 1, p. 43-46, n° 31)

²⁵³ CODOU – LAUWERS (2009), p. 16 n. 9, p. 220 n. 115, p. 277 n. 154, p. 744 n. 6.

nous les situons dans le diocèse d'Antibes (transféré à Grasse en 1244) dont relevait l'abbaye au moins depuis le XI^e siècle, mais ils auraient pu aussi bien figurer dans le diocèse de Fréjus dont l'évêque revendiquait l'autorité sur les îles de Lérins dans l'Antiquité tardive. La difficulté posée par ces dossiers provient d'une production qui n'est pas toujours proprement lérinienne, des témoignages assurés de leur culte à Lérins relativement tardifs²⁵⁴, et, pour certaines versions, une tradition qui doit beaucoup aux copies ou aux réécritures tardo-médiévales et modernes.

Dans le panégyrique de saint Honorat (*BHL* 3975 - *Sermo a* – ch. 9-14) composé par Hilaire d'Arles en 431, le fondateur de l'abbaye était accompagné de son frère Venance et de saint Caprais quand il quitte sa patrie et entame le périple qui le conduira aux îles de Lérins. Venance décède au cours du voyage et est enseveli à Methoni [dans le Péloponnèse], tandis que Caprais, au moment où Hilaire écrit, vit toujours à Lérins. Dans la *Vie* d'Hilaire (*BHL* 3882 – ch. 12) on raconte aussi que l'évêque d'Arles se rend à Lérins auprès de Caprais lors qu'il apprend sa maladie. Il s'y retrouve réuni avec les évêques Théodore [de Fréjus], Maxime [de Riez] et le prêtre et abbé Fauste, dont Hilaire pressent l'accession à l'épiscopat [de Riez]. Caprais est aussi évoqué par Eucher de Lyon († 449) et Sidoine Apollinaire († 486)²⁵⁵. Sur cette base factuelle du V^e siècle, Venance et Caprais vont être l'objet de l'écriture de *Vies* indépendantes, connues notamment par l'édition de Vincent Barralis de 1613 et par leur copie dans un manuscrit du XVII^e siècle appartenant à Costantino Caetani (1560-1650) dont certaines pièces ont été recueillies à Lérins²⁵⁶. Les deux saints sont loués ensemble dans une hymne que Barralis dit avoir trouvé dans un ancien psautier manuscrit de Lérins datant de 1364, en possession du prieur de Bargemon, et qui figure aussi dans le bréviaire de Lérins de la fin du XV^e siècle²⁵⁷. Venance est célébré le 30 mai et Caprais le 1^{er} juin.

La *Vie* de Venance (*Venantius*) (*BHL* 8520) n'a pas reçu d'étude critique et n'est pas datée. Barralis la publie d'après « des manuscrits de Lérins » (*ex manuscriptis Lerinensibus*)²⁵⁸ et la première partie du texte, divisée en douze leçons, se retrouve dans le bréviaire de Lérins de la fin du XV^e siècle²⁵⁹.

La *Vie* de Caprais (*Caprasius*) (*BHL* 1559) a été publiée d'abord par Surius en 1581, d'après une copie d'un ancien manuscrit du monastère. Barralis dit aussi avoir utilisé un ancien manuscrit de Lérins²⁶⁰. Comme pour Venance, la première partie du texte édité est divisée en douze leçons dans le bréviaire de Lérins de la fin du XV^e siècle²⁶¹. Caprais figure dans les

²⁵⁴ LAUWERS (2009).

²⁵⁵ S. PRICOCO (éd.), *Eucherio, Elogio dell'eremo. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Bologne, 2014 (Biblioteca Patristica 51), § 42, 3, p. 182 ; APOLLINARIS SIDONIUS, *Carmina*, C. LUETJOHANN (éd.), *MGH, Auct. ant.* 8, Berlin, 1887, XVI. *Euchariston ad Faustum Episcopum*, p. 241, v. 110 ; SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes, Tome I*, A. LOYEN (éd. et trad. franç.), Paris, 1960, p. 124, v. 110.

²⁵⁶ Roma, Biblioteca universitaria Alessandrina, 102, f. 789r-790v (Caprais), f. 801v-803r (Venance). Voir PONCELET (1909), p. 194 (voir *supra*, n. 31).

²⁵⁷ BARRALIS (1613), I, p. 190 ; BnF, lat. 10486, f. 389v.

²⁵⁸ BARRALIS (1613), I, p. 187-189.

²⁵⁹ BnF, lat. 10486, f. 3r (mention dans le calendrier), f. 390r-391r (douze leçons de l'office).

²⁶⁰ SURIUS (1581), VII, p. 454-456 : « Vita S. Caprasii abbatii monasterii lirinensis, excerpta ex vetusto annosoque codice eiusdem monasterii et ad nos fideliter transmissa » ; BARRALIS (1613), I, p. 191-193 : « Vita sancti Caprasii abbatii monasterii Lerinensis, excerpta ex annoso codice eiusdem coenobii et a nobis fideliter exarata ».

²⁶¹ BnF, lat. 10486, f. 3v (mention dans le calendrier), f. 391r-392r (douze leçons de l'office). La *Vie* de Caprais figure aussi dans un autre manuscrit du XVII^e siècle, Roma, Biblioteca Vallicelliana, P 195, f. 112r-114v – Inc. :

martyrologues du IX^e siècle (Adon, Florus, Usuard) en tant qu'abbé de Lérins, ce qui témoigne de son culte au moins depuis l'époque carolingienne²⁶². Sa *Vie* est datée du VII^e siècle par l'historiographie²⁶³, mais la mention de la traversée de la Nicomédie, nouveauté propre à la *Vie* d'Honorat du XIII^e siècle (*BHL* 3976 – *Vita a*), et certaines intertextualités avec des textes plus récents invitent à la prudence, en attendant une édition critique.

La *Vie* du moine Antoine (*Antonius*) (*BHL* 584) est une œuvre d'Ennode, évêque de Pavie, écrite peut-être pendant son épiscopat, entre 513 et 521, selon l'étude de Stéphane Gioanni²⁶⁴. La *Vie* est transmise par au moins quatorze manuscrits médiévaux et modernes, les plus anciens datant du IX^e siècle²⁶⁵. Antoine est connu seulement par ce récit qui pourrait être une « fiction hagiographique », sans prise avec une existence historique à proprement parler. Commémoré le 28 décembre, son culte n'est attesté à Lérins avec certitude qu'à partir du XV^e siècle. Selon le récit, Ennode écrit à la demande d'un abbé Léonce dont on ignore l'abbaye (Lérins?). Antoine est né « près des rives du Danube, dans la cité de Valeria », ce qui correspond au Norique, région d'origine de Théodoric († 526) dont Ennode a été le panégyriste. Comme le roi ostrogoth, l'itinéraire d'Antoine commence en Pannonie septentrionale, passe par l'Italie du Nord, pour aboutir en Provence. Quelques traits de sa biographie – jeune orphelin, élevé par son oncle – sont communs aussi à la trajectoire d'Ennode lui-même. La *Vie* du saint est marquée par un parcours ascétique qui, après différentes expériences de vie solitaire, culmine par son adhésion à la communauté de Lérins dans laquelle il vit deux ans, jusqu'à sa mort. Ce cheminement apparaît ainsi comme une forme de mise en exergue de la vie ascétique encadrée et menée en commun, par opposition aux excès et à l'instabilité de l'érémisme. Écrite dans un « style précieux et métaphorique », en faisant appel à la tradition ascétique, la *Vie* d'Antoine semble plutôt adressée à une élite cultivée qu'à la promotion du culte du saint.

Une partie du dossier d'Aigulf/Aygulf/Aigulphe/Ayoul (*Aigulfus*), abbé de Lérins et martyr fêté le 3 septembre, n'est pas d'origine lérinienne ni provençale. La *Vita* (*BHL* 194) a été écrite à Fleury-sur-Loire par le moine Adrevald, dans la deuxième moitié du IX^e siècle ; l'*Inventio* (*BHL* 195) date du XI^e siècle et est en relation avec l'invention des reliques d'Aigulf à Saint-Ayoul de Provins, prieuré dépendant de Montier-la-Celle, où ont été recueillis, entre le début du XII^e et le XIII^e, les *Miracula* (*BHL* 196)²⁶⁶. Une version abrégée de la *Vie* d'Aigulf d'après la version d'Adrevald demeure inédite (*BHL* vacat)²⁶⁷.

Beatus igitur verus Christi discipulus, mundanam illam relinquens philosophiam, evangelicam aggressus et disciplinam. Voir PONCELET (1909), p. 461.

²⁶² DUBOIS (1965), p. 238.

²⁶³ GODDING (2001), p. xxvi ; HEINZELMANN (2010), p. 58, n. 139.

²⁶⁴ GODDING (2001), p. xxiv ; GIOANNI (2007), p. 172-187 (édition et traduction française) ; ID. (2009), p. 157-162 ; ID. (2010), p. 407-417. Parmi les éditions anciennes, BARRALIS (1613), II, p. 143-148 ; *Patrologia Latine*, 63, col. 239-246.

²⁶⁵ Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 9845-9848 (1218), f. 119r-123r (deuxième quart du IX^e siècle), BISCHOFF-EBERSPERGER (1998), I, p. 159, n° 736 ; BAV, Vat. lat. 3803, f. 90r-94r (deuxième moitié du IX^e siècle), BISCHOFF-EBERSPERGER (2014), III, p. 450, n° 6881.

²⁶⁶ PLANAVERGNE (1999) ; CABY (2009), p. 684, n. 40 ; ROSE (à paraître). Nous remercions Isabelle Rosé de nous avoir transmis son texte inédit.

²⁶⁷ Connue par le manuscrit du XV^e siècle, Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Ser. N. 12811, f. 625r-627r. Transcription et traduction dans ROSE (à paraître).

La *Vita* anonyme d'Aigulf (*BHL* 193) suscite un débat quant à son origine et à sa datation, antérieure ou postérieure à la *Vie* écrite par Adrevald²⁶⁸. Elle n'est connue que par une copie moderne dans la collection hagiographique de Costantino Caetani (1560-1650)²⁶⁹. D'après l'analyse récente d'Anne-Marie Helvétius, cette *Vie* pourrait dater de la deuxième moitié du VIII^e siècle et serait l'œuvre d'un moine de Lérins. Premier exemple de « saint-abbé martyr de la réforme », la figure d'Aigulf témoignerait de l'adhésion des lériniens au processus de régularisation de la vie des monastères des premiers temps carolingiens²⁷⁰. Dans ce récit, Aigulf est né à Blois, à l'époque du roi Dagobert († 638/639), et est adolescent au moment où l'abbé Léodebold de Saint-Aignan d'Orléans veille, à la suite de saint Maur, à propager l'ordre monastique en Gaule. Suivant ce propos, Léodebold obtient de Clovis († 657) un champ à Fleury pour construire un monastère où Aigulf devient moine. Attirés par sa sainteté, les moines de Lérins, alors ruinée par les barbares et sans abbé, viennent chercher Aigulf à Fleury pour qu'il devienne leur abbé. Aigulf reconstruit le monastère et instaure la discipline diffusée par saint Maur, mais suscite ainsi la révolte de certains moines qui, avec l'aide de Mummole, « prince de la cité d'Uzès », emportent Aigulf et ses compagnons sur l'île Caprasia. Ils sont torturés pendant le voyage puis, en prison, ils reçoivent la vision de saint Michel. Ils sont décapités une fois sur l'île. L'un d'entre eux, Briconius, s'étant évadé retourne à Lérins où il rapporte le martyre de ses compagnons. Les corps des saints martyrs sont alors ramenés et ensevelis à Lérins par le successeur d'Aigulf, l'abbé Prigonius.

Deux abbés de Lérins appelés Porcaire (*Porcarius*), celui qui reçoit le jeune clerc Césaire en 488/489 à Lérins, auteur des *Monita*²⁷¹, et celui de la deuxième moitié du VIII^e siècle, sont probablement amalgamés dans l'épisode du martyre de Porcaire et ses cinq cents moines à Lérins (*BHL* 6901) qui ouvre la *Vie* de l'abbé Maïeul de Cluny écrite par le moine Syrius entre 999 et 1010 (*BHL* 5179)²⁷². Selon ce récit, à une époque indéterminée où la Provence souffrait des exactions sarrasines, l'abbé Porcaire avait été averti en songe par un ange de l'heure et du jour de l'attaque des Sarrasins à Lérins et de la mort certaine de tous. L'ange conseille que chacun choisisse soit la fuite, soit le martyre. Au matin, Porcaire réunit tous les frères et leur annonce ce qu'il a entendu et vu. Certains décident alors de rester, d'autres de se retirer sur des îles plus sûres. À l'arrivée de la flotte sarrasine, Porcaire exhorte les frères à s'abandonner au martyre. Dans la lumière, entourés par les anges et les élus, les frères peuvent alors rejoindre la Jérusalem céleste. Selon l'analyse de Dominique Iogna-Prat, l'évocation du sacrifice de Porcaire et de ses moines est une allégorie de la capture de Maïeul par les pirates sarrasins en 972, mais surtout l'occasion d'établir un parallèle entre deux formes de combat monastique : le martyre dans le sang – celui de Porcaire – et le sacrifice virginal – celui des moines clunisiens dont Maïeul est l'exemple.

²⁶⁸ AASS, Sept., I, col. 743-747.

²⁶⁹ Roma, Biblioteca universitaria Alessandrina, 95, f. 47r-50v. Voir PONCELET (1909), p. 172.

²⁷⁰ HELVETIUS (à paraître). Nous remercions Anne-Marie Helvétius de nous avoir transmis son texte inédit. Voir IOGNA-PRAT (2009), p. 744.

²⁷¹ *Vie de Césaire*, I, 5 ; I, 7 ; I, 11 ; WILMART (1909).

²⁷² IOGNA-PRAT (1988), p. 108-114, édition p. 178-182 ; ID. (1994) (trad. franç.) ; MAGNANI (2005), p. 141-144. Deux manuscrits modernes transmettent *BHL* 6901 de manière indépendante : Napoli, Biblioteca Brancacciana, II. B. 2, f. 244r-245v ; Roma, Biblioteca universitaria Alessandrina, 102, f. 817r-818r (collection hagiographique de Costantino Caetani, voir *supra*, n. 31). Parmi les éditions anciennes, BARRALIS (1613), I, p. 223-225.

Comme pour les pièces auxerroises carolingiennes du dossier de Trophime d'Arles ou la composition de la *Vie* de saint Bobon (*BHL* 1383), la formulation clunisienne d'une tradition lérinienne en ouverture de la *Vie* de Maïeul se situe dans le contexte de l'implantation des moines de Cluny en Provence pendant les abbatiats de Maïeul (954-994) et d'Odilon (994-1048), où la restauration de l'abbaye de Lérins joue un rôle notable²⁷³. En 978, d'après un diplôme pontifical atypique, à l'authenticité douteuse, Maïeul reçoit du pape Benoît VII l'île de Lérins avec le monastère d'ArLuc²⁷⁴. Vers 1020, deux actes de donation indiquent qu'Odilon dirigeait Lérins en tant qu'abbé de Cluny²⁷⁵.

Célébrée le 12 août, la passion de l'abbé Porcaire a suscité d'autres versions dont la tradition et la datation sont encore à préciser. Par rapport à la matrice clunisienne des alentours de l'an Mil, elles se distinguent par l'introduction, en début de récit, d'éléments souvent contradictoires pour situer l'action dans le temps (à l'époque de Charles Martel, de Charlemagne...) et caractériser les envahisseurs (païens, barbares, Vandales, Sarrasins, Hagarenes...). Ces textes introduisent aussi des moines survivants, en particulier Eleutère, témoins de la montée au ciel des martyrs, qui s'occupent d'ensevelir leurs corps, qui se rendent à Rome pour en informer le pape, puis retournent sur l'île pour restaurer le monastère. Comme certains de ces aspects apparaissent par ailleurs dans la documentation lérinienne du XII^e siècle, il n'est pas improbable qu'une version de la passion de Porcaire ait été réalisée entre cette époque et la deuxième moitié du XIII^e siècle quand le martyr de Porcaire clôt le récit de la *Vie* épique de saint Honorat (*BHL* 3976 – *Vita a*)²⁷⁶. En 1613, Vincent Barralis, en plus de la *passio* clunisienne, en a publié également une « version longue » (*BHL* 6899), d'après « de très fidèles et anciens manuscrits » (*ex fidelissimis perantiquis mss*), mais nous ne connaissons aucun manuscrit contenant ce texte²⁷⁷. Une autre version (*BHL* 6900), qui semble inédite, figure dans un manuscrit du XVI^e siècle conservé à Naples²⁷⁸. Enfin, une tradition recueillie au XVI^e siècle, lie l'abbé Porcaire au prieuré Saint-Porcaire du Mont Verdun dans le Forez, dépendance de l'abbaye de la Chaise-Dieu dans le diocèse de Lyon. Selon ce récit (*BHL* 6902)²⁷⁹, lors de l'attaque de Lérins par les païens et le martyr des cinq-cents moines, saint Porcaire a eu les yeux crévés. Il s'enfuit et retourne dans sa région d'origine où il s'installe dans une *cella* sur le Mont Verdun et veille sur

²⁷³ MAGNANI (1999), p. 24-97.

²⁷⁴ *Papsturkunden* 896-1046, H. ZIMMERMANN (éd.), Vienne, 1984, I, n° 248 (édition et critique de l'acte). Voir aussi Les plus anciens documents originaux de l'abbaye de Cluny, t. II, Paris, Bibliothèque nationale de France, Collection de Bourgogne, vol. 77, n°s 33 à 61, H. ATSMAS – S. BARRET – J. VEZIN (éd.), Turnhout, 2000 (*Monumenta paleographica Medii aevi. Series gallica*), n° 45.

²⁷⁵ *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*, H. MORIS (éd.), 2 vol., Paris, 1883-1905, II, p. 51, n° 28 (18 octobre 1022, original Nice, Archives départementales des Alpes-Maritimes, H 425) ; I, p. 53, n° 55 (probablement d'avant 1024).

²⁷⁶ Cette version de la Passion de Porcaire n'est pas repertoriée par *BHL*. Édition MÜNKE (1911), ch. XLIX, p. 118-122. Un manuscrit du XV^e siècle relié dans la collection hagiographique de Costantino Caetani transmet cette version de manière indépendante (Roma, Biblioteca universitaria Alessandrina, 94, f. 414r-418r). Dans la version de la *Vie* d'Honorat du début du XV^e siècle (*BHL* 3977), le martyr de Porcaire reçoit un nouveau traitement narratif qu'il faudrait aussi prendre en compte dans son dossier hagiographique. Voir CABY (2009), p. 690-691 et n. 57. Voir aussi MEHU (2009), p. 468-469.

²⁷⁷ BARRALIS (1613), I, p. 220-223. Voir *supra* n. 19.

²⁷⁸ Napoli, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, VI. D. 49, f. 9r-16r (*non vidi*). La version liturgique du martyr de Porcaire connue par le bréviaire de l'abbaye de Lérins de la fin du XV^e siècle où l'office à douze leçons est amputé du début (jusqu'au début de la septième leçon) semble être une version différente de celles repertoriées dans *BHL* (BnF, lat. 10486, f. 437^{bisrv}).

²⁷⁹ Édition dans C. LE COINTE, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. IV, Paris, 1670, p. 797, n. 30.

les habitants chrétiens. Toutefois, les païens viennent jusque dans sa cellule et le transpercent d'un coup de lance.

C. NICE-CIMIEZ (EM)

Le diocèse de Nice-Cimiez n'a développé qu'à la fin du Moyen Âge ou à l'époque moderne une hagiographie épiscopale d'où ressortent les récits sur Siacre et Bassus²⁸⁰. La raison en est peut-être la vogue du culte médiéval du saint martyr Pons à l'abbaye éponyme de Cimiez, qui semble avoir éclipsé également la figure de saint Hospice, connu au VI^e siècle par Grégoire de Tours²⁸¹.

Le culte du saint martyr Pons/Ponce (*Pontius*) daterait peut-être du V^e siècle. De fait, depuis leur publication par Jacques Sirmond en 1612, trois homélies *De bono martyrii* attribuées à l'évêque Valérien de Cimiez (439-469), mentionnant sans le nommer un martyr faisant l'objet d'une dévotion dans sa cité, sont considérées hypothétiquement se référer à Pons²⁸². Usuard est toutefois le premier à l'avoir consigné dans son martyrologe (*ca.* 870), le 14 mai, d'après la *Passion* (BHL 6896) qui toutefois, ne comporte pas la date du martyre²⁸³.

Selon sa *Passion* (BHL 6896)²⁸⁴, Pons est né à Rome, fils unique de Marcus, sénateur, et de Iulia. Encore enfant, avec un compagnon nommé Valerius, à l'époque du pape Pontien, il devient chrétien et convainc son père et toute sa maisonnée de se convertir. À la mort de Marcus,

²⁸⁰ Liée aux traditions déployées autour de l'abbaye Saint-Pons-hors-les-murs de Nice, la *Vie* de Siacre (*Siacrius*) (BHL 7696) a été éditée pour la première fois par Barralis en 1613 (I, p. 132-133) d'après « un manuscrit ancien du monastère de Saint-Pons » aujourd'hui disparu (l'inventaire de la sacristie de Saint-Pons du 5 mai 1440, mentionne, parmi les livres, un légendier, un passionnaire, une *Vie* de saint Pons avec la *Vie* d'autres saints et saintes, ainsi qu'un livre nommé *Carolus*, voir *Chartrier de l'abbaye de Saint-Pons-hors-les-murs de Nice*, n° 308, p. 369). Il s'agit d'une composition qui fait de Siacre un neveu de Charlemagne et comte de Brie, l'instigateur de la fondation du monastère par l'empereur dans l'église de Cimiez où on vénérât le corps de saint Pons. Siacre aurait ainsi été le premier abbé puis évêque de Nice. Siacre n'est mentionné dans les documents de l'abbaye qu'à partir de 1430, et en absence de tout témoin manuscrit connu, une partie de l'historiographie considère sa *Vie* comme une composition réalisée entre le XV^e et le XVI^e siècle [LATOUCHE (1925), p. 342-343 ; GUYON (1973), p. 628-630 ; *contra* PASSET (1977), p. 201-204, qui pense que la *Vie* de Siacre pourrait dater du X^e siècle]. Quant à saint Bassus, dont la *Passion* est connue par les légendiers du XIV^e siècle de Pietro de Natali (BHL 1041b) et de Pietro Calò (BHL 1041c), il est venu à être vénéré à Nice au XVII^e siècle en raison d'une méprise du martyrologe romain qui, à la fin du XVI^e siècle a confondu cette cité avec Nicée de Bithynie, et suscité les versions modernes de ce prétendu premier évêque-martyr de Nice (BHL 1041-1042) [DOUBLET (1931) ; DELAHAYE (1932) ; PASSET (1977), p. 39-40].

²⁸¹ Hospice (*Hospitius*), fêté le 21 mai, est un reclus vivant près de Nice, associé traditionnellement à la presqu'île du Cap-Ferrat. Grégoire de Tours raconte comment l'ascète avait prédit l'invasion de la Gaule par les Lombards et accompli plusieurs prodiges (BHL 3987) ainsi que, après sa mort, la façon miraculeuse dont un homme qui portait de la terre prise à sa sépulture arrive à Lérins dans un bateau conduit par des juifs (BHL 3988). CARRIAS (1969), p. 237, 243. GREGOIRE DE TOURS, *Historiam libri decem*, VI, 6, B. KRUSCH - W. LEVISON (éd.), *MGH, SRM* 1, 1, Hanovre, 1953, p. 272-276 (BHL 3987) ; GREGOIRE DE TOURS, *Liber in Gloria confessorum*, 95, B. KRUSCH (éd.), *MGH, SRM* 1, 2, Hanovre, 1885, p. 359 (BHL 3988).

²⁸² Valérien de Cimiez, *Hom.* 15, 16, 17, *Patrologia Latina*, 52, col. 738-746. LAGUERRE (1967), p. 406-407 ; WEISS (1967) ; ID. (1970) ; PASSET (1977), p. 127-139 ; BEAUJARD (2000), p. 106-107, 455 ; BOUIRON - CODOU (2015), p. 14, 27.

²⁸³ DUBOIS (1965), p. 229-230. La plupart des manuscrits contenant la *Passion* de Pons notent aussi sa commémoration le 14 mai, mais dans des nombreux livres liturgiques Pons figure le 11 mai. PASSET (1977), p. 47-63 ; 278-282 ; édition p. 232-250.

²⁸⁴ Édition dans PASSET (1977), p. 232-250. Parmi les éditions anciennes, AASS, Mai, III, col. 274-279 (3^e éd. col. 274-278).

Pons devient sénateur et distribue ses biens aux pauvres. Il est l'ami des deux empereurs Philippe, qu'il amène également à la conversion et au baptême, à l'époque du pape Fabien. Pour échapper à la persécution des empereurs Valérien et Gallien (257), il s'enfuit de Rome, traverse la frontière de l'Italie et arrive dans la ville de Cimiez au pied des Alpes. L'extermination des chrétiens est menée en Gaule par le juge Claudius et son assesseur Anabius qui arrivent à Cimiez et convoquent Pons au tribunal. Pons affirme sa foi chrétienne et refuse de sacrifier aux idoles. Emprisonné, condamné à la torture et à la mort, il déjoue miraculeusement différents supplices dans l'amphithéâtre. Il est enfin amené sur un rocher qui surplombe le Paillon où il meurt en martyr, la tête tranchée. Au même moment, Claudius et Anabius meurent étouffés par les démons. Le compagnon d'enfance de Pons, Valerius, l'enterre la nuit là où il gisait, rachète aux greffiers les actes (*gesta*) du martyr et s'éloigne par bateau vers le pays des Lybiens. Le tombeau du saint martyr devient l'objet d'une grande vénération.

Ce texte est transmis par au moins vingt-sept manuscrits médiévaux dont le plus ancien, provenant de la cathédrale de Chartres, date du IX^e siècle²⁸⁵, alors qu'un légendier du XIV^e siècle comporte une édition alternative du prologue (*BHL* 6896a)²⁸⁶. Une variante liturgique et abrégée de la *Passion* (*BHL* vacat), transmise de façon fragmentaire, a été copiée par une main du X^e siècle dans les feuillets en blanc d'un homiliaire du dernier quart du IX^e siècle, provenant probablement de la cathédrale d'Apt²⁸⁷. La datation de la *Passion* (*BHL* 6896) ne fait pas l'unanimité. Au XVII^e siècle, les Bollandistes l'attribuent à Valerius, compagnon d'enfance de Pons, mais, en général, l'historiographie a retenu les V^e et VI^e siècles comme époque probable de rédaction²⁸⁸, tandis que Jean-Pierre Weiss, en analysant les nombreux anachronismes du récit, a postulé une composition, peut-être par un écrivain lombard, dans le dernier quart du VIII^e siècle²⁸⁹. Cette dernière datation fait de la *Passion* une œuvre contemporaine du monument funéraire carolingien du saint situé dans l'église abbatiale du monastère Saint-Pons-hors-les-murs de Nice (aujourd'hui l'hôpital Pasteur à Cimiez). La reconstitution de l'inscription qui courait sur les quatre côtés de la frise, à partir des fragments conservés, conduit à la dater de 777²⁹⁰. Cette inscription véhicule le récit de la fondation du monastère par « Charles, roi des Francs et des Lombards et patrice des Romains », formule qu'on retrouve ensuite dans les chartes de l'abbaye entre 999 et 1078²⁹¹. Elle évoque aussi la restauration du tombeau du martyr Pons par l'évêque Siacre, dont le culte se développera au XV^e siècle.

Différentes versions abrégées de la *Passion* de Pons ont circulé dans les collections hagiographiques des XIII^e et XIV^e siècles, dont celle de Vincent de Beauvais (*BHL* 6897)²⁹².

²⁸⁵ BnF, lat. 5299, f. 145v-157r. DOLBEAU (1979), p. 200 ; PASSET (1977), p. 49 ; BISCHOFF-EBERSPERGER (2014), III, p. 108, n° 4359.

²⁸⁶ BAV, Borgh. 297, f. 242v-245v. Ce manuscrit contient d'autres pièces relatives à des saints provençaux : Victor de Marseille (*BHL* 8571a), Geniès d'Arles (*BHL* 3305), Marie Madeleine (*BHL* 5439 et 5443). PASSET (1977), p. 61-62, édition p. 232.

²⁸⁷ Avignon, Archives départementales de Vaucluse, 2 G 94, f. 21v, 66v, 85v (non répertorié dans BISCHOFF-EBERSPERGER). PASSET (1977), p. 64-67, édition p. 229-231, pl. X, XI, XII ; MANTEYER (1925), p. 371, n. 122 ; LATOUCHE (1925), p. 352, n. 4.

²⁸⁸ Laguerre (1967), p. 402-406 ; Passet (1977), p. 168 ; Heinzelmann (2010), p. 44, n. 74.

²⁸⁹ WEISS (1991), suivi par CODOU (2011), p. 281, n. 11.

²⁹⁰ GUYON (1973), p. 611-612, 615 et 630 ; CODOU (2011), p. 291.

²⁹¹ *Chartrier de l'abbaye de Saint-Pons-hors-les-murs de Nice*, E. CAIS DE PIERLAS, G. SAIGE (éd.), Monaco, 1903, n° 1 (999), 12 (1004), 4 (c. 1028), 13 (1078). FEVRIER (1973), p. 280-283 ; MAGNANI (1999), p. 13-14, 75-77, 336-343 ; OLIVIER (à paraître).

²⁹² PASSET (1977), p. 72-84.

Par ailleurs, un *Mystère* basé sur la *Passion* de saint Pons, composé de 5415 vers en provençal partagés en deux journées, est connu par un manuscrit de la deuxième moitié du XV^e siècle provenant du Puy-Saint-Pierre, dans les Hautes-Alpes²⁹³.

D. VENCE (VO)

L'Église de Vence a porté à la sainteté deux évêques, Véran (442-465) et Lambert (1114-1154), mais seulement ce dernier a suscité de manière assurée la composition d'un récit hagiographique à l'époque qui nous occupe ici.

La construction de la figure de Véran résulte d'un processus complexe et pluriséculaire. Elle a été réifiée pour la première fois dans la *Vie* française de Véran attribuée au chanoine Jacques Barcillon (1616-1664) rédigée dans les années 1630, dont il ne sera pas question ici puisque sa rédaction dépasse les bornes chronologiques du volume²⁹⁴. Les plus anciennes mentions d'un Véran dans le diocèse de Vence sont dans les chartes du XI^e siècle du monastère Saint-Marie-la-Dorade et Saint-Véran, à Cagnes-sur-Mer, à l'époque des abbés Constantin (ca. 1015-1016) et Pons (ca. 1032-1055)²⁹⁵. Son nom n'est que mentionné sans précision sur sa personnalité dans les chartes parce que le monastère porte son vocable. La première attestation explicite à un évêque Véran est contenue dans un calendrier de l'église de Vence placé au début d'un bréviaire de Grasse du XIV^e siècle²⁹⁶. Quant à lui, l'*Éloge* (BHL 8538) que les Bollandistes attribuent à Véran de Vence concerne un Véran évêque de Lyon²⁹⁷.

L'existence historique de l'évêque de Vence Lambert (*Lambertus*) est confirmée parce qu'il souscrit une charte en 1146 et il est mentionné comme médiateur dans une autre en 1152²⁹⁸. Il meurt en 1154 selon sa *Vie* latine (BHL 4695) et il est célébré le 26 mai. Sa *Vie* a été mise par écrit par l'un des chanoines de l'Église de Vence entre la mort de l'évêque Pierre d'Antibes (1146-1156) et celle d'Arnaud (1151-1164), évêque de Nice, puisqu'il est fait référence au décès du premier alors que le second est toujours en vie au moment de la mise en récit. Ceci place la rédaction entre 1156 et 1164. La *Vie* promeut le modèle de sainteté de l'évêque-moine : un évêque vivant selon une règle et des coutumes monastiques. Par l'entremise de nombreux *topoi* qui proviennent de la Bible, de la règle de saint Benoît et des *Vies* de Martin de Tours, d'Honorat d'Arles et d'Isarn de Saint-Victor de Marseille, Lambert est dépeint comme un évêque vivant dans le siècle comme un moine et l'humilité, vertu monastique, est celle qui le détermine. Le fondement de son humilité est lié à sa naissance qui coûte la vie de sa mère, ce dont il se sent coupable et ce pourquoi il reste toujours humble. Il est consacré à Dieu, confié

²⁹³ GUILLAUME (1888) ; CHOCHÉYRAS (1975), p. 65-66, n. 5, p. 93-96, 183-186 ; PASSET (1977), p. 85-86.

²⁹⁴ OLIVIER (à paraître) ; BARCILLON (1860-1861 et 1862-186) ; ID. (1881).

²⁹⁵ *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*, I, n° 154 (p. 144-146), 156 (p. 150-152), 149 (p. 136-138), 146 (p. 133-134), 147 (p. 134-135), 148 (p. 135-136) et 357 (p. 346), 152 (p. 141-142) et 358 (p. 347), 359 (p. 347), 159 (p. 153-154) et 360 (p. 348), 160 (p. 154-155).

²⁹⁶ Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, 42, f. 5r. Au 10 septembre se lit l'entrée « *Verani episcopi Vencienii IX lectio* ».

²⁹⁷ OLIVIER (à paraître).

²⁹⁸ *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, II, n° 990 (p. 441-442) et *Cartulaire de l'ancienne cathédrale de Nice*, E. CAIS DE PIERLAS (éd.), Turin, 1888, p. 39-42, n° 30.

et éduqué dans les lettres et les institutions monastiques au monastère de Lérins où il mène une vie humble et sainte. En raison de ses vertus et de sa réputation de sainteté, il est ordonné évêque de l'Église de Vence. Il exerce sa charge pastorale en faisant preuve d'humilité et en ne s'élevant pas au-dessus des membres de son clergé parmi lesquels il vit comme égal et avec lesquels il prend ses repas. Il lit le psautier en entier debout tous les jours avant de manger et il soumet son corps à son esprit par les jeûnes, les prières et les veilles. Il est heureux parmi les gens humbles, et ce, même s'il est évêque et s'il a une réputation de sainteté. Lorsqu'il devient trop malade pour quitter le lit, il ne détourne pas son attention de la prière.

Son culte prend place à la cathédrale peu de temps après sa mort et il est soutenu par deux monuments : le témoin manuscrit de sa *Vie* et son tombeau.

Un seul témoin médiéval de la *Vie* est parvenu jusqu'à aujourd'hui. Il se trouve toujours à la cathédrale de Vence. Copié vers le milieu du XII^e siècle, il prend la forme d'un livret de quelques folios dont le contenu se réfère presque exclusivement à Lambert. Les caractéristiques matérielles de ce livre sont typologiquement celles du livret hagiographique²⁹⁹. Il pourrait s'agir du premier exemplaire de la mise au propre de la *Vie*. Le *libellus* est mis à profit comme soutien du culte de Lambert dans la cathédrale. D'une part, le texte qu'il porte met abondamment l'accent sur le tombeau localisé dans l'église et sur la puissance des reliques du saint qu'il contient. Alors malade et sur le point de mourir, les chanoines décident de faire l'honneur à Lambert de l'inhumer dans son église dans un sarcophage qu'ils ont fait faire spécialement pour lui. Informé de l'entreprise, il demande à y être porté. Il bénit et signe d'un geste de la main le tombeau où son corps allait être déposé dans l'église après sa mort physique³⁰⁰. Cette scène veut montrer que ses chanoines le considèrent comme un personnage très spécial avant qu'il meure et qu'il allait en être de même après sa mort puisqu'ils prévoient pour lui une tombe individualisée offerte à la vénération au sein de l'église. Elle montre donc qu'un culte s'organise autour de Lambert avant sa mort. Toujours selon la *Vie*, plusieurs miracles se produisent après sa mort par l'intermédiaire du tombeau et des reliques qu'il contient. La dernière partie du récit hagiographique donne la liste de ceux-ci. Il s'agit d'un culte conforme à l'usage du XII^e siècle qui passait dorénavant par un long processus rituel mis en place par l'institution ecclésiastique. D'autre part, le *libellus* est aussi mis à profit comme soutien au culte de Lambert à la cathédrale puisque l'une des notes marginales médiévales qui le parsèment concerne le tombeau. Il s'agit de la transcription de son épitaphe là où la *Vie* commence, après le prologue³⁰¹. On conserve dans la cathédrale de Vence cette épitaphe, inscrite dans un cartouche sur une plaque calcaire, datant probablement de l'époque de sa mort³⁰².

IV. SANS DIOCESE PRECIS (VO)

Consorte (VO) La *Vita beate Consortiae virginis et Conversio sancti Eucherii episcopi et Galle uxoris eius* (dorénavant *Vie* de Consorte et *Conversion* d'Eucher) est copiée dans trois

²⁹⁹ POULIN (2006), p. 17-18, 21-22.

³⁰⁰ *Vie* de Lambert, Vence, Trésor de la cathédrale, 1, f. 2v.

³⁰¹ *Vie* de Lambert, Vence, Trésor de la cathédrale, 1, f. 1v.

³⁰² CODOU (2012), p. 216, 218.

manuscripts qui présentent des variantes. La version du texte portant le numéro *BHL* 1925b est copiée dans un légendier provenant de Bobbio, du IX^e-X^e siècle. L'incipit mentionne la seule *Vie* de Consorce et donne le jour de sa commémoration, le 22 juin : *Incipit uita sancte ac beatissime Consortiae uirginis quod est .x. kalendas iulias*³⁰³. Une variante du texte se trouve dans un recueil hagiographique de la fin du X^e siècle provenant de Saint-Maur-des-Fossés sous le titre *Incipit uita beate Consortie uirginis et conversio sancti Eukyrii et Galle uxoris ejus* (*BHL*1925)³⁰⁴. Elle se trouve aussi dans un légendier de Cluny du XI^e-XII^e siècle sous le titre *Incipit uita sancte Consorcie uirginis et conversio sancti Eucherii et Galle uxoris eius*³⁰⁵. Cette version a été éditée en 1662 par Pierre-François Chifflet (1592-1682)³⁰⁶. À ces témoins il faut ajouter cinq manuscrits mentionnés par Chifflet, aujourd'hui disparus ou non identifiés, qui attestent la diffusion lyonnaise de *BHL* 1925 : trois proviennent de Lyon et deux d'abbayes du diocèse de Lyon, soit celles de Gigny et Saint-Claude dans le Jura.

Selon la *Conversion*, Eucher et Galla ont deux filles, Consorce et Tulle. À la suite de leurs naissances, Eucher décide de suivre le Seigneur. Pour ce faire, il mène une vie solitaire dans une grotte murée du champ familial appelé Mont Mars dans le territoire d'Aix, près du fleuve de la Durance. Galla devient sa servante pour n'être pas séparée de lui. Peu de temps après, Tulle meurt et est ensevelie dans une grotte de son champ nommé *Tetea*. Elle apparaît à sa mère et lui annonce qu'elles seront réunies auprès du Seigneur, que son père deviendra évêque et que sa sœur poursuivra sa vie dans la virginité. Lorsque l'évêque de Lyon décède, une révélation du Seigneur fait savoir aux habitants qu'Eucher était désigné pour lui succéder. L'archidiacre et des clercs le sortent de sa retraite et le placent sur le siège épiscopal de Lyon. Galla prend sa place dans la grotte jusqu'à la fin de ses jours et Consorce lui apporte ce dont elle a besoin pour sa subsistance.

Selon la *Vie* de Consorce, après la mort de ses parents, Consorce fait construire un hôpital et une église dédiée au protomartyr Étienne protomartyr dans son village de Mocton. Elle obtient du roi Clotaire (ca. 498-561) de vivre dans la virginité après avoir guéri sa fille de la fièvre. Cependant, le roi Sigebert (ca. 535-575) accorde sa main à Hecca, l'un des officiers du palais. Le mariage n'a pas lieu puisqu'il se tue en tombant sur son propre glaive. Le roi, apprenant ensuite ce que son père Clotaire lui avait jadis accordé, ordonne que personne n'aille à l'encontre de son souhait de vivre dans la virginité. Après ce jour, elle reçoit une abondance de dons du Seigneur, elle est regardée comme un ange et Dieu opère plusieurs miracles par son intermédiaire. À sa mort, elle est ensevelie dans l'oratoire Saint-Étienne qu'elle avait fait construire.

L'épisode de la *Conversion* relatant la retraite d'Eucher jusqu'à son élection au siège de Lyon et la prise de sa place par Galla est, presque mot pour mot, identique au *Dies natalis* d'Eucher, le 16 novembre, contenu dans le martyrologe de Lyon compilé avant 806³⁰⁷. Le compilateur de ce martyrologe a donc puisé sa matière de la *Conversion* d'Eucher. Le *Dies natalis* se clôt sur

³⁰³ BAV, Vat. lat. 5771, f. 321r-325v. GRAYSON (1999), n° 200, p. 327 (IX^e siècle) ; GAMBER (1968²), II, n° 1648, p. 593 (*Passionnaire de Bobbio*, IX^e-X^e siècle) ; SALIOU (1990), p. 290.

³⁰⁴ BnF, lat. 11748, f. 99r-102r.

³⁰⁵ BnF, nal 2261, f. 26vb-29vb.

³⁰⁶ CHIFFLET (1662), p. 69, donne à son édition le titre *Conversio sancti Eucherii episcopi et Gallae uxoris ejus et Vita duarum filiarum Tulliae atque Consortiae uirginum*.

³⁰⁷ QUENTIN (1908), p. 159-160 (d'après BnF, lat. 3879).

la mention des deux filles : « Il est raconté que leurs deux filles, nommées l'une Consorce, l'autre Tulle, s'illustrèrent par la grâce de leur virginité et la gloire de leurs prodiges »³⁰⁸.

Or, l'Eucher de Lyon qui est célébré le 16 novembre, en accord avec le martyrologe lyonnais, est aujourd'hui et depuis une époque ancienne regardé comme l'évêque historique de Lyon qui a siégé de 435/439 à 449/450. Selon plusieurs sources, cet évêque historique est le père de deux garçons, Véran et Salonius, qu'il a eu avec Galla. Avant de devenir évêque de Lyon, il a séjourné à Lérins avec sa famille. Ceci se retrouve dans une quantité importante de documents, à savoir, par exemple, des lettres de Paulin de Nole et de Salvien, la *Vie* d'Honorat par Hilaire, un poème de Sidoine Apollinaire et les ouvrages d'Eucher lui-même. Alors que cet Eucher historique a été évêque de Lyon vers le milieu du V^e siècle, celui de la *Vie* de Consorce et *Conversion* d'Eucher évolue sous les règnes de Clotaire (ca. 498-561) et Sigebert (ca. 535-575). Il appert que ces deux Eucher ont été amalgamés au plus tard à la fin du X^e siècle. En effet, des textes sur ces deux Eucher se trouvent dans le codex des Fossés. Il s'y trouve la *Vita beate Consortiae virginis et Conversio sancti Eukyrii episcopi et Galle uxoris ejus* (BHL 1925)³⁰⁹, l'entête des pages le contenant se référant à Eucher et à Galla : *Vita Eukyrii et Galle uxoris eius*³¹⁰ et *Vita Eukyrii*³¹¹. Le texte qui suit dans le codex est un *Éloge* de son fils Véran (BHL 8538)³¹². Il s'y trouve aussi la *Passio sancti Mauritii cum sotiis suis* (BHL 5739) dont Eucher, évêque de Lyon au V^e siècle, est l'auteur³¹³. L'amalgame entre les homonymes pourrait s'expliquer par les caractéristiques qu'ils ont en commun : l'épiscopat lyonnais, l'origine sénatoriale, le mariage et des enfants.

La *Vie* de Consorce a été diffusée dans le réseau clunisien avec la *Conversion* d'Eucher³¹⁴. Les reliques de Consorce sont à Cluny où elle est honorée d'un culte qui est diffusé à travers les calendriers des monastères qui en dépendent³¹⁵. (VO)

V. QUELQUES ELEMENTS DE SYNTHÈSE (EM)

³⁰⁸ Ibid. : « *Duae ipsorum filiae, quarum una Consortia altera Tullia vocabatur, virginitatis gratia et signorum gloria claruerunt* ». Pour la datation de la compilation du martyrologe de Lyon, voir PELOUX (2019), p. 80.

³⁰⁹ BnF, lat. 11748, f. 99r. Le P. Chifflet, *Paulinus illustratus*, p. 69, donne à son édition le titre *Conversio sancti Eucherii episcopi et Gallae uxoris ejus et Vita duarum filiarum Tulliae atque Consortiae virginum*.

³¹⁰ BnF, lat. 11748, f. 99r.

³¹¹ BnF, lat. 11748, f. 100r et 101r.

³¹² BnF, lat. 11748, f. 102r-102v. Voir *supra*.

³¹³ BnF, lat. 11748, f. 54r-55v.

³¹⁴ En effet, un témoin de ce texte se trouve dans un manuscrit perdu de l'Abbaye Saint-Pierre de Gigny, au diocèse de Lyon, selon le P. Chifflet, *Paulinus illustratus*, p. 69.

³¹⁵ BONNIN-MAGNE (2006) ; MAGNANI (1999), p. 77, 174, souligne que Consorce, d'abord fêtée à Avignon, est très tôt intégrée au sanctoral clunisien sans toutefois en préciser la date. Elle fait cependant le lien entre la présence clunisienne dans la région avignonnaise, le fait que la mort de Maïeul de Cluny était mentionnée dans le martyrologe du monastère féminin Saint-Laurent d'Avignon et le fait que la fête de Consorce était au propre de l'Église d'Avignon. En effet, Maïeul avait légué ses maisons de la campagne et du *castrum* avignonnais aux moines de Cluny. Aussi, p. 237, n. 315 : Consorce figure, vers 1026, dans le martyrologe d'Arnulf, moine du monastère Saint-André de Villeneuve-les-Avignon en Provence. Aussi, p. 360, n. 108, en Provence se trouve le monastère Sainte-Consorce de Mandanois. Selon BONNIN-MAGNE (2013), p. 155-157, Consorce entre dans le sanctoral clunisien dans les années 1030. Voir aussi CAMUS (1995).

Ce panorama de l'hagiographie latine des provinces provençales d'Arles, Aix et Embrun entre le V^e et le XII^e siècle concerne le dossier hagiographique de 44 saints, dont trois saintes³¹⁶ et sept martyrs³¹⁷. Il rassemble 108 unités textuelles qui ne sont pas toutes des productions locales et ni toujours antérieures à 1200. Dans cet ensemble où nous avons voulu rendre compte des dossiers hagiographiques de manière étendue, dans la mesure des avancées historiographiques, les Vies prédominent largement, suivies des sermons et panégyriques, puis de quelques passions et recueils de miracles. Si les miracles posthumes sont parfois intégrés dans les Vies, les récits de translation semblent plus rares avant 1200³¹⁸. Les saints sont pour la grande majorité des évêques (26), ensuite des abbés (6)³¹⁹, des moines (2)³²⁰ ou des ermites/reclus (2)³²¹. Une vingtaine de dossiers concerne des personnages dont l'existence historique est attestée par d'autres sources, 24 sont relatifs à des figures dont l'historicité n'est pas avérée. Dans la répartition par diocèse de l'ensemble (Graph. 1), Arles regroupe le plus grand nombre de saints (8) et d'unités textuelles (27), mais six sont du XIII^e siècle ou postérieures. Vient ensuite l'évêché de Marseille, avec une dizaine de textes dont la plupart sont relatifs au martyr Victor, mais dont trois sont à situer dans la mouvance des Victorins de Paris ou ailleurs. Puisque nous avons réuni dans le diocèse d'Antibes les saints lériniens qui ne sont pas devenus évêques de sièges provençaux, cet évêché se détache par le nombre de saints (6) et de textes (13), mais pour plusieurs d'entre eux, soit la production n'est pas proprement lérinienne (Aigulf à Fleury, par exemple), soit elle est à situer au XIII^e siècle ou après. Pour les quatre saints et neuf textes du diocèse de Nice-Cimiez, deux sont vénérés à partir du XIV^e siècle (Siacre) ou à l'époque moderne (Bassus), et cinq textes sont postérieurs au XIII^e siècle. Il en va de même des quatre saints du diocèse d'Apt, dont quatre de leurs six récits hagiographiques sont à situer au XV^e siècle ou après, ou encore, dans le diocèse d'Avignon, des réécritures du XIII^e et XV^e siècle de la *Vie* de Marthe de Tarascon.

³¹⁶ L'abbesse Rusticule, la vierge Consorce et la figure biblique de Marthe.

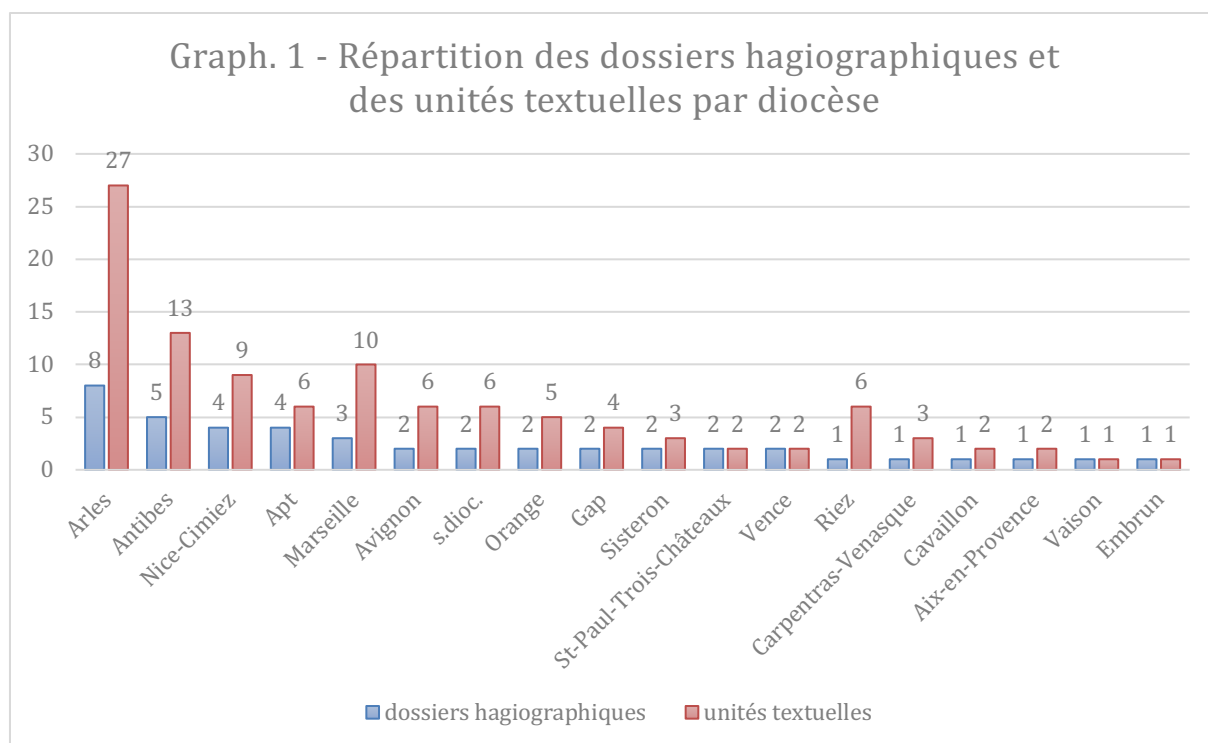
³¹⁷ Geniès notaire d'Arles, Victor de Marseille, le pseudo-martyr Mitre d'Aix, Aigulf abbé de Lérins, Porcaire abbé de Lérins, Pons de Cimiez, Bassus évêque-martyr de Nice vénéré à partir du XVII^e siècle.

³¹⁸ On compte, néanmoins, les translations de Marius de Bodon à Forcalquier, de Siffrein de Vénasque à Carpentras, voire de Maxime de Riez depuis Vienne vers Nantua.

³¹⁹ Aigulf abbé de Lérins, Porcaire abbé de Lérins, Isarn abbé de Saint-Victor de Marseille, Pons abbé de Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon, Martian abbé de Saint-Eusèbe d'Apt, Marius abbé de Bodon.

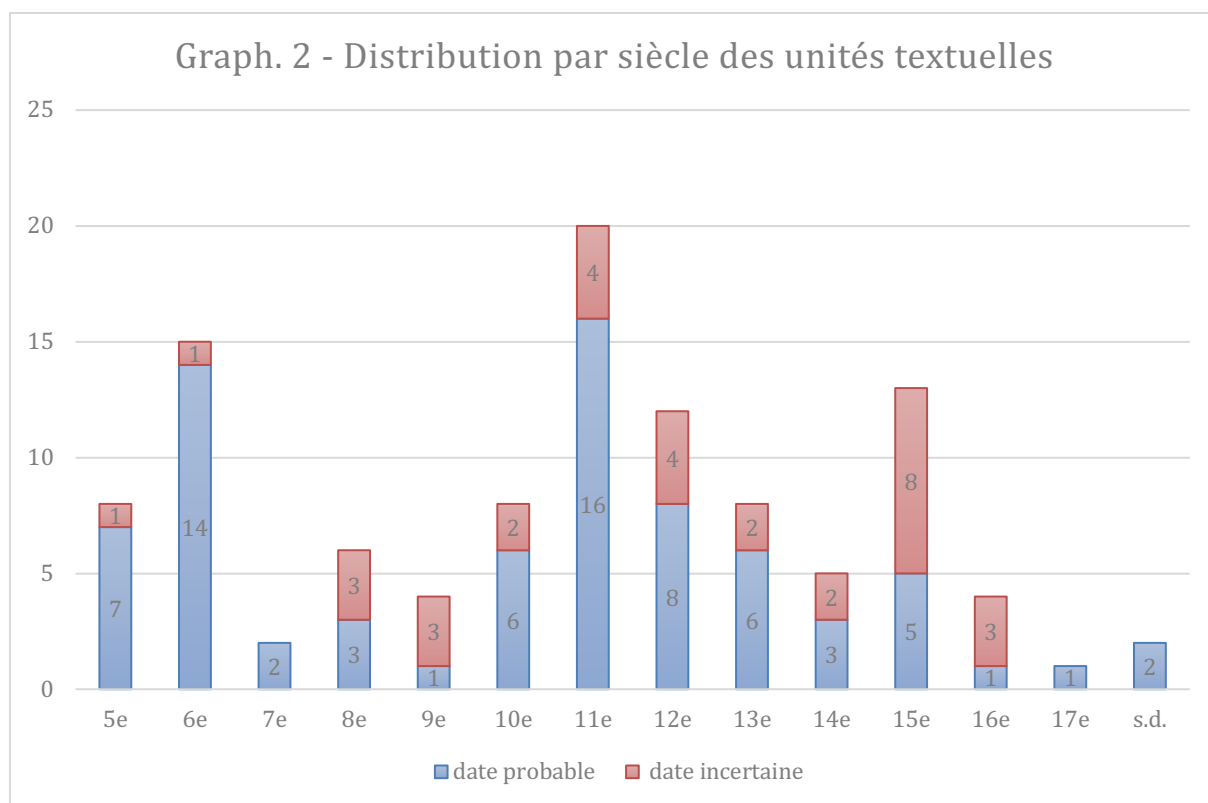
³²⁰ Venance et Caprais de Lérins.

³²¹ Donat, Hospice de Nice.



Effectivement, si on regarde la distribution chronologique des unités textuelles traitées dans cet essai (Graph. 2), presque un tiers (33/108) sont du XIII^e ou postérieurs, cette période devant dans l'avenir être l'objet d'une recherche systématique. Ce qui ressort de cette observation, cependant, c'est la dynamique de la production hagiographique qui semble relancée dans les derniers siècles du Moyen Âge, soit par des réécritures de compositions antérieures soit par l'élaboration de récits inédits à l'appui de cultes nouveaux.

Bien que souvent très délicate à fixer, la datation des textes hagiographiques, que nous regroupons en deux ensembles – probable et incertaine –, permet malgré son caractère hypothétique de dégager quelques tendances générales sur les époques et les contextes de production (Graph. 2).



Aux V^e et VI^e siècles, l'hagiographie provençale est caractérisée, d'une part par les célèbres biographies ou les éloges funèbres des évêques lériniens d'Arles (Honorat, Hilaire, Césaire), et de Riez (Maxime), ainsi que de l'évêque d'Orange Eutrope. À côté de l'activité conciliaire soutenue, cette mise en récit de la vie et des vertus d'évêques fait de leur sanctification, pour certains presque immédiate, le corollaire de parcours pleinement inscrits dans les affaires de leur temps.

Le pendant hagiographique des Vies d'évêques historiques se situe, aux V^e et VI^e siècles, dans les passions des premiers convertis chrétiens persécutés par les ennemis païens, les martyrs des cités d'Arles (Geniès) et de Marseille (Victor), puis du pseudo-martyr d'Aix (Mitre), martyrisé moralement sans effusion de sang, mais dont les lieux de la mort et de l'inhumation, à l'instar des deux rives du Rhône pour Geniès et des deux côtés du Lacydon pour Victor, sont aussi à l'origine d'une double sacralisation à Aix. Ces cultes anciens, qui semblent embrasser la topographie des cités, trouvent écho au VI^e siècle dans le traité *De mysterio sanctae Trinitatis*, attribué par l'historiographie à Césaire d'Arles, ainsi que dans les récits issus de l'œuvre de Grégoire de Tours (Geniès d'Arles, Victor de Marseille, Mitre d'Aix, Hospice de Nice, Maxime de Riez, Marcellin d'Embrun, Véran de Cavailon) qui véhiculent la tradition parallèle de l'envoi des premiers évêques évangélistes de la Gaule, parmi lesquels figure Trophime d'Arles.

Les récits hagiographiques attribués sans grande certitude aux VII^e et VIII^e siècles se conforment en général à cette même double typologie. À l'exception de la *Vie* de l'abbesse d'Arles, Rusticule, les narrations donnent chair à des évêques historiques (Arey de Gap, Paul de Tricastin, Quenin de Vaison, et peut-être aussi Marcellin d'Embrun), ou rapportent des martyrs, dont la réécriture « dramatisée » de la passion de Geniès d'Arles. Quant à l'amalgame

entre Geniès notaire d'Arles et Geniès mime de Rome, que certaines versions situent à Arles, elle aurait pu avoir lieu au cours du IX^e siècle. Datant peut-être des premiers temps carolingiens, deux passions seraient à situer cependant dans un contexte de cultes promus ou réactivés, tôt ou tard, par des monastères, celle d'Aigulf, abbé-martyr de Lérins, et celle de Pons de Cimiez suscitée peut-être par la restauration de son monument funéraire qui se trouve incorporé ensuite dans l'abbaye éponyme.

Plusieurs dossiers, qu'on situe mal entre le IX^e et le X^e siècle annoncent l'éruption des (ré)écriture(s) hagiographique du XI^e siècle³²², à l'initiative des églises cathédrales et/ou des monastères lors du processus de constitution de leurs réseaux de dépendances. On pourrait placer dans le cadre des échanges bourgondo-provençaux, en particulier au moment de l'implantation clunisienne en Provence pendant les abbatiats de Maïeul (954-994) et d'Odilon (994-1048), aussi bien les pièces homilétiques pour Trophime d'Arles reprises de textes carolingiens auxerrois que les récits du martyr de l'abbé Porcaire de Lérins, la recomposition de la *Vie* de Consorce et la *Vie* du noble Bobon, voire, plus tard, la translation des reliques de Maxime de Riez depuis Vienne vers Nantua. C'est également dans ce cadre bourgondo-provençal que se développe en Bourgogne au XI^e siècle le cycle hagiographique magdalénien dont l'écho proprement provençal se matérialise à la fin du XII^e siècle dans la *Vie* de Marthe de Tarascon.

Dans les abbayes comme dans les cathédrales, deux tendances se dessinent au XI^e siècle, la (ré)écriture hagiographique pour des saints anciens, dont on mobilise les reliques et les lieux de sépulture, et la biographie d'abbés et prélats contemporains. À l'abbaye Saint-Victor de Marseille, les moines fusionnent les récits contradictoires sur le martyr Victor (*Passio c*) et collationnent ses miracles. Ils rédigent probablement la *Vie* de Véran de Cavaillon alors qu'ils se chargent de la réforme du monastère éponyme à Fontaine-de-Vaucluse. Les moines de l'abbaye Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon ont peut-être fait de même en écrivant la *Vie* de l'ermite Donat lors qu'ils s'installent dans le lieu dédié au saint dans la montagne de Lure. Les deux abbayes ont aussi produit la biographie de l'un de leurs abbés peu après leur disparition, Isarn de Saint-Victor (1021-1047) et Pons de Saint-André (1063-1087), à l'initiative de leurs successeurs.

Dans les sièges épiscopaux, le pendant de ces *Vies* écrites par des contemporains, ou presque, sont les récits sur les évêques Étienne d'Apt (1010-1046), Arnoux de Gap (*ca.* 1065 – *ca.* 1079) et Lambert de Vence (1146-1154). À côté de ces nouveaux saints, la (ré)écriture pour les premiers saints évêques est bien plus foisonnante.

La tradition apostolique mouvante qui se construit autour de la figure de Trophime à Arles, d'abord envoyé de Rome et vicaire de saint Pierre (*Vita a*), puis juif converti et cousin de saint Paul, l'un des seize compagnons de l'apôtre dans sa mission évangélisatrice et dans son voyage vers l'Hispanie (*Vita b*), ensuite l'un des 72 disciples du Christ (*Vita d*) semble avoir motivé plusieurs (ré)écritures de *Vies* d'évêques au XI^e siècle et après. Dans ces compositions se greffent aussi les références aux saints du cycle magdalénien (Madeleine, Marthe, Maximin) composé entre le XI^e et le XII^e siècle. De fait, dans sa notice biographique, Promace est l'un des douze disciples du Christ qui rejoint Trophime à Rome avant de venir évangéliser Marseille. La « *vita fabulosa* » d'Eutrope fait de l'évêque d'Orange l'un des 70 disciples du Christ qui se

³²² GOULLET (2005).

rendent en Gaule avec Trophime. D'après son *Éloge* martyrlogique, Auspice d'Apt est envoyé en Gaule par le pape Clément, successeur de Pierre. Selon sa *Vie*, saint Restitut, ermite puis évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, traverse la mer en compagnie des saints Trophime, Eutrope, Maximin, Marthe et Marie Madeleine.

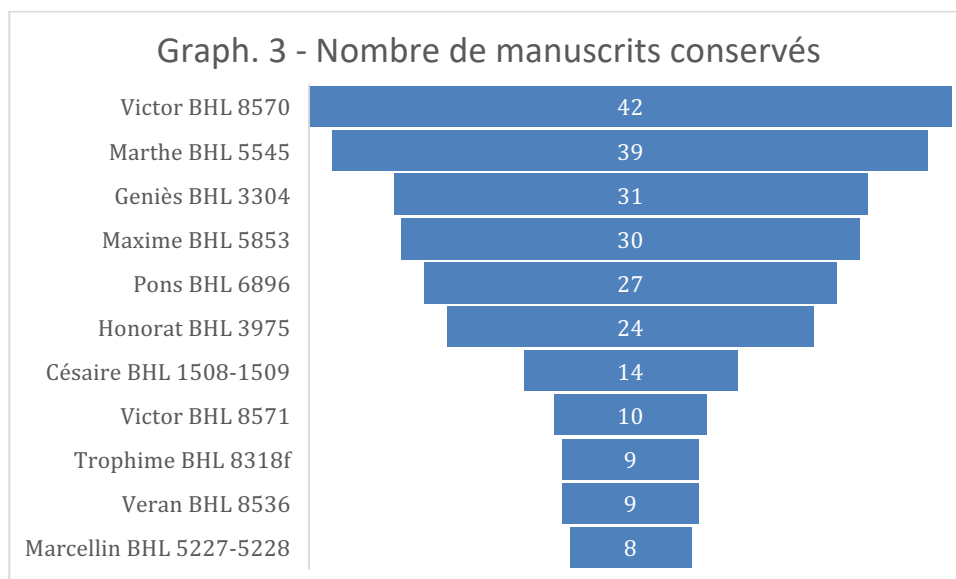
Une autre tradition, qui met en scène la figure de saint Denis, semble avoir aussi Arles pour point de départ, avec la vie « arlésienne » de saint Rieul de Senlis. Ainsi, parmi les déplacements de Marius, abbé de Bodon, dont les reliques sont transférées à la co-cathédrale de Forcalquier, se trouve la visite du tombeau de Denis à Paris. Des évêques arlésiens des V^e et VI^e siècles, c'est surtout Césaire qui semble revisité au XI^e siècle. Le chapitre s'inspire des épisodes de sa *Vie* pour affirmer sa prééminence sur l'église Saint-Hermet donnée par l'archevêque à l'abbaye Saint-Victor de Marseille en 1022. À Carpentras, c'est Césaire qui fait de Siffrein l'évêque après l'avoir accueilli comme oblat à Lérins. Des réécritures des Vies épiscopales, seule la *Vita secunda* d'Arey de Gap semble une mise à jour linguistique qui échappe au tropisme arlésien et pointe vers la Viennoise comme une aire d'influence alternative pour les cités de la Haute Provence. Au-delà des réécritures, entre le XI^e et le XII^e siècle, au moins trois Vies sont des remplois étendus de compositions antérieures. La *Vie* de Maxime de Riez est reprise pour Virgile d'Arles, celle de Véran de Cavaillon pour Florent d'Orange, et celle d'Ursin de Bourges pour la *Vita d* de Trophime.

Il n'était pas question dans le cadre de ce large panorama de faire une étude comparative à l'intérieur de ce corpus hagiographique, mais une recherche sur la topique de toutes ces compositions, l'itinérance des saints, le poids de Rome voire de l'Italie, le rôle des compagnons et tant d'autres motifs véhiculés permettra sans doute dans l'avenir de mieux baliser les leviers intertextuels et d'affiner ainsi davantage les datations qui demeurent encore très floues pour beaucoup de ces productions.

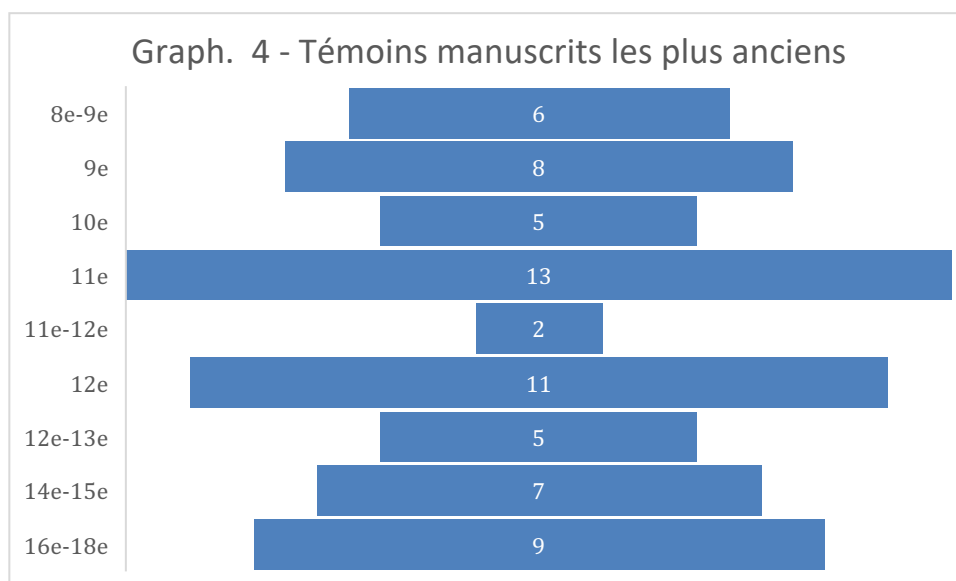
Un autre chantier important pour la recherche porte sur une meilleure connaissance de la provenance, et encore une fois, une datation plus assurée des manuscrits. En ce qui concerne la transmission de ces textes, et sur la base d'informations encore incomplètes³²³, sur 66 unités textuelles des V^e-XII^e siècles, sans compter les œuvres de Grégoire de Tours, 40 ne sont connues que par un (26) ou deux (14) témoins et 15 sont connues par entre trois et cinq témoins. La plupart des textes semble ainsi n'avoir eu qu'une diffusion assez limitée, peut-être très locale. Parmi les textes les plus diffusés, au regard des témoins manuscrits conservés (Graph. 3), quatre groupes se détachent. D'abord les récits de trois martyrs : Victor de Marseille, Geniès notaire d'Arles et Pons de Cimiez. De fait, les différentes versions de la *Passion* de saint Victor de Marseille, du V^e au XII^e siècle, sont transmises par environ 70 manuscrits (*BHL* 8569-8579), la *Passion* de saint Geniès notaire d'Arles, du VI^e siècle, par 31 manuscrits (*BHL* 3304), celle de Pons de Cimiez, peut-être du VIII^e siècle, par 27 manuscrits (*BHL* 6896). Un deuxième groupe est formé par les Vies d'évêques lériniens écrites aux V^e et VI^e siècles, Maxime de Riez (*BHL* 5853) avec 30 manuscrits, Honorat (*BHL* 3975) et Césaire (*BHL* 1508-1509) d'Arles avec 24 et 14 manuscrits, respectivement. Pour les œuvres probables du XI^e siècle, l'une émane de la

³²³ En plus de l'historiographie, nous nous sommes fondées sur la très utile base de données *BHLms* (*Bibliotheca Hagiographica Latina Manuscripta*) dans sa version en ligne de 1998 (<http://bhlms.fltr.ucl.ac.be/Ndefault.cfm>). Des compléments issus de la base *Légendiers*, encore inédite, nous ont été communiqués par Fernand Peloux, que nous remercions.

cathédrale arlésienne, la *Vita b* de Trophime d'Arles (BHL 8318f) avec 9 manuscrits, la plupart liturgiques, et deux autres, la *Vie* de Véran de Cavaillon (BHL 8536), avec 9 manuscrits, et la *Passio c* du martyr Victor (BHL 8571), avec 10 manuscrits, sont des réalisations des moines de Marseille. La *Vie* de Marcellin d'Embrun (BHL 5227-5228) avec 8 manuscrits, se situe chronologiquement, si elle est bien du VIII^e siècle, entre les deux groupes de Vies d'évêques, celles de l'Antiquité tardive et celles du XI^e. Enfin, face aux martyrs et aux évêques anciens, la *Vie* de sainte Marthe de Tarascon (BHL 5545), de la fin XII^e siècle, avec 39 manuscrits, témoigne de la vogue suscitée par les récits du groupe de Béthanie.



Un autre paramètre passible d'être considéré est celui de la date des témoins les plus anciens conservés pour chaque unité textuelle composée entre le V^e et le XII^e siècle (Graph. 4). Avec 40% des manuscrits, les XI^e et XII^e siècles jouent un rôle central dans la transmission des textes hagiographiques provençaux. Cependant, aux deux extrêmes, avec environ 20%, aussi bien les manuscrits carolingiens (14) que les manuscrits de la fin du Moyen Âge (7) et les copies ou éditions modernes (9) ont un poids non négligeable dans la connaissance que nous avons de ces textes aujourd'hui.



Il reste à dresser, quand on aura répertorié la provenance de tous les manuscrits conservés, la carte de la distribution de ces textes. Nous pourrons alors mieux mesurer à quelle échelle se situe leur diffusion – locale, régionale, européenne – ainsi que les itinéraires probables qu’ils ont pu emprunter.

VI. MANUSCRITS ET COTES D’ARCHIVES CITES

Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanès, 271

Apt, Bibliothèque municipale, non coté (*Collectanea variorum diplomatum Ecclesiae Aptensis* par Joseph-François de Rémerville de Saint-Quentin, vers 1690)

Apt, Trésor de la cathédrale,

1
2
3
10

Arles, Médiathèque

128
1242

Avignon, Archives départementales de Vaucluse, 2 G 94

Avignon, Médiathèque Ceccano

98
126

2398
5068

Bern, Bibliothèque de la Bourgeoisie, cod. 133

Bruxelles, Bibliotheca Bollandiana, cod. lat. 14

Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique
1651-1652 (1316)
9845-9848 (1218)

Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine
42
559
1261

Cassino, Biblioteca Statale del Monumento Nazionale di Montecassino, 12,

Châlons-en-Champagne, Bibliothèque municipale, 217

Chartres, Bibliothèque municipale, 5 (16)

Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana (BAV)

Barb. lat. 556
Borgh. 53
Borgh. 297
Ott. lat., 757
Pal. lat. 153
Reg. lat. 125
Reg. lat. 131
Reg. lat. 274
Reg. lat. 517
Reg. lat. 519
Reg. lat. 539
Reg. lat. 540
Reg. lat. 585
Reg. lat. 621
Reg. lat. 645
Reg. lat. 711
Vat. lat. 3803
Vat. lat. 3836
Vat. lat. 5052
Vat. lat. 5771

Clermont-Ferrand, Bibliothèque du patrimoine, 732

Como, Biblioteca del Seminario Vescovile, ms. 5 - XIII/13

Copenhague, Kongelige Bibliotek, Thott 134 Fol.

Douai, Bibliothèque municipale, 836

Fiorenzuola d'Arda, Archivio della parrocchia di S. Fiorenzo, non côté (*Officium s. Florentii*)

Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana

Plut. 35 sin. 9

Strozzi 1

Fulda, Hessische Landesbibliothek, Aa 96

Grenoble, Bibliothèque municipale, 1171 (49)

Heiligenkreuz, Stiftsbibliothek

13

14

Madrid, Biblioteca nacional de España, 13054

Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône

2 G 1859

3 G 1 n° 49

1 H 9 n° 34

Milano, Biblioteca Ambrosiana, D 22 inf

Milano, Biblioteca del Capitolo Metropolitano, II. E. 2. 8

Montpellier, Bibliothèque interuniversitaire, Faculté de Médecine, 1

Napoli, Biblioteca Brancacciana, II. B. 2

Napoli, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III

VI. D. 49

VIII. B. 31

Nice, Archives départementales des Alpes-Maritimes, H 425

Orléans, Médiathèque municipale

154 (131)
 331 (280)
 334 (283)

Paderborn, Erzbischöfliche Akademische Bibliothek Theodoriana, Ba2

Paris, Bibliothèque nationale de France (BnF)

Duchesne 85

lat. 752

lat. 793

lat. 916

lat. 1018

lat. 1061

lat. 2126

lat. 3793

lat. 3820

lat. 3879

lat. 5256

lat. 5295

lat. 5298

lat. 5299

lat. 5322

lat. 5345

lat. 5672

lat. 8971

lat. 10486

lat. 11104

lat. 11748

lat. 12606

lat. 12774

lat. 13915

lat. 14277

lat. 14652

nal 2261

nal 2663

Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1648

Parma, Biblioteca Palatina, parmense 1127

Roma, Archivio Capitolare Lateranense, A.81 (alias D)

Roma, Biblioteca Angelica, 1269

Roma, Biblioteca Casanatense, 668

Roma, Biblioteca universitaria Alessandrina

94

95

102

Roma, Biblioteca Vallicelliana

G 98

P 195

Rouen, Bibliothèque municipale, 1411 (U 64)

Saint-Claude, Bibliothèque municipale, 14

Saint-Pétersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, lat. F.v.I. N°12

Sankt Gallen, Stiftsbibliothek,

549

551

577

Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, HB 14,

Torino, Biblioteca Nazionale Universitaria, D.V. 3

Vence, Trésor de la cathédrale, 1

Wien, Österreichische Nationalbibliothek

cod. lat. 332

cod. lat. 357

cod. lat. 964

Ser. N. 12811

VII. BIBLIOGRAPHIE

BAILEY, L. « Building Urban Christian Communities. Sermons on Local Saints in the Eusebius Gallicanus Collection », *Early Medieval Europe*, 12 (2003), p. 1-24.

BARCILLON, J., « Vie de saint Véran, évêque de Vence », *Bulletin historique et archéologique de Vaucluse*, 3 (1881), p. 378-404, 419-434, 483-505.

BARCILLON, J., « Vie de Saint Véran, évêque de Vence, par M. Barcillon (Jacques), chanoine du chapitre de Vence en 1630 », in E. TISSERAND, *Bulletin de la Société d'études*

- scientifiques et archéologique de la ville de Draguignan*, 3 (1860-1861), p. 226-237, 273-287, 321-337, 385-399 et 4 (1862-1863), p. 1-10.
- BARRALIS, V., *Chronologia sanctorum et aliorum virorum illustrium ac abbatum sacrae insulae Lerinensis*, Lyon, 1613.
- BARRUOL, G., *Provence romane. 2. La Haute-Provence*, La-Pierre-qui-Vire, 1977 (Zodiaque).
- BARRUOL, G., « L'autel roman de l'ancienne cathédrale d'Apt (Vaucluse) », *Bulletin monumental*, 146/3 (1988), p. 177-190.
- BARRUOL, G., « Liste de abbés du X^e au début du XIV^e siècle », in G. BARRUOL – R. BACOU – A. GIRARD (dir.), *L'abbaye Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon : histoire, archéologie, rayonnement*, Les Alpes de Lumière, Mane, 2001 (Les cahiers de Salagon, 4) p. 212.
- BARRUOL, J., « Le mystérieux tombeau d'Apt », *Provence historique*, 17/70 (1967), p. 376-388.
- BEAUJARD, B., *Le culte des saints en Gaule : les premiers temps, d'Hilaire de Poitiers à la fin du VI^e siècle*, Paris, 2000.
- BECK, H. G., *The pastoral care of souls in south-east France during the sixth century*, Rome 1950.
- BERARD, G. (dir.), *Les Alpes de Haute-Provence*, Paris, 1997.
- BERSCHIN, W., BLUM, D., « Dinamius Patricius von Marseille und Venantius Fortunatus », in B. KÖRKEL – T. LICHT – J. WIENDLOCHA (dir.), *Mentis amore ligati. Lateinische Freundschaftsdichtung und Dichterfreundschaft in Mittelalter und Neuzeit : Festgabe für Reinhard Duchting zum 65. Geburtstag*, Heidelberg, 2001, p. 33
- BESSE, J.-M., « Quelques antiquités bénédictines », *Revue Mabillon*, 5 (1909), p. 228-249.
- BIARNE, J., « Les origines de la cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras », *Provence historique*, 29/118 (1979), p. 405-416.
- BISCHOFF, B., EBERSPERGER, B. (éd.), *Katalog der festländischen Handschriften des neunten Jahrhunderts (mit Ausnahme der wisigotischen)*, Wiesbaden, 3 vol., 1998-2014 (Veröffentlichungen der Kommission für die Herausgabe der mittelalterlichen Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz / Bayerische Akademie der Wissenschaften).
- BŒUF, E., *Le cartulaire Authentique de chapitre d'Arles. Inventaire analytique et chronologique jusqu'à la fin de l'épiscopat d'Imbert d'Eyguières [1202]*, DEA d'histoire médiévale sous la direction d'Olivier Guillot, université de Paris-Sorbonne, 1995.
- BONA, E. (éd., trad.), *Vita sancti Caesarii Episcopi Arelatensis (BHL 1508-1509)*, Amsterdam, 2002.
- BONNIN-MAGNE, C., « La place des saintes dans le sanctoral de Cluny », in J.-P. RENARD (ed.), *La place et le rôle des femmes dans l'histoire de Cluny. En hommage à Ermengarde de Blesle mère de Guillaume le Pieux, Actes du colloque de Blesle des 23 et 24 avril 2010*, Brioude, 2013, p. 153-174.
- BONNIN-MAGNE, C., « Le sanctoral clunisien (X^e-XV^e siècles) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / BUCEMA*, 10 (2006), mis en ligne le 12 septembre 2006, consulté le 31 août 2016. URL : <http://cem.revues.org/316> ; DOI : 10.4000/cem.316.
- BOUHOT, J.-P., « Le texte du *Sermo de uita sancti Honorati* d'Hilaire d'Arles », *Revue des études augustinienes*, 1982, p. 133-147.

- BOUIRON, M., CODOU, Y., « Entre Antiquité tardive et Moyen Âge classique : naissance et développement d'une chrétienté », in G. BOUIS (dir.), *Le diocèse de Nice. Histoire et identités d'une terre de contrastes*, Strasbourg, 2015, p. 14-33.
- Boulhol, P., « Le martyr arlésien : Genès », in J. GUYON – M. HEIJMANS (éd.), *L'Antiquité tardive en Provence, IV^e-VI^e siècle. Naissance d'une chrétienté*, Arles, 2013 (Aux sources chrétiennes de la Provence), p. 60.
- Boulhol, P., « Saint Victor de Marseille ou la lente construction d'une identité martyriale », in J. GUYON – M. HEIJMANS (éd.), *L'Antiquité tardive en Provence, IV^e-VI^e siècle. Naissance d'une chrétienté*, Arles, 2013 (Aux sources chrétiennes de la Provence), p. 61-62.
- Boulhol, P., « Observations sur les deux plus anciens récits hagiographiques relatifs à saint Victor de Marseille. À propos du livre de J.-Cl. Moulinier », in M. FIXOT - J.-P. PELLETIER, *Saint-Victor de Marseille. Études archéologiques et historiques. Actes du colloque Saint-Victor. Marseille 2004*, Turnhout (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 13), 2009, p. 163-173.
- Boulhol, P., « Un étrange saint : Mitre d'Aix », in J. GUYON – M. HEIJMANS (éd.), *L'Antiquité tardive en Provence, IV^e-VI^e siècle. Naissance d'une chrétienté*, Arles, 2013 (Aux sources chrétiennes de la Provence), p. 202-204.
- BOULHOL, P., JACOB, P.-A., *Maxime de Riez : entre l'histoire et la légende*, Valensole, 2014.
- BOYER DE SAINTE-MARTHE, L. A., *Histoire de l'église cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux avec une chronologie de tous les évêques...*, Avignon, 1710.
- BROUSSES, S., *Dossiers Hagiographiques de Cinq Évêques Provençaux et Évolution de Leur Culte au Moyen Âge*, mémoire de Maîtrise sous la direction de Thierry Pécout, Université de Provence, Aix-Marseille I, 2001.
- BRUN, A., « La littérature en langue latine », *Les Bouches-du-Rhône. Encyclopédie départementale*, 1^e Partie, t. II. Antiquité et Moyen Âge, Paris-Marseille, 1924, chap. xxx, p. 753-801
- BRUNEL-LOBRICHON, G., LEURQUIN-LABIE, A.-F. - THIRY-STASSIN, M., « L'hagiographie de langue française sur le Continent, IX^e-XV^e siècle », in G. PHILIPPART (éd.) *Hagiographies 2*, Turnhout, 1996 (CCHAG 2), p. 291-371.
- BUTAUD, G., « Le culte de saint Honorat en Provence et les pratiques dévotionnelles sur l'« île sacrée » de Lérins (XIII^e-début XVI^e siècle) », in Y. CODOU - M. LAUWERS (éd.), *Lérins, une île sainte. De l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2009, p. 601-668 ;
- CABY, C. - COTTIER, J.-F. - DESSI, R. M. - LAUWERS, M. – WEISS, J.-P. – ZERNER, M., *Vie d'Isarn, abbé de Saint-Victor de Marseille (XI^e siècle)*, Paris, 2010 (Classiques de l'histoire au Moyen Âge, 48).
- CABY, C., « Écrire la vie d'Honorat à Lérins au début du XV^e siècle. Autour de la *Vita Honorati* du manuscrit Stresa, Biblioteca Rosminiana, 4 », in Y. CODOU - M. LAUWERS (éd.), *Lérins, une île sainte. De l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2009, p. 669-728.
- CAMUS, J., *Sainte Consorce en Lyonnais*, Municipalité de Sainte-Consorce, 1995.
- CAROZZI, C., « La Vie de saint Bobon : un modèle clunisien de sainteté laïque », in M. LAUWERS (dir.), *Guerriers et moines. Conversion et sainteté aristocratiques dans l'Occident médiéval*, Antibes, 2002 (Collection d'Études médiévales, 4), p. 467-491.
- CAROZZI, C., « La *Vita Boboni*, un jalon vers une mentalité de croisade », *Publication du Centre Européen d'Études Burgondo-médianes*, 11 (1969), p. 30-35.

- CARRIAS, M., *Saint Mitre d'Aix, étude hagiographique*, Aix-en-Provence, 1969.
- CASAGRANDE MAZZOLI, M. A., « La tradizione testuale della *Vita sancti Bobonis* », *San Bovo e l'Oltrepò pavese. Convegno Nazionali di Studi, Voghera, mai 1986, Annali di storia pavese*, 16-17 (1988), p. 21-26.
- CASAGRANDE MAZZOLI, M. A., « I Cluniacensi nell'antica diocesi di Pavia », in *Cluny in Lombardia. Atti del Convegno di Pontida, 22-25 aprile 1977*, Cesena, 1979 (Italia benedettina, 1), p. 39-85.
- Catalogus codicum hagiographicorum latinorum. Bibliotheca Nationali Parisiensi*, éd. Hagiographi Bollandiani, 4 vol., Paris, Bruxelles, 1889-1893 (Subsidia hagiographica 2).
- CAVALIER, O. (dir.) – GASCOU, J. – GUYON, J., *La collection d'inscriptions gallo-grecques et latines du musée Calvet*, Paris, 2005.
- CAVALLIN, S. (éd.) - JACOB, P. A. (introd., trad.), [*Honorat de Marseille*], *La vie d'Hilaire d'Arles*, Paris, 1995 (Sources chrétiennes 404).
- CAVALLIN, S., « Saint Genès le notaire », *Eranos*, 43 (1945), p. 150-175.
- CAVALLIN, S., *Literarhistorische und textkritische Studien zur Vita S. Caesarii Arelatensis*, Lund, 1934.
- CAVALLIN, S., *Vitae Sanctorum Honorati et Hilarii episcoporum Arelatensium*, Lund, 1952.
- CHALANDON, A., « Un témoignage sur la bibliothèque de l'abbaye de Lérins en 1681 », *Scriptorium*, 60 (2006), p. 269-289.
- CHAVASSE, A., « Le Sermonnaire d'Agismond. Ses sources immédiates », in P. GRANFIELD – J. A. JUNGMANN (éd.), *Kyriakon Festschrift Johannes Quasten*, II, Münster /W., 1970, p. 800-810.
- CHEVALIER, U., « Vies de saints dauphinois », *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*, 15/103 suppl. (1895), p. 17-40.
- CHIFFLET, P.-F., *Paulinus illustratus, sive Appendix ad opera et res gestas sancti Paulini Nolensis episcopi*, Dijon, 1662.
- CHOCHEYRAS, J., *Le théâtre religieux en Dauphiné du Moyen Âge au XVIII^e siècle. Domaine français et provençal*, Genève, 1975 (Publications romanes et françaises, 128).
- Cluny in Lombardia. Atti del Convegno Storico Celebrativo del IX Centenario della Fondazione del Priorato Cluniacense di Pontida (22-25 aprile 1977)*, 2 vol., Cesena, 1979-1981 (Italia benedettina, 1, 1-2), p. 39-85.
- CODOU, Y. – LAUWERS, M. (éd.), *Lérins, une île sainte. De l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2009.
- CODOU, Y. – POËZEVARA, S., « Apt, une cité sainte », in Y. CODOU – S. POËZEVARA (dir.), *Saintetés aptésiennes. Trésors, architecture et dévotions dans une cité épiscopale*, Apt, 2019, p. 7-13.
- CODOU, Y., « Le monument funéraire carolingien de Saint Pons de Cimiez. Retour sur un dossier d'exception », *Provence historique*, 61/243-244 (2011), p. 279-295.
- CODOU, Y., « Les temps des cathédrales. Temps et rythmes des chantiers de cathédrales en Provence de l'Antiquité tardive au XIII^e siècle », *Provence historique*, 65/257 (2015), p. 43-78.

- CODOU, Y., « Martian, une sainteté régulière », in Y. CODOU – S. POËZEVARA (dir.), *Saintetés aptésiennes. Trésors, architecture et dévotions dans une cité épiscopale*, Apt, 2019, p. 27-29.
- CODOU, Y., « Vence, cathédrale », *Congrès archéologique de France. 168e session, 2010, Nice et Alpes-Maritimes*, Paris, 2012, p. 213-221.
- CONDELLO, E., « Il libro e la curia : copisti di codici e scriptores della cancellaria pontificia tra Roma e Avignone », in M.-C. HUBERT - E. POULLE - M. H. SMITH, *Le statut du scripteur au Moyen âge*, Paris, 2000, p. 77-96.
- CONDELLO, E., « Tradizione e innovazione : la produzione libraria dentro e intorno alla Curia pontificia nel XIV secolo », in C. TRISTANO – M. CALLERI – L. MAGIONAMI, *Luoghi dello scrivere da Francesco Petrarca agli albori dell'età moderna*, Atti del Convegno internazionale di studio dell'Associazione italiana dei Paleografi e Diplomatisti Arezzo (9-11 ottobre 2003), Spoleto, 2006, p. 135-162.
- COULET, N., « Un saint local : saint Mitre d'Aix. Ses vies, son culte », *Provence historique*, 63/253 (2013), p. 299-330.
- CROTTI PASI, R., « La diffusione del culto del santo », *San Bovo e l'Oltrepò pavese. Convegno Nazionali di Studi, Voghera, mai 1986, Annali di storia pavese*, 16-17 (1988), p. 27-41.
- [CUSSET, P.], *L'illustre Orbande ou l'histoire ecclésiastique de Chalon-sur-Saône, tome second*, Lyon, 1662.
- DEBAX, H., « Les légats méridionaux : Pierre de Castelnaud, Raoul de Fontfroide et Arnaud Amalric. Recherches sur leurs familles et leurs motivations », *Le « Catharisme » en questions. Cahiers de Fanjeaux*, 55 (2020), p. 197-223.
- DELAHAYE, H., « S. Bassus évêque martyr honoré à Nice », *Analecta Bollandiana*, 50 (1932), p. 295-310.
- DELAPLACE, C., « Pour une relecture de la *Vita Caesarii* : le rôle politique de l'évêque d'Arles face aux représentants des royaumes burgonde, wisigothique et ostrogothique », *Annales du midi*, 279 (2012), p. 309-324.
- DEGL'INNOCENTI, A., « Iacopo da Varazze e le reliquie di san Fiorenzo d'Orange », *Hagiographica*, 26 (2019), p. 261-288.
- DENOËL, C., *Saint André. Culte et iconographie en France (V^e-XV^e siècle)*, Paris, 2004.
- DIDIER, N., *Les églises de Sisteron et de Forcalquier du XI^e siècle à la Révolution. Le problème de la concathédralité*, Paris, 1954.
- DIERKENS, A., « Martial, Sernin, Trophime et les autres : à propos des évangélistes et des apôtres en Gaule », in C. ANDRAULT-SCHMITT (éd.), *Saint-Martial de Limoges. Ambition politique et production culturelle (X^e-XIII^e siècles)*, Limoges, 2006, p. 25-37.
- DOLBEAU, F., « Anciens possesseurs des manuscrits hagiographiques latins conservés à la Bibliothèque nationale de Paris », *Revue d'histoire des textes, Bulletin n° 9* (1979), p. 183-238.
- DOLBEAU, F., « Un légendier perdu, de type aquitain », in F. PELOUX (dir.), *Le légendier de Moissac et la culture hagiographique méridionale autour de l'an mil*, Turnhout, 2018 (*Hagiologia*, 15), p. 219-230,
- DOUBLET, G., « Saint Bassus, Evêque et Protecteur du Diocèse de Nice. La vénération dont il est l'objet à Marano (Cupra Marittima) qui dit posséder son corps », *Nice historique*, 296 (1931), p. 242-261.

- DUBOIS, J. - RENAUD, G., *Édition pratique des martyrologes de Bède, de l'Anonyme Lyonnais et de Florus*, Paris, 1976.
- DUBOIS, J. - RENAUD, G., *Le martyrologe d'Adon : ses deux familles, ses trois recensions. Texte et commentaire*, Paris, 1984.
- DUBOIS, J., *Le martyrologe d'Usuard. Texte et commentaire*, Bruxelles, 1965.
- DUBOIS, J., *Les martyrologes du Moyen Âge latin*, Turnhout, 1978.
- DUCHESNE, L., *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule. 2: L'Aquitaine et les Lyonnaises*, Paris, 1900.
- DUCHESNE, L., *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule (provinces du Sud-Est)*, Paris, 1907².
- DUPRAT, E. H., « Études sur les légendes saintes de Provence, 1, Saint Chromace évangéliste de Marseille », *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, 11 (1934), p. 12-39.
- DUPRAT, E. H., « Histoire des légendes saintes de Provence », *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, 17 (1940), p. 118-198 ; 18 (1941), p. 87-186 ; 20 (1943-1944), p. 66-94 ; 21 (1945-1946), p. 3-40 ; 22 (1947), p. 86-96.
- ÉTAIX, R., « Le recueil de sermons composé par Raban Maur pour Haistulfe de Mayence », *Revue des études augustiniennes*, 32/1-2 (1986), p. 124-137.
- ÉTAIX, R., TESNIERE, M.-H., ALBIERO, L., « Latin 3793 », *Notices de la BnF* (2018), <https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc617543>
- FEVRIER, P.-A., « Les saints évêques de la fin de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge dans le sud-est de la Gaule. Genèse et développement de leur culte », *Le peuple des saints. Croyances et dévotions en Provence et Comtat Venaissin des origines à la fin du Moyen Age*, Avignon, 1987 (*Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 7^e ser., t. VI, 1985), p. 17-40.
- FEVRIER, P.-A., « Les traditions apostoliques provençales », *Annales du Centre régional de Documentation pédagogique de Marseille. Stage de culture régionale, les 3 et 4 novembre 1980, Marseille*, 1981, p. 63-89, réimpr. dans ID., *La Méditerranée de Paul-Albert Février* [recueil d'articles], Rome, 1996, p. 1143-1157.
- FEVRIER, P.-A., « Note sur les monastères provençaux à l'époque carolingienne », *Provence historique*, 23/93-94 (1973), p. 280-295.
- FEVRIER, P.-A., « Saint Castor, évêque d'Apt, et son culte », *Provence historique*, 36/146 (1986), p. 379-398.
- FIXOT, M., « Saint-Victor, saint Victor, à propos d'un livre récent », in M. BOUIRON – H. TREZINY (éd.), *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René. Actes du Colloque de Marseille, 1999*, Aix-en-Provence, 2001 (*Études massaliètes*, 7), p. 235-254.
- FIXOT, R., HARTMANN-VIRNICH, A., MICHEL D'ANNOVILLE, C., « L'église Saint-Donat-le-Bas : nouvelles recherches », in G. BARRUOL - R. BACOU - A. GIRARD (dir.), *L'abbaye Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon : histoire, archéologie, rayonnement*, Les Alpes de Lumière, Mane, 2001 (*Les cahiers de Salagon*, n° 4), p. 362-372.
- FIXOT, R., MICHEL D'ANNOVILLE, C., « Étude de la crypte de l'église Sainte-Tulle (Alpes-de-Haute-Provence) : histoire du culte et de l'édifice », in J.-É. BROCHIER – A. GUILCHER – M. PAGNI, *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges Gaetan Congès et Gérard Sauzade*, Aix-en-Provence, 2008 (*Bulletin archéologique de Provence. Supplément 5*), p. 735-750.

- FOULON, J.-H., « Recherches autour du dossier hagiographique de saint Arnoux, évêque de Gap († av. 1079) (BHL 712 et édition de la vie latine BHL 712b) », *Analecta Bollandiana*, 125 (2007), p. 321-355.
- GAMBER, K., *Codices liturgici latini antiquiores*, vol. 2, Fribourg, 1968².
- GAZAY, J., « De l'influence des moines irlandais dans l'Église provençale au début du Moyen Âge. Sur une notice inédite de Saint Trophime », *Annales du Midi*, 47 (1935), p. 225-279.
- GAZAY, J., « Le Roman de Saint Trophine et l'abbaye de Montmajour », *Annales du Midi*, 25/97 (1913), p. 5-37.
- GENNARO, S. (éd.), *Dinamii, Vita Sancti Maximi Episcopi Reiensis. Fausti Reiensis, Sermo de Sancto Maximo Episcopo et Abbate*, Catania, 1966.
- GINET, M., *L'Apocalypse et le saint. L'église de Saint-Restitut dans la Drôme*, Mercuriol, 2019.
- GIOANNI, S., « 'Être véritablement moine' : les représentations de l'identité ascétique dans la pastorale lérinienne (V^e-VI^e siècles) », in Y. CODOU - M. LAUWERS (éd.), *Lérins, une île sainte. De l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2009, p. 141-165.
- GIOANNI, S., « La Vie de saint Virgile d'Arles : plagiat, réécriture ou remploi ? », *Les Réécritures hagiographiques dans l'Occident médiéval. Atelier III : L'hagiographie mérovingienne à travers ses réécritures*, M. GOULLET - M. HEINZELMANN - C. VEYRARD-COSME (dir.), Ostfildern, 2010 (Beihefte der Francia 71), p. 125-159.
- GIOANNI, S., « Une figure suspecte de la sainteté lérinienne : saint Antoine d'après la Vie du Bienheureux Antoine d'Ennode de Pavie », *Recherches augustiniennes et patristiques*, 35 (2007), p. 133-187.
- GIOANNI, S. « Les Vies de saints latines composées en Italie de la Paix constantinienne au milieu du VI^e siècle », in G. PHILIPPART (éd.), *Hagiographies 5*, Turnhout, 2010 (CCHAG 5), p. 361-436.
- GLORIE, F. (éd.), Eusebius *Gallicanus, Collectio Homiliarum*, XXXV (34), Turnhout, 1970 (*Corpus christianorum series latina*, 101).
- GODDING, R., *Prêtres en Gaule mérovingienne*, Bruxelles, 2001 (Subsidia hagiographica, 82).
- GOULLET, M., *Écriture et réécriture hagiographiques. Essai sur les réécritures de Vies de saints dans l'Occident latin médiéval (VIII^e-XIII^e siècle)*, Turnhout, 2005 (Hagiologia, 4).
- GOULLET, M., « Sur la langue de quelques textes du légendier de Moissac », in F. PELOUX (dir.), *Le légendier de Moissac et la culture hagiographique méridionale autour de l'an mil*, Turnhout, 2018 (Hagiologia, 15), p. 153-191.
- Grotte de Saint-Eucher, Beaumont-de-Pertuis (Vaucluse)* <http://dignois.fr/Saint-Eucher/St-Eucher.pdf>
- GRYSON, R., *Altlateinische Handschriften. Manuscrits vieux latins. Répertoire descriptif. I. Mss 1-275, d'après un manuscrit inachevé de Hermann Josef Frede*, Freiburg i.Br., 1999.
- GUGLIEMMETTI, R. E., *I testi agiografici latini nei codici della Biblioteca Medicea Laurenziana*, Florence, 2007 (Quaderni di Hagiographica, 5).
- GUILD, R., GUYONNET, F., SAUZE, E., « Cavaillon. Notre-Dame-et-Saint-Véran », in Y. CODOU - T. PECOUT (dir.), *Cathédrales de Provence*, Strasbourg, 2015, p. 271-285.
- GUILLAUME, P. (éd.), *Istoria de Sanct Poncz. Mystère en langue provençale du XV^e siècle publié d'après un manuscrit de l'époque*, Gap/Paris, 1888.
- GUILLOREAU, L., « Chapitre généraux et statuts de Guillaume de Sabran, abbé de Saint-Victor (1294-1312) », *Revue Mabillon*, 7 (1911-1912), p. 224-243.

- GUYON, J., « L'inscription carolingienne du tombeau de saint Pons à Cimiez (Alpes-Maritimes) », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge - Temps modernes*, 85/2 (1973), p. 611-632.
- HAUPT, H.-C. (éd.), *Le roman d'Arles dans la copie de Bertran Boysset (manuscrit Aix-en-Provence, Musée Paul Arbaud, M.O. 63)*, Tübingen, 2003 (Romanica Helvetica, 121).
- HAUSMANN, R., *Die theologischen Handschriften der Hessischen Landesbibliothek Fulda bis zum Jahr 1600. Codices Bonifatiani 1-3, Aa 1-145a*, Wiesbaden, 1992 (Die Handschriften der Hessischen Landesbibliothek Fulda 1).
- HEIJMANS, M. - PIETRI, L., « Le 'lobby' lérinien : le rayonnement du monastère insulaire du V^e siècle au début du VII^e siècle », in Y. CODOU - M. LAUWERS (éd.), *Lérins, une île sainte. De l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2009, p. 35-61.
- HEINZELMANN, M., « 27. Passio Genesisii. BHL 3304 », in M. GOULLET (dir.) - S. ISETTA (coll.), *Le légendier de Turin : MS. D.V.3 de la Bibliothèque nationale universitaire*, Firenze, 2014, p. 617-624 et tableau DVD.
- HEINZELMANN, M., « L'hagiographie mérovingienne. Panorama des documents potentiels », in M. GOULLET - M. HEINZELMANN - Chr. VEYRARD-COSME (dir.), *Actes du colloque Les Réécritures hagiographiques dans l'Occident médiéval. Atelier III : L'hagiographie mérovingienne à travers ses réécritures*, Ostfildern (Beihefte der Francia, 71), 2010, p. 27-82.
- HELVETIUS, A.-M., « La vie d'Aigulphe de Lérins, réformateur et martyr : état de la question » (à paraître).
- HELVETIUS, Anne-Marie, « Les premières îles monastiques de la Gaule », in G. SIGNORI, *Inselklöster - Klosterinseln. Topographie und Toponymie einer monastischen Formation*, Berlin, 2019 (Studien zur Germania Sacra, NF 9), p. 13-38.
- IOGNA-PRAT, D., « Aspirations insulaires », in Y. CODOU - M. LAUWERS (éd.), *Lérins, une île sainte. De l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2009, p. 743-750.
- IOGNA-PRAT, D., « Le martyr de saint Porcaire et des moines de Lérins », in D. IOGNA-PRAT - B. H. ROSENWEIN - X. BARRAL ALTET - G. BARRUOL (éd.), *Saint Maïeul, Cluny et la Provence: expansion d'une abbaye à l'aube du Moyen Âge*, Mane, 1994, p. 36-37.
- IOGNA-PRAT, D., *Agni Immaculati. Recherches sur les sources hagiographiques relatives à saint Maïeul de Cluny (954-994)*, Paris, 1988.
- JASPER, D. - FUHRMANN, H., *Papal Letters in the Early Middle Ages*, Washington-DC, 2001 (History of medieval Canon Law).
- KRÜGER, A., *Südfranzösische Lokalheilige zwischen Kirche, Dynastie und Stadt von 5. bis zum 16. Jahrhundert*, Stuttgart, 2002 (Beiträge zur Hagiographie 2), p. 29-31, 335.
- LABANDE, L.-H., « Étude historique et archéologique sur Saint-Trophime d'Arles du IV^e au XIII^e siècle », *Bulletin monumental*, 67 (1903), p. 459-497.
- LABANDE, L.-H., « Étude historique et archéologique sur Saint-Trophime d'Arles du IV^e au XIII^e siècle (suite et fin) », *Bulletin monumental*, 68 (1904), p. 3-42.
- LABBE, Ph., *Novae bibliothecae manuscriptorum librorum tomus primus...*, Paris, 1657.
- LABROUSSE, M., « La fondation du monastère et les premiers moines de Lérins, V^e-VII^e siècle », in M. LABROUSSE - E. MAGNANI - Y. CODOU - J.-M. LE GALL - R. BERTRAND - V. GAUDRAT, *Histoire de l'abbaye de Lérins*, Bellefontaine, 2005, p. 23-57.
- LAGUERRE, G., « Saint-Pons de Cimiez », *Provence historique*, 17/70 (1967), p. 397-432.

- LANERY, C., « La tradition manuscrite de la *Passio Sebastiani* (Arnobe le Jeune, BHL 7543) », *Revue d'histoire des textes*, 7 (2012), p. 37-116.
- LATOUCHE, R., « Nice et Cimiez (V^e-XI^e siècle) », in *Mélanges d'Histoire du Moyen Âge offerts à M. Ferdinand Lot*, Paris, 1925, p. 331-358.
- LAUWERS, M., « Porcaire, Aygulf et une île consacrée par le sang des martyrs (début du XII^e siècle) », in Y. CODOU - M. LAUWERS (éd.), *Lérins, une île sainte. De l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2009, p. 445-455.
- LEMAITRE, J.-L., *Répertoire des documents nécrologiques français*, Paris, 1980, 2 vol., 1 sup. (Recueil des Historiens de la France. Obituaires, t. VII).
- LEMAITRE, J.-L., « Annexe. *Auctaria* et variantes du martyrologe », in T. PECOUT (éd.), *Le nécrologe du chapitre cathédral Sainte-Marie-et-Saint-Castor d'Apt*, Paris, 2016 (Recueil des historiens de la France. Obituaires. Série in-8, 15), p. 185-197.
- LEROY, E., « Saint Paul Tricastin et Saint-Paul-de-Mausole. Contribution à l'histoire d'une légende », *Bulletin philologique et historique jusqu'à 1610* (1959) p. 83-90.
- LEVILLAIN, L., « Saint Trophime, confesseur et métropolitain d'Arles, et la mission des Sept en Gaule. Étude d'un texte de Grégoire de Tours et d'un passage de la Passion de saint Saturnin », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 13/59 (1927), p. 145-189.
- LICHT, T., *Halbunziale : Schriftkultur im Zeitalter der ersten lateinischen Minuskel, III.-IX. Jahrhundert*, Stuttgart, 2018 (Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, 20).
- LIFSHITZ, F., « Apostolicity theses in Gaul : the *Histories* of Gregory and the "hagiography" of Bayeux. With an account on Trophimus and the apostolic foundation of the church of Arles and manuscript evidence for Exuperius and Regnobertus of "Bayeux" from MSS. Paris, B.N.F., lat. 15437, lat.15436, lat.14364 », in K. MITCHELL – I. WOOD (éd.), *The World of Gregory of Tours*, Leiden, 2002 (Cultures, Beliefs and Traditions : Medieval and Early Modern People, 8), p. 211-228.
- LOBRICHON, G., « La Madeleine des Bourguignons aux XI^e et XII^e siècles », in E. DUPERRAY (éd.), *Marie-Madeleine dans la mystique, les arts et les lettres*, Paris, 1989, p. 71-88.
- LOWE, E. A., *Codices Latini antiquiores. A palaeographical guide to Latin manuscripts prior to the ninth century*, 12 vol., Oxford, 1934-1972.
- MAGNANI, E., « *Trophimus, Dionisus, Regulus, Felicissimus...* Listes et vies des premiers évêques d'Arles (IX^e-XII^e siècle) », *Provence historique*, 66/259 (2016), p. 103-118.
- MAGNANI, E., « VI. Lérins dans la société féodale, X^e-XII^e siècle », « VIII. Lérins dans la Provence angevine, XIII^e-milieu XV^e siècle », in M. LABROUSSE - E. MAGNANI - Y. CODOU - J.-M. LE GALL - R. BERTRAND - V. GAUDRAT, *Histoire de l'abbaye de Lérins*, Bellefontaine, 2005, p. 129-178, 229-248.
- MAGNANI, E., *Anciens manuscrits de l'Église d'Arles* (à paraître).
- MAGNANI, E., *Monastères et aristocratie en Provence, milieu X^e-début XII^e siècle*, Münster, 1999 (Vita regularis 10).
- MANTEYER, G. de, *La Provence du premier au douzième siècle*, Paris, 1908.
- MANTEYER, G., *Les Origines chrétiennes de la deuxième Narbonnaise, des Alpes-Maritimes et de la Viennoise (364-483)*, Aix-en-Provence, 1925.
- MAZEL, F., « De l'emprise aristocratique à l'indépendance monastique : patrimoine et culte des saints à Saint-Victor de Marseille », in M. FIXOT - J.-P. PELLETIER, *Saint-Victor de*

- Marseille. *Études archéologiques et historiques. Actes du colloque Saint-Victor. Marseille 2004*, Turnhout (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 13), 2009, p. 255-281.
- MAZEL, F., « L'Église d'Arles d'Ithier (961-985) à Raimbaud (1030-1069). Fondements et horizons d'une hégémonie archiépiscopale », in S. BALOSSINO - G. B. GARBARINO (dir.), *L'organizzazione ecclesiastica nel tempo di San Guido. Istituzioni e territorio nel secolo XI. Atti del convegno Acqui Terme, 17 e 18 settembre 2004*, Acqui Terme, 2007, p. 105-138.
- MAZEL, Florian, « Réforme de l'Église et domination urbaine : aux origines de l'hégémonie des Agoult Simiane en pays d'Apt (XI^e-XII^e siècle) », in P. BOUCHERON – J. CHIFFOLEAU (dir.), *Religion et société urbaine au Moyen Âge. Études offertes à Jean-Louis Biget par ses anciens élèves*, Paris, 2000, p. 43-68
- MEHU, D., « Les privilèges pontificaux de Lérins, de l'élaboration du cartulaire à la nouvelle *Vita Honorati* (milieu XII^e-début XVI^e siècle) », in Y. CODOU - M. LAUWERS (éd.), *Lérins, une île sainte. De l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2009, p. 457-543.
- MERIAUX, C., « L'écriture hagiographique sans les diocèses de Senlis et de Beauvais (env. 750-950) », in M. GAILLARD - M. GOULLET (éd.), *Hagiographies 8*, Turnhout, 2020 (CCHAG 8), p. 389-407.
- MILAZZO, V., « Sogni e visioni nella merovingia "Vita rusticulae" », *Augustinianum*, 29 (1989), p. 257-268.
- MOMBRIUS, B., *Sanctuarium sive Vitae Sanctorum*, Milan, ca. 1478.
- MORIN, G. (éd.) - DELAGE, M.-J. (rév., trad) – HEIJMANS, M. (collab.), *Vie de Césaire d'Arles*, Paris, 2010 (Sources chrétiennes, 536).
- MORIN, G., « Le traité de saint Césaire d'Arles *De Mystero Sanctae Trinitatis* », *Revue bénédictine*, 46 (1934), p. 190-205.
- MOULINIER, J.-C., *Saint Victor de Marseille : les récits de sa passion*, Città del Vaticano, 1993 (Studi di antichità cristiana, 49 bis).
- MOULINIER, J.-C. – GUYON, J. (éd.), *Autour de la tombe de saint Victor de Marseille. Textes et monuments commémoratifs d'un martyr*, Marseille, 2000.
- MÜNKE, B., « Die *Vita sancti Honorati*, Herausgegeben nach drei Handschriften », *Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie*, 32 (1911), p. 40-125.
- MYCOFF, D., *The Life of Mary Magdalene and of her Sister Saint Martha*, Kalamazoo, 1989 (Cistercian publications, 108).
- NARBÉY, C., *Supplément aux Acta Sanctorum pour des Vies de Saints de l'Époque Mérovingienne*, 2 vol., Paris, 1899-1900.
- NEBBIAI, D., *La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille (XI^e-XV^e siècle)*, Paris, 2005.
- OLIVIER, O., *La Vie de sainte Marthe de Tarascon attribuée à Marcelle : édition, traduction et analyse historique*, Mémoire de Maîtrise, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2010.
- PALANQUE, J.-R., « Les évêchés provençaux à l'époque romaine », *Provence historique*, 1 (1951), p. 105-143.
- PASSET, C., *La Passion de Pons de Cimiez (Patio Pontii). Sources et tradition*, Nice, Collection Belisane, 1977.

- PAUL, J., « Saint Martien : son culte et sa *Vie* au Moyen Âge », in G. BARRUOL – Y. CODOU, *L'abbaye de Saint-Eusèbe de Saignon et ses dépendances*, Forcalquier, 2006 (Les Alpes de Lumière. Les cahiers de Haute-Provence, 5), p. 29-39.
- PECOUT, T. (éd.), *Le nécrologe du chapitre cathédral Sainte-Marie-et-Saint-Castor d'Apt*, Paris, 2016 (Recueil des historiens de la France. Obituaires. Série in-8°, 15).
- PECOUT, T., « Auspice, l'évêque martyr », in Y. CODOU – S. POËZEVARA (dir.), *Saintetés aptésiennes. Trésors, architecture et dévotions dans une cité épiscopale*, Apt, 2019, p. 18-22.
- PECOUT, T., « Castor, premier évêque attesté ? », in Y. CODOU – S. POËZEVARA (dir.), *Saintetés aptésiennes. Trésors, architecture et dévotions dans une cité épiscopale*, Apt, 2019, p. 23-26.
- PECOUT, T., « De Saint-Cannat à Saint-Cannat. Les résidences de l'évêque de Marseille, XII^e-XIV^e siècle », *Provence historique*, 66/260 (2016), p. 345-366.
- PECOUT, T., « Les saints médiévaux d'une cité provençale. Apt, une relecture », *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 105/255 (2019), p. 213-233.
- PECOUT, T., avec coll. MOLINA, N., LEMAITRE, J.-L., *Le livre du chapitre cathédral Notre-Dame de la Seds de Toulon*, Paris, 2020 (Recueil des historiens de la France. Obituaires, série in 8°, vol. XX).
- PECOUT, T., « Le culte de Maxime de Riez : premiers jalons (I) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre, BUCEMA*, 25.1 (2021), <http://journals.openedition.org/cem/18054> ; <https://doi.org/10.4000/cem.18054>
- PECOUT, T., « Le culte de Maxime de Riez : nouveaux (II) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre, BUCEMA*, 25.2 (2021), <http://journals.openedition.org/cem/18515> ; <https://doi.org/10.4000/cem.18515>
- PECOUT, T., « Le culte de Siffrein et du saint clou de Carpentras », *Hagiographica*, 78 (2021), p. 185-221.
- PECOUT, T., « Le culte de Siffrein et du saint clou de Carpentras. Le dossier hagiographique », *Provence historique*, 71/269 (2021), p. 115-159.
- PECOUT, T., « Le culte de Marcellin d'Embrun », *Journal des Savants* (2023/1), p. 99-224.
- PELLEGRIN, É. - BOUHOT, J.-P. (dir.), *Catalogue des manuscrits médiévaux de la Bibliothèque municipale d'Orléans*, Paris, 2010 (Documents, études, répertoires, 78), p. 168-173
- PELLEGRIN, É., « Notes sur quelques manuscrits de sermons provenant de Fleury-sur-Loire », *Bulletin d'information de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*, Bulletin n° 10 (1961), 1962, p. 7-27.
- PELOUX, F., « Deux légendiers de l'ancien royaume bosonide ? Réflexion sur la transmission manuscrite de l'hagiographie du sud de la province ecclésiastique de Vienne (IX^e-XII^e siècle) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre – BUCEMA*, 22.2 (2018), <http://journals.openedition.org/cem/15670>
- PELOUX, F., « Le manuscrit vu de l'intérieur », in F. PELOUX (dir.), *Le légendier de Moissac et la culture hagiographique méridionale autour de l'an mil*, Turnhout, 2018 (Hagiologia, 15), p. 77-115.
- PELOUX, F., « Lyon au temps d'Agobard, réceptacle hispanique et laboratoire hagiographique », in F. BOUGARD, A. CHARANSONNET, M.-C. ISAIA (dir.), *Lyon dans l'Europe carolingienne*, Turnhout, 2019, p. 80.

- PELOUX, F., *Les premiers évêques du Languedoc. Une mémoire hagiographique médiévale*, Genève, 2022 (Hautes études médiévales et modernes, 115).
- PIETRI, L., « Culte des saints et religiosité politique dans la Gaule du V^e et du VI^e siècle », in *Les fonctions des saints dans le monde occidental (III^e – XIII^e siècle)*, Rome, 1991, p. 353-369.
- PINNEL, J. , « [compte-rendu de] J. Perez de Umbrel, A. Gonzalez y Ruiz-Zorrilla, *Liber commicus*, Madrid 1955, Monumenta Hispaniae sacra, ser. liturg., 3 », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 52/4 (1957), p. 1032-1033.
- PINTO-MATHIEU, *Marie-Madeleine dans la littérature du Moyen Âge*, Paris, 1997.
- PLANAVERGNE, D., « La construction d'un récit hagiographique : l'exemple de saint Aigulphe », *Provence historique*, 49/198 (1999), p. 729-739.
- POECK, D. W., *Cluniacensis ecclesia. Der cluniacensische Kloosterverband (10.-12. Jahrhundert)*, München, 1998 (Münstersche Mittelalter-Schriften, 71).
- POLY, J.-P., *La Provence et la société féodale (879-1166). Contribution à l'étude des structures dites féodales dans le Midi*, Paris, 1976.
- PONCELET, A., « IV. De S. Genesio martyr », *Analecta Bollandiana*, 43 (1925), p. 335, 368-372.
- PONCELET, A., *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*, Bruxelles, 1909 (1981) (Subsidia hagiographica 9).
- PONCELET, A., *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Bibliothecae Vaticanae*, Bruxelles, 1910 (Subsidia hagiographica, 11).
- POULIN, J.-C., « Les *libelli* dans l'édition hagiographique avant le XII^e siècle », in M. HEINZELMANN (dir.), *Livrets, collections et textes. Études sur la tradition hagiographique latine*, Ostfildern, 2006 (Beihefte der Francia, 63), p. 15-193.
- PRICOCO, S., « Quaedam de Hilarii Arelatensis sermone de *vita Honorati* », *Estratto dell'Annuario dell'Institut Magistrale Turini-Colonna*, 1968-1969, p. 175-182.
- QUENTIN, H., *Les martyrologe historiques du Moyen Âge. Étude sur la formation du martyrologe romain*, Paris, 1908.
- RENAULT, J.-B., *L'écrit diplomatique à Saint-Victor de Marseille et en Provence, ca. 950 - ca. 1120*. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg, 2013.
- REYNE, A. - BREHIER, D., *Saint Eutrope : évêque d'Orange au V^e siècle*, Avignon, 1991.
- REYNE, A. - BREHIER, D., *Saint Siffrein : évêque et patron de Carpentras*, Avignon, 1983.
- RICHE, P., « Note d'hagiographie mérovingienne. La *Vita S. Rusticulae* », *Analecta Bollandiana*, 72 (1954), p. 369-377.
- RICKETTS, P. T – HERSHON, C. P. (éd.), *La Vida de Sant Honorat*, Turnhout, 2008.
- RIGAUX, D., « San Bovo : iconographie d'un culte rural italien du XV^e siècle », in J.-P. MASSAUT – M.-É. HENNEAU, *La christianisation des campagnes. Actes du colloque du C.I.H.E.C (25-27 août 1994)*, 2 vol., Bruxelles/Rome, 1996, p. 171-198.
- RIGAUX, D., « San Bovo ou l'iconographie d'un jeu de mot », in G. DUCHET-SUCHAUX, *L'iconographie. Etudes sur les rapports entre textes et images dans l'occident médiéval*, Paris, 2001 (Cahiers du Léopard d'Or, 10), p. 187-203.
- ROSE, I., « Entre Lérins et Fleury, la deuxième vie d'Aygulf par Adrevald de Fleury » (à paraître).

- ROUQUETTE, J.-M., *Provence Romane. I. La Provence Rhodanienne*, La Pierre-qui-Vire, 1980² (La nuit des temps, 40).
- ROUX, J.-M., « Les évêchés provençaux de la fin de l'Antiquité à l'avènement des carolingiens », *Provence historique*, 21/86 (1971), p. 373-420.
- SALIOU, C., « Du légendaire au sermonaire : avatars de la *Passio Sebastiani* », *Revue des Études Augustiniennes*, 36 (1990), p. 285-297.
- SAXER, V., « Le culte et la tradition de sainte Marie-Madeleine en Provence », *Le peuple des saints. Croyances et dévotions en Provence et Comtat Venaissin à la fin du Moyen Âge*, Avignon, 1985 (*Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 6), p. 41-55.
- SAXER, V., *Le culte de Marie Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1959.
- SAXER, V., *Le Dossier vézelien de Marie Madeleine. Invention et translation des reliques en 1265-1267. Contribution à l'histoire du culte de la sainte à Vézelay à l'apogée du Moyen Âge*, Bruxelles, 1975 (*Subsidia hagiographica*, 57).
- SCARPATETTI, B. M. von, *Die Handschriften der Stiftsbibliothek St. Gallen, I, IV - Codices 547-669: Hagiographica, Historica, Geographica, 8.-18. Jahrhundert*, Wiesbaden, 2003, p. 10-11.
- SCLAFFER, J. (éd. et trad.), *Jean Gobi l'Ancien, Miracles de sainte Marie-Madeleine*, Paris, 1996.
- SIGAL, P.-A., « Le Sud-Est de la France », in P. BONNASSIE - P.-A. SIGAL - D. IOGNA-PRAT, « La Gallia du Sud, 930-1130 », in G. PHILIPPART (éd.), *Hagiographies I*, Turnhout, 1994 (*CCHAG 1*), p. 311-319.
- SIMONETTI, A., « La Vita di Rusticola nell'agiografia merovingia », *Studi medievali*, ser. 3, 27/1 (1986), p. 211-220.
- SOT, M., « La Rome antique dans l'hagiographie épiscopale en Gaule », *Roma antica nel Medioevo. Mito, rappresentazioni, sopravvivenze nella 'Respublica Chrisyiana' dei secoli IX-XIII. Atti della quattordicesima Settimana internazionale di studio (Mendola, 24-28 agosto 1998)*, Milan, 2001, p. 163-188.
- STAERK, A. (dir.), *Les manuscrits latins du V^e au XIII^e siècle conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg : description, textes inédits, reproductions autotypiques*, Saint-Pétersbourg, 1910.
- SURIUS, L., *De probatis sanctorum historiis*, 6 vol. Cologne, 1570-1575 ; vol. 7, 1581.
- THIRION, J., « Saint Siffrein de Carpentras », *Congrès archéologique de France*, 121, Avignon et Comtat Venaissin, 1963, p. 283-306, ici p. ?
- VALENTIN, M. D. (éd., trad.), *Hilaire d'Arles, Vie de saint Honorat*, Paris, 1977 (*Sources chrétiennes*, 235).
- VAN DER STRAETEN, J., « Un éloge ancien de S. Véran fils d'Eucher », *Analecta Bollandiana*, 83 (1965), p. 81-94.
- VARANO, M., *Espace religieux et espace politique en pays provençal au Moyen Âge. L'exemple de Forcalquier et de sa région (IX^e-XIII^e siècles)*. Thèse de doctorat, Aix-Marseille Université, 2011.
- VARIN, P., *Vie de saint Eutrope évêque d'Orange par Verus, son successeur*, Paris, 1849 (= *Bulletin du comité historique des monuments écrits de l'histoire de France*, I, p. 52-63).
- VENARDE, B. L., « La réforme à Apt (X^e-XII^e siècles). Patrimoine, patronage et famille », *Provence historique*, 38/152 (1988), p. 131-147.

- VIALLO, F., *Les saints provençaux du début du XI^e siècle au milieu du XII^e siècle. Traductions et commentaires des textes hagiographiques*, Mémoire maîtrise sous la dir. de P. Bonnassie, Université Toulouse 2, 1991.
- « Vita sancti Arigii episcopi Vapincensis ex codice gratianopolitano », *Analecta Bollandiana*, 11 (1892), p. 384-401
- « Vita sancti Mitriae confessoris Aquensis », *Analecta Bollandiana*, 8 (1889), p. 9-15.
- « Vita sancti Pauli Tricastinensis episcopi ex codice gratianopolitano », *Analecta Bollandiana*, 11 (1892), p. 374-383.
- WEISMANN, W., « Die *Passio Genesisii mimi* (BHL 3320) », *Mittellateinisches Jahrbuch*, 12 (1977) p. 22-43.
- WEISMANN, W., « Die pseudo-augustinischen *Sermones de natale sancti Genesi* », *Sacris erudiri*, 23 (1978), p. 123-141.
- WEISS, J.-P., « La personnalité de Valérien de Cimiez », *Annales de la Faculté des Lettres de Nice*, 11 (1970), p. 141-162.
- WEISS, J.-P., « Les églises de Nice et de Cimiez au V^e siècle », *Annales de la Faculté des Lettres de Nice*, 2 (1967), p. 35-47.
- WEISS, J.-P., « Une œuvre de la renaissance carolingienne, la passion de saint Pons de Cimiez », in J. GRANAROLO – M. BIRAUD (éd.), *Hommage à René Braun. 2. Autour de Tertullien*, Nice, 1991 (Publications de la Faculté de Lettres et Sciences Humaines de Nice, 56), p. 203-222.
- WILMART, A., « Les *Monita* de l'abbé Porcaire », *Revue bénédictine*, 26 (1909), p. 475-480.
- ZINGARELLI, N., « Le roman de saint Trophime », *Annales du Midi*, 13 (1901), p. 297-345.